

FNA 1655 - Le bagne des ténèbres

Laurent Genefort

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

LAURENT GENEFORT

LE BAGNE DES TÉNÉBRES



LE BAGNE DES TÉNÈBRES

LAURENT GENEFORT LE BAGNE DES TÉNÈBRES

COLLECTION « ANTICIPATION »



6, rue Garancière - Paris VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© © 1988 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y
compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-03989-6

Pour Serge Brussolo
Cette révolte épique au goût de sang...
Amicalement.

L. G.

Période de référence :

APOGÉE DE L'EMPIRE TERRIEN

CHAPITRE PREMIER

La trappe bascula dans un bruit de tonnerre sur l'homme accroupi dans la sphère. Un McM9 s'occupa de sceller les rivets explosifs au reste de la structure.

« Trois minutes avant éjection », pulsa une puce LED dans sa vision périphérique. Le chuintement de l'air dans le scaph : quatre heures d'oxygène après son largage de la navette régulière dans l'atmosphère délétère de Kro.

Kro : une planète dont on avait renoncé depuis longtemps à terraformer la surface, ce pour deux raisons majeures : sa pesanteur, équivalant à peu près au double de celle de la Terre, et sa jeunesse, à peine deux milliards d'années. Kro était un monde en gestation, à la croûte terrestre encore brûlante, à l'activité volcanique intense. L'atmosphère était un délicieux mélange de méthane, d'ammoniac et de quelques autres composés mortels. Les seules pluies qui arrosaient le continent étant sulfureuses... ou météoriques.

Derrière le hublot de polysilicate, l'homme crut voir le robot lui adresser un signe d'adieu. Peut-être programmé par un pilote qui raconterait en rentrant à ses copains : « Une bonne action, les gars. Le type jeté sur Enfer, sa dernière pensée sera sûrement pour moi ! »

Enfer, c'est comme cela qu'on l'appelait, de l'extérieur : Kro, la planète-prison, le purgatoire... son monde, à présent.

Dans les écouteurs, un crachotement se fit entendre, dont il n'arriva pas à comprendre le sens. Il pressa plus fort les bras autour de ses genoux, en position fœtale, comprimant le tissu de sa combinaison spatiale démodée. Contrairement aux modèles actuels, celui-ci était épais, et comportait plusieurs couches de revêtement ignifugé, anti-chocs et anti-radiations.

Une plainte de métal torturé grimpa le long de son échine et dérapa dans l'ultrason. La capsule s'ébranla et commença à rouler sur un rail invisible.

Puis, soudain, ce fut le ciel. Brusquement, ses entrailles affluèrent à sa gorge, manquant de l'étouffer. Il retint à grand-peine le repas qu'il avait pris dans la station spatiale de la Porte. Il est toujours désagréable de vomir à l'intérieur d'un casque hermétiquement clos. L'engin se stabilisa de lui-même, et ses viscères retombèrent à leur place.

La vue était magnifique. À trente kilomètres sous lui s'étalait un épais tapis de nuages violacés zébrés d'éclairs. Par endroits perçait un

bout de terre, sillonnée de crevasses de feu liquide. Le spectacle était à la démesure de ce monde.

Sa taille était supérieure à celle de la Terre, l'essentiel de sa pesanteur écrasante résultant de l'abondance en métaux super-lourds : uranium, plomb... fer et cuivre affleuraient en quantité phénoménale sous le continent. Une mine fabuleuse... Mais qui accepterait de travailler dans des conditions si effroyables que l'espérance de vie n'excédait pas trente-cinq ans ?

La réponse s'imposait d'elle-même : des bagnards.

*

* *

À trente ans, Malthus Kan Kiu avait toutes les raisons d'être fier. Natif de Spica III, il avait suivi des études d'archéologie et d'histoire pré-expansionniste qui le conduisirent sur Terra où il entreprit des fouilles dans de vieilles villes atomisées. Pendant trois ans, il vécut à la lueur d'une lampe frontale, mangeant et dormant dans les décombres envahis par les ronces. Il se nourrissait des produits de ses pièges. Un matin, des villageois virent sortir des bois un homme ayant visiblement perdu la raison : les vêtements déchirés, gesticulant, un visage mangé de barbe où brillaient des yeux pétillant d'intelligence... Un petit groupe s'approcha, et s'aperçut que le fou parlait un intermonde impeccable.

— J'ai trouvé ! criait-il. Mes recherches ont abouti ! J'ai exhumé une bibliothèque !

Malthus, avec la bénédiction du gouvernement, s'attela à la tâche de traduction des cinq mille ouvrages lisibles que contenait le vieux bâtiment. Hélas, le résultat ne devait pas plaire à l'Autorité, principalement certains traités politiques que l'on s'empressa de détruire... L'archéologue fit appel en Cour Suprême de Justice Impériale, et perdit. Il menaça de dévoiler le contenu des livres... Mal lui en prit. Il fut jugé par cette même cour et condamné à la déportation sur Kro. Pour haute trahison.

Et maintenant il était là, il avait trente-trois ans, et tombait à trois cents kilomètres/heure en enfer.

Le soleil se couchait de ce côté-ci du continent. Les rayons rasants illuminaient des plaques de nuages déchirés par des vents titanesques. Des éclairs disloquaient des cumulus sous des millions d'électrons-volt, éparpillant les molécules dissociées dans l'atmosphère vénéneuse. La capsule fonçait vers la terre en rugissant. Les tuyères hurlaient, luttant contre la tempête. Les parois brûlantes vibraient sous la pression ; Kro tout entier était un gigantesque mixeur dans lequel on l'avait jeté vivant. Malthus aperçut deux autres sphères et un caisson étanche,

flottant à moins d'un mille de distance.

Ils crevèrent les nuages et la surface apparut. Des années auparavant, une équipe de journalistes était allée filmer les conditions de vie des reclus. Le reportage, censuré à 75 %, ne contenait, dans sa version modifiée, qu'une seule scène de l'extérieur. La réalité dépassait la fiction la plus folle. En véritable antichambre de l'enfer, Kro se montrait à la hauteur de sa réputation. Au nord s'étendait un désert de scories, coupé en deux par une faille de plusieurs centaines de kilomètres de long, remplie de lave en fusion. Une gueule ardente qui s'était ouverte sur le foyer même de la planète à l'occasion d'une formidable convulsion tectonique, et vomissait des torrents de lave. Des volcans plus imposants que les plus hautes montagnes terrestres piquetaient le paysage déchiqueté. Très loin, la mer se brisait sur des rocs aiguisés dans des jaillissements d'écume. La vie, timide, faisait ses premiers pas hésitants dans la fureur et le bruit.

Une voix, couvrant un instant le crépitement des ondes radio provoqué par un orage, avertit Malthus qu'il était pris en charge par la station au sol. Des éclairs cinglèrent des nuages violets, éclairant la terre de flashes stroboscopiques. Une capsule fut attirée dans un tourbillon d'air chaud et dériva vers la faille. Ses turbines essayèrent de compenser. Un éclair frappa l'appareil, dont les moteurs explosèrent. La sphère fumante prit de la vitesse et disparut. Malthus hurla dans son casque. Après un long moment, il s'aperçut qu'on parlait dans ses écouteurs.

— Kiu, vous m'entendez ? De grâce, calmez-vous ! Vous êtes à trois mille mètres d'altitude. Votre bulle va s'ouvrir bientôt. Écoutez bien. Vérifiez les sangles de votre parachute. C'est fait ? Maintenant, activez la combinaison en enfonçant la touche bleue, sous votre index gauche. O.K... Nous viendrons vous chercher lorsque vous aurez atterri, mais le contact radio ne sera pas assuré. Le service météo prévoit des perturbations dans ce secteur pour quelques heures. S'il se met à pleuvoir, abritez-vous dans la carcasse de la capsule, ou, à défaut, sous un rocher. De toute façon, évitez dans la mesure du possible de marcher. Terminé.

Une rangée de symboles lumineux était apparue devant ses yeux quand Malthus avait pressé la touche bleue ; leur signification resta obscure après une première lecture. Il ne s'y attarda pas. Dans une minute, il serait éjecté de la sphère. Il ne put s'empêcher de penser à celui qui avait grillé à l'intérieur de la capsule. C'aurait pu être lui. Comment s'appelait-il ? Il ne l'avait vu qu'une fois, lors de son transbordement de la station orbitale à la navette. Un corps massif et un visage sans expression, les yeux cachés derrière des verres sombres... L'homme venait d'un monde à forte gravitation tournant autour d'un soleil de faible luminosité, comme le prouvaient les

lunettes filtrantes. Il avait traversé des milliers de parsecs pour venir mourir ici, comme un chien.

Malthus regarda une dernière fois l'intérieur de la cabine, le dernier lien le rattachant encore à la civilisation de l'extérieur.

Les rivets unissant les deux hémisphères de l'appareil explosèrent tous ensemble, le libérant brutalement dans le brouillard. Malthus se cabra en ramenant les bras sur sa poitrine. Des lumières dansaient devant ses yeux, les points incandescents des volcans, tandis qu'il tournait sur lui-même. Pendant une éternité, il tomba en chute libre. Le parachute se déploya enfin, manquant de lui arracher les bras. Le sol vint à sa rencontre, et il le percuta avec violence. Il roula sur la roche volcanique, se releva. Pour la première fois, il éprouva la pesanteur de Kro. Encore étourdi, il fit trois pas qui suffirent à l'épuiser. Il pesait cent quarante kilos, son scaph soixante. Son propre poids l'écrasait comme un fardeau qu'il lui fallait soulever à chaque mouvement. Des débris métalliques jonchant le sol représentaient tout ce qui restait de la sphère incendiée en plein ciel. Malthus se dirigea à pas traînants vers l'épave de son appareil.

— Qui êtes-vous ? Me recevez-vous ? Je suis Case, de Procyon.

Une silhouette se découpait sur un tumulus de terre et lui faisait des signes.

— Rejoignez un abri, il va pleuvoir ! Les autres ne vont pas tarder à arriver.

Le tonnerre retentit, amorti par l'atmosphère ténue. Un éclair aveugla Malthus un instant. Quand il put voir de nouveau, l'homme n'était plus là. Des gouttes tombèrent en grésillant au contact de la roche.

« ATTAQUE CHIMIQUE » afficha un microprocesseur sous sa visière. Le jeune homme se réfugia dans la carcasse et s'y encoquilla. L'effort qu'il dut fournir le laissa pantelant. Il tenta de contacter l'individu par radio, mais les fréquences étaient saturées de friture. Les éclairs se succédaient à un rythme de plus en plus rapide. Le ciel déversait un déluge de feu. Aucun hélicoptère n'aurait pu voler sans être instantanément foudroyé ou balayé comme un fétu par une rafale de vent. Une veine battait follement contre la tempe de Malthus qui ferma les yeux et relâcha ses muscles.

La tempête se calma aussi subitement qu'elle s'était déclenchée. Un silence impressionnant remplaça le crépitement radio. Puis les sons revinrent : le raclement de ses semelles contre le roc, la pompe puisant l'air dans son scaph, les bips des voyants lumineux, au bas de sa vision...

Il chercha une commande d'allumage de sa lampe frontale. La seule lumière provenait de volcans en activité, charriant des filets de lave éclairant une lande grise et des collines basses noyées dans des brumes

de soufre. Le jeune homme n'était pas sûr que Case ait échappé à la pluie meurtrière. Il renonça à le chercher dans les ténèbres et regagna son abri de fortune.

À peine fut-il accroupi que, contre toute attente, il s'endormit.

*

* *

Les deux guêpes fonçaient à la vitesse du son vers le lieu d'atterrissage des nouveaux débarqués, survolant le terrain accidenté à deux cents mètres d'altitude. Les larges pales, immenses, brassaient l'air raréfié dans un bruit soyeux de papier froissé. Les pilotes additionnaient de nombreuses heures de vol – en simulateur, ce qui revenait au même – mais leur attention était tout entière fixée sur les voyants et les commandes. La moindre dépression pouvait leur être fatale, s'ils n'arrivaient pas à compenser la perte de puissance en une fraction de seconde. Mais il fallait envisager la situation inverse : des zones de haute pression se formaient parfois à proximité de volcans en éruption et la subite augmentation de la résistance de l'air, si ténue soit-elle, ne manquait pas de faire voler en éclats la fragile voilure, pour peu que l'on ne débraye pas à temps. On avait vu des vétérans qui, les réflexes minés par la fatigue, n'étaient pas revenus de voyages de routine. Briser un rotor à quatre cents mètres (l'altitude maximum permise par le règlement) ne pardonnait pas. D'ailleurs la pesanteur ne pardonnait rien.

Les deux pilotes étaient excellents. L'orage passé, le secteur qu'ils survolaient était exceptionnellement tranquille. Aussi leurs voix parcouraient-elles librement les ondes.

— J'espère que le trajet en vaut la peine, dit Ork.

C'était un homme robuste, originaire d'une planète géante aux confins de la Couronne. Nul ne savait pourquoi il avait été déporté sur Kro, pas plus qu'il ne le savait au sujet des autres : le passé était le passé, et sur Kro il était tabou.

— Je me souviens de la catastrophe du jour de la fête de l'Empereur Trevelyan, il y a deux ans. Je faisais partie de l'équipe de récupération. Une cinquantaine de sphères, vingt caissons de matériel. Si ce volcan n'avait pas explosé, ils ne seraient pas tombés dans la Cicatrice. Aucun n'en a réchappé. Depuis, les envois sont plus modestes. Celui-ci se compose de trois sphères et un caisson.

— Une bulle a grillé en vol. Reste deux, qui n'ont probablement pas survécu à l'averse d'acide. Le plus important est le caisson étanche.

L'obscurité recouvrait de ses bras noirs la plaine cendreuse. Les guêpes naviguaient au radar. Le caisson émettait un signal haute fréquence, grâce auquel elles pouvaient le situer et le récupérer. Ce

n'était pas le cas des hommes : s'ils étaient vivants, ils accouraient vers l'hélico chargé de les repêcher. C'était le travail d'Eridan. Les guêpes décélérèrent dans un mouvement parfaitement synchronisé. Le signal se trouvait juste en dessous. Ork stabilisa son appareil et commença à descendre. Eridan fit tracer à sa guêpe un large cercle, ses phares balayant le sol. Un des projecteurs accrocha un éclat métallique. Un instant plus tard, les béquilles de l'hélico se posèrent sans douceur.

Des coups sourds résonnèrent dans le casque de Malthus. Il cligna des yeux. Un homme – un géant – était penché sur lui, le visage caché par la polarisation de son casque.

— Réveillez-vous ! Les secours vont arriver d'une minute à l'autre.

— Que s'est-il passé ? Vous êtes Case, n'est-ce pas ? Je vous croyais mort...

— J'ai réussi à trouver une anfractuosité dans la croûte de lave durcie. Heureusement il n'est tombé que quelques gouttes. Ce qui vous est arrivé n'a rien que de très normal. Votre pression sanguine irrigue insuffisamment tout ce qui se trouve plus haut que le cœur. J'ai la chance d'être né sur un monde plus lourd que le vôtre. Dans votre cas, dormir une heure de plus vous aurait sans doute été fatal.

Malthus inspira profondément. Son cœur reprenait un rythme régulier, quoique rapide.

— Merci. Si vous ne m'aviez pas aidé, je crois que ce sommeil aurait été le dernier !

— Remerciez plutôt votre scaph : au poignet, j'ai découvert un injecteur vide. Stimulant cardiaque, ou une drogue produisant un effet similaire.

— Mon nom est Malthus Kan Kiu, originaire de Spica, troisième monde. Vous connaissez Kro ?

— Ma foi, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour l'étudier. Je sais que l'on ne peut guère espérer y vivre plus d'un an ou deux. Rares sont ceux qui dépassent les cinq ans. Ce sont les plus résistants, mais la gravité finit par en avoir raison : les cartilages se calcifient, les artères durcissent, les cellules du cerveau se nécrosent... cette dégénérescence ressemble assez à celle de la vieillesse. Seulement, elle est dix fois plus rapide !

Malthus étira ses muscles et étouffa une exclamation. Des courbatures et des elongations constellaient son corps d'aiguilles douloureuses qui ne lui laissaient aucun répit.

— J'espère vivre plus longtemps, bien que je ne sois pas encore adapté à un tel poids sur mes épaules ! Pourquoi t'a-t-on exilé ?

— C'est un des principes de la vie de la colonie : ne pose jamais cette question autour de toi. Cependant, je peux te répondre : j'étais

capitaine de vaisseau, naviguant entre les planètes du secteur sirien. Je transportais de la nourriture de planètes agricoles vers des mondes incultes, en échange de métaux lourds que je revendais ensuite aux Vieux Mondes de la Ceinture. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils arrivent à imposer leur domination à la Couronne. Je faisais de bons bénéfices, jusqu'au jour de la tragédie de Thalán.

La tragédie de Thalán était connue d'un bout à l'autre de l'Impérium. Une sordide histoire où furent mêlés de hauts dignitaires impériaux, un pavé qui éclaboussa de boue toute la Ceinture, jusqu'à la Terre elle-même. Trois planètes gravitant autour d'une géante instable alimentaient en céréales et en bétail une cinquantaine d'autres mondes, comptant parmi les plus riches des Systèmes Intérieurs. Les trois agromondes appartenaient à un énorme conglomerat agro-industriel, dont les actions se répartissaient entre les Familles royales les plus fortunées. Peut-être même la Famille impériale, bien que cela n'ait jamais été officiellement mentionné. Quoi qu'il en soit, aucun dirigeant de la multimondiale ne fut traduit en justice à la suite de l'accident qui coûta la vie à trente millions de personnes, lorsque Thalán se transforma en supernova. Catastrophe imprévisible ? Non, mais chaque jour de production perdu représentait des milliards de crédits de perte nette – sans compter le prix qu'aurait coûté l'exode, puis le reclassement de la population de trois planètes... Le dossier finit sans doute par se perdre entre deux échelons hiérarchiques, ainsi que les appels au secours des malheureux. Seuls quelques vaisseaux marchands croisant dans les parages captèrent les signaux désespérés. Case étaient l'un de ceux-là.

— Il m'a fallu abandonner mon chargement de cristaux de carbonates et, malgré cela, je ne parvins à sauver que quelques centaines de milliers de colons. À peine un million d'entre eux échappèrent au massacre. Certains devinrent de véritables bêtes fauves dans l'espoir d'avoir une place dans un vaisseau. D'autres, malgré l'urgence de la situation, refusèrent d'abandonner leurs biens. D'ignobles carnages s'ensuivirent. Les faibles furent purement et simplement balayés. Quand le dernier cargo quitta la surface, la moitié de la population s'était entre-tuée ! Le reste fut englouti dans un brasier infernal. Cependant, la plupart de mes passagers survécurent, et ce malgré le rationnement de l'air et l'effroyable accélération des propulseurs. Trois autres vaisseaux ne purent atteindre une planète à temps : ce sont des cercueils que l'on récupéra.

« Une fois les apatrides débarqués, je m'adressai à la Compagnie afin qu'elle me rembourse ma cargaison perdue. Ce qu'elle ne fit jamais : j'avais volontairement abandonné ma cargaison, et le procès en cours n'avait pas encore établi sa responsabilité dans la tragédie de Thalán.

Finalement, les responsables jugèrent plus sage de m'envoyer croupir en prison sous le prétexte de piraterie ! J'avais déporté deux cent mille fermiers de leur lieu de travail, causant ainsi un préjudice financier important à la Compagnie. D'autres ont eu moins de chance que moi, ou commirent la faute de s'acharner contre elle. On a retrouvé leur épave en orbite autour d'un port d'attache. Je n'ose imaginer ce qu'il est advenu des familles sauvées de la catastrophe : la Compagnie n'aime pas les témoins. Quant à moi, je doute de pouvoir en parler un jour.

Une langue de lave avait séché, formant une terrasse à peu près plate. C'est là qu'atterrit la guêpe, profitant d'une accalmie momentanée. Case aida son ami à se relever et ils coururent lourdement vers l'appareil.

L'hélicoptère formait une masse sombre qui se découpait dans la luminosité ambiante. Le bloc moteur, peint en jaune, occupait la majeure partie de l'espace étroit de l'appareil. Deux bulles noires faisant office d'habitacle lui donnait l'aspect – et le nom – d'un insecte. Les pales tournaient à une vitesse les rendant invisibles ; seul apparaissait, flou, le cône tronqué du rotor. De puissantes turbines puisaient l'air vers l'arrière. Les deux hommes approchèrent et grimpèrent laborieusement le long du cockpit pour émerger dans une cale exigüe. La porte se referma sur eux en chuintant. Aussitôt, une voix automatique se déclencha :

« ATTENTION AU DÉCOLLAGE. ACCROUISSEZ-VOUS. NE DECLAVEZ PAS VOS CASQUES, LA CALE N'EST PAS PRESSURISÉE. »

Malthus imagina sans peine ce que signifiait « déclaver » ; dans le cas présent, un moyen efficace de se suicider. Puis une force irrésistible le cloua contre la paroi et le força à s'asseoir. Dans le même temps, sa puce optique afficha un anarchique « 33/, AZrP7* » avant de s'éteindre pour de bon. Malthus pensa le code clef, sans résultat. Il n'était pas sûr que le communicateur miniaturisé ait été utile sur cette planète : il prit le parti de l'oublier.

Case se redressa dans la lueur que distillait la vitre les séparant du poste de pilotage. La guêpe avait atteint sa vitesse de croisière ; la tension du décollage finit par s'atténuer et disparaître. Malthus eut tout le loisir de détailler son compagnon. Il le dépassait d'une bonne tête, et son visage reflétait une volonté farouche, qui n'était pas tout à fait humaine. Son corps, bien découpé, était impressionnant de puissance. Il rejoignit Case, absorbé dans la contemplation de la scène qu'offrait le pilote. Rapide et précis, il menait son appareil de main de maître.

Un clignotement sous son casque le tira de son observation. Les chiffres rouges indiquaient un niveau proche du zéro. Que signifiaient-

ils ?

« COMMUNICATION », annonça le scaph. Allait-il savoir ?

— Longue vie, fit une voix claire, bien timbrée. Mon nom est Eridan. À votre gauche se trouvent une valve et un tuyau. Fixez-le sur le boîtier que vous portez à la ceinture : votre réserve d'air est presque épuisée. Nous arrivons dans quelques cycles. L'intérieur est évidemment pressurisé, mais il est interdit aux nouveaux de s'exposer avant d'avoir été décontaminés et passés sur le billard.

— Pourquoi nous opérer ? objecta Case, soudain mal à l'aise. Je ne véhicule aucun germe pathogène !

— Ce sera au médecin de service d'en décider. Ici, aucune barrière d'ozone ne nous protège du rayonnement ultraviolet. Un virus bénin peut muter et devenir extrêmement dangereux, c'est pourquoi nous ne voulons prendre aucun risque. Si vous quittiez votre scaph sans autorisation, vous seriez abattus dans le microcycle qui suit. En 73, une épidémie de NPP7 a décimé la colonie, ne laissant qu'un millier de survivants. Auparavant, elle était sept fois plus nombreuse. Actuellement, notre nombre se monte à dix-neuf mille, soit la taille d'une division environ. C'est la seule concentration humaine de la planète, hormis une expédition scientifique qui vient effectuer des relevés tous les vingt ans. Chacun fait le travail pour lequel le Central l'a spécialisé. Les différentes activités sont réparties en plusieurs départements dont la personne la plus compétente est responsable. C'est la condition sine qua non de notre survie.

Le pilote s'interrompt, le temps de négocier un virage délicat, qui envoya rouler les deux passagers contre le mur opposé.

— On vous retirera toutes vos greffes ; elles ne sont d'aucune utilité ici. Certaines radiations pourraient les rendre dangereuses, en dérégulant les circuits supraconducteurs qui composent leur partie électronique. On changera également votre flore microbienne : vous n'aurez pas de problème d'adaptation de ce côté.

Il y eut un nouveau rétablissement suivi d'une chute libre qui ôta à Malthus, l'espace de trois secondes, la sensation d'écrasement interne qu'il ressentait depuis son arrivée. Une accélération, et le poids revint, ainsi que la voix :

— Excusez-moi, le maniement des guêpes est un art qui exige de la concentration. Je suis à vous dans quelques instants.

Les quelques instants durèrent une demi-heure, pendant laquelle Malthus et Case essayèrent de maintenir leur estomac et leur cerveau à leur place respective. Malthus, qui n'avait rien d'un athlète, y réussit pourtant, ce qu'il croyait impossible de prime abord. Enfin, l'engin entama une descente vers un puits sombre cerné d'un collier de lumières bleues. Le voyage touchait à sa fin.

CHAPITRE II

Ork fit glisser ses chenilles sur la rampe d'accès d'un geste rageur. Le hangar était un vaste espace rectangulaire, assez large pour faire manœuvrer trois excavatrices, creusé profondément sous la surface, à l'abri des séismes. Derrière une baie vitrée, Wesker manipulait de longs bras cybernétiques, qui dépeçaient minutieusement le caisson étanche, arrachant ce qui restait du bouclier thermique, révélant le chargement. Un chargement ridiculement léger, par rapport à ce qu'ils attendaient.

— Deux polyvalents MM370, un moteur de klide, des éléments de Central et des médicaments... il n'y a pas la moitié de ce que nous avons commandé ! Comment veulent-ils que nous assurions la production avec le peu qu'ils envoient ?

Le ton du géant reflétait son amertume. Les Trois Mondes prenaient un malin plaisir à les mettre en difficulté, pour les maintenir à la limite de la survie.

Un télébras McM1 le stoppa alors qu'il activait le sas de rentrée.

— Vous savez parfaitement les raisons de ces restrictions, Ork. La production a baissé de plus de 15% depuis la dernière livraison, sans compter que les besoins des Trois Mondes se sont accrus du fait de la crise qui frappe l'industrie de la Ceinture. Il faut en prendre votre parti. Vous connaissez la règle qui prévaut ici... s'adapter ou mourir.

Wesker appuya le dernier mot d'un petit coup de McM1 contre une de ses chenilles. Ork ravala une insulte : il était à la merci du vice-président du Conseil autonome. Lui mort, rien ne s'opposerait à ce qu'il devienne président de la petite colonie. Il lui suffisait d'érafler sa combinaison avec l'ergot tranchant du télébras ; la décompression ferait son œuvre.

— Ne rêvez pas, rugit-il. Je compte beaucoup d'amis qui, eux, ne croiraient pas à un accident. Surtout avec vous aux commandes. Vous êtes dangereux, Wesker, et tant que je dirigerai cette colonie, je vous empêcherai de nuire à ses intérêts.

Wesker ricana, et brandit le membre mécanique devant lui.

— C'est vous qui êtes dangereux, par votre entêtement stupide à ne pas voir où réside la véritable force. Elle n'est pas de notre côté. Convenez-en !

— Vous contribuez à asseoir cette force, à l'aider à nous briser. Cette discussion ne nous mène nulle part. Je vais accueillir les nouveaux.

Il écarta le bras manipulateur et déverrouilla le sas. La lumière l'engloutit sur une dernière menace :

— Je finirai par vous avoir, Ork, et alors...

Deux heures passées dans un réduit transparent rempli de gaz antiseptiques n'avaient pas contribué à améliorer l'humeur de Malthus, de même que la vingtaine de piqûres au creux des reins, qui le faisaient grimacer chaque fois qu'il remuait. Il se sentait un peu abruti. Lorsqu'il sortit enfin, ce fut pour être allongé par les bras puissants d'un robot sur une table d'opération.

— Anshi, c'est bien votre nom ? dit Malthus au gnome aux sourcils broussailleux assis sur un siège à vis, occupé à une console. À quoi rime tout ceci ? Je ne me savais pas si mortellement atteint ! Le seul point positif est de m'être débarrassé de cette maudite antiquité de scaph – encore que ce terme soit bien prétentieux pour désigner la toile cirée mal coupée que j'ai été forcé d'enfiler !

L'homme sourit, dévoilant une barre d'acier coupante qui lui servait de denture. Malthus remarqua un curieux objet fixé sur son avant-bras.

— Considérez que vos problèmes ne font que commencer : il vous faudra revêtir votre « toile cirée » quinze heures par jour. Elle représente votre unique vêtement et, pour l'instant, votre seul bien. Mmm... avez-vous des greffes ?

— Une seule ; elle a rendu l'âme durant mon transport.

— Une puce de communication ?

— Oui. Logée dans la tempe et câblée sur le nerf optique gauche. Encore heureux que je m'en tire avec toute ma vision !

— Ces gadgets sont pourvus de disjoncteurs les rendant incapables de porter préjudice à leur propriétaire. Mais je vais vous l'enlever quand même : j'aurai besoin de la place pour y implanter un récepteur TW. C'est le relais permettant de recevoir les ordres du Central de Coordination. C'est lui qui divise les tâches, synchronise les actions de sauvetage ou de déminage, gère le temps de travail de chacun.

Déminage ?

— Maintenant, relaxez-vous.

Nouvelle injection, dans une veine cette fois. Malthus eut le temps de s'étonner de ce que le plafond soit taillé à même la roche, avant de sombrer dans un néant sans rêve.

— Te moques-tu de moi ? grogna Eridan à Case.

Ce dernier eut un sourire malicieux. À ses pieds gisaient les éclats de la cage de verre de décontamination. Eridan savait que ce n'était pas du verre, mais un alliage transparent aussi solide que du titane. Aucun humain n'aurait pu faire ce que Case avait fait, à savoir le briser. Case

venait de prouver ce qu'il avait affirmé : il était un robot. Ce qui était une autre impossibilité.

— Je ne comprends pas, fit-il en reniflant — le gaz libéré s'était répandu dans toute l'infirmerie. Qui est ton maître humain ? Je veux dire, tu ne peux agir seul, c'est contre les lois de la robotique de Lawson...

Case enfila prestement sa combinaison.

— Je le peux. Je suis conscient. Considérez-moi comme une expérience qui a mal tourné. Ce n'est pas pour cette raison que j'ai été déporté : les robots défaillants sont éliminés ou reprogrammés. J'ai été condamné en tant qu'homme – je me rapproche de cette configuration par bien des aspects. L'implantation d'un TW vous aurait conduit à la vérité ; c'est pourquoi Je préfère vous faire partager mon secret.

— Pourquoi notre entretien resterait-il secret ?

— Les hommes se considèrent comme le dernier maillon de l'évolution, et... se voir dépassé par sa création provoque des situations extrêmes. J'en ai fait l'expérience. Pour ma propre survie, je vous demande de garder pour vous toute cette conversation.

Eridan se gratta le menton, perplexe.

— Eh bien, j'accepte. Après tout, cela ne regarde que vous.

— Merci. Mon... état restera donc entre nous. Puis-je te poser une question ? Que portes-tu à ton bras ?

L'homme émit un rire franc et tendit le bras, afin que son ami puisse voir son arme. Elle se composait d'un fourreau d'acier maintenu sur l'avant-bras par un harnais de métal dans lequel était logée une lame à double tranchant longue de trente centimètres.

— C'est un seytchayas. Tu n'en as jamais entendu parler ?

— Vaguement. N'est-ce pas l'arme de duel des mondes soumis à la religion kuni ?

— Exactement. Chacun en possède un. Les nouveaux reçoivent le leur après la décontamination, un seytchayas ceint d'une bande rouge les protégeant pendant un mois des provocations en duel, le temps pour eux de s'habituer à leur maniement. C'est une lame rétractile réagissant à des palpeurs situés dans le harnais. Il suffit de plier le majeur et l'annulaire, le poignet légèrement fléchi vers l'intérieur, pour libérer le ressort qui fait jaillir la lame... comme ceci !

Ses doigts médians touchèrent sa paume et un éclair de métal déchira l'air dans un déclic de culasse bien graissée. Quand il tendit de nouveau les doigts, la lame coulissa vers l'intérieur.

— Maintenant, regarde.

Il plia trois doigts ; rien ne se passa. La lame ne se détendit pas plus lorsque, la main contre la tempe, il plia ses deux doigts.

— Une puce prend en compte tous les autres mouvements du corps. Ainsi, il est impossible de se blesser. Le seytchayas est plus qu'une

arme : c'est un code de l'honneur, une façon de penser qui oblige son porteur à respecter un rituel strict. Beaucoup d'accidents peuvent arriver à celui qui ignore ou refuse les règles. Cent milliards d'humains les pratiquent, à travers deux cents planètes kuni.

Il fit jouer sa lame, la sortant et la rentrant deux fois par seconde.

— Viens, je vais te montrer la Marmite.

Malthus palpa délicatement le pansement qui lui recouvrait une partie du visage. Il ne ressentait aucune douleur.

— La Marmite ? demanda-t-il à Anshi.

— C'est ainsi que l'on appelle la ville.

— Je crois en deviner la raison : elle est édifiée à flanc de volcan. Vous... je veux dire nous sommes constamment exposés à ses éruptions.

— Tout juste. Ah, voilà Ork. Il vous exposera mieux que moi les règles de conduite.

Malthus se retourna et ce qu'il vit lui arracha un cri de surprise : la chose était un homme jusqu'à la taille... et un enchevêtrement de pièces mécaniques dépassant l'entendement en dessous. À la place des jambes se trouvaient des roues chenillées, sur lesquelles la créature évoluait avec une liberté diabolique, une facilité déconcertante.

Ork, encore furieux de l'altercation avec son vieil ennemi, où il avait failli laisser sa vie, toisa le nouveau venu :

— Épaules étroites, maigres... Je parie qu'il n'est ni cuisinier ni électronicien. Bon sang, je commence à croire que le voyage n'en valait pas la peine !

— Tu as vu Wesker, devina Anshi. Cet homme n'y est pour rien. De plus, tu as tort : malgré son allure, il est de solide constitution, et son système vasculaire est en excellent état et très développé. Le cœur est petit, mais il finira par se muscler...

Malthus écouta, ébahi, le médecin débiter son check-up, supputer ses chances de survie pour l'année à venir... Dans quelle colonie était-il tombé ? Il éprouva cependant de la sympathie pour l'homme-machine.

— Excuse-moi, Malthus, dit enfin Ork. Ici, seule ta capacité à survivre prouvera ta valeur au sein de la colonie. Ne te formalise pas si tu es traité avec moins d'égards qu'un MM1 : aux yeux de tous, tu ne vaudras pas plus. Les nouveaux qui ne l'ont pas compris sont rapidement allés respirer l'air de la surface !

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que je veux que tu survives, à défaut de vivre ! Et que tu t'aperçoives que l'on peut aimer une telle planète, même si les conditions sont si terribles que peu d'hommes ne succombent pas dès le début !

Dans ses dernières paroles perçait l'amour fervent qu'il vouait à sa charge, et plus généralement à Kro elle-même. Malthus s'avança et lui

serra la main. Il émanait de sa personne une puissance qui dépassait son impressionnante force physique. Pouvait-il être un meurtrier ? Un sourire éclaira la face d'Ork, et Malthus décida que non. Ork retint sa main et, durant un instant, l'univers s'estompa autour d'eux.

— Tu survivras, murmura-t-il, puis ses chenillettes tournèrent lourdement sur elles-mêmes et il franchit le sas de l'infirmerie.

— Il vous serre la main à vous écraser les os, grommela Malthus à Anshi qui, ennuyé, fronçait ses étonnants sourcils. Pourquoi est-il parti si brusquement ?

— Il a été appelé par le Central. Ou le TW, si tu préfères.

Malthus s'aperçut alors du silence dans sa tête. La puce auditive n'était pas activée.

— Quel est le mot clef qui me branche sur le Central ?

— Le mot clef ? Quel mot clef ? Pour le moment, ton TW n'est pas relié, et ne le sera pas avant une heure. Le TW ne s'active pas, pas plus qu'on ne peut le désactiver. Tu peux être appelé à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, si les circonstances l'exigent. Pendant un mois, le Central testera ton efficacité avant ton affectation définitive à une tâche déterminée. Tu connaîtras deux ou trois métiers. Tu travailleras dix heures par jour ; si tu survis jusque-là, tu accèderas à un poste avec plus de responsabilités et moins de risques. Comme te l'a dit le Coordinateur Ork, la valeur d'un Kroan est proportionnelle à sa longévité au sein de la colonie. Ork a débarqué ici il y a onze ans standard. Wesker, un peu plus de dix ans. Ce sont les vétérans.

— Et toi ?

— Eh bien... cela fera quatre ans dans trois cents cycles. Ce n'est pas si mal que ça ; ordinairement, on ne devient pas médecin en chef avant l'âge de cinq ans. Viens : je vais te remettre ton seytchayas.

Nong était un petit homme frêle, à la peau grêlée de pustules lui donnant un air malsain. Son scaph épais ne cachait pas ses jambes mal formées de distord. Son âge avancé – cinq ans – démontrait qu'il avait appris à surmonter son handicap. Il sourit lorsque Eridan et Case apparurent dans le sas.

— Soyez les bienvenus, couina-t-il. Mon TW m'a prévenu de votre arrivée. Le seytchayas est prêt à être ajusté à votre bras. Votre ami est déjà passé le prendre. Il m'a d'ailleurs laissé une agréable impression. La pêche a été bonne.

Avec le hangar à guêpes, l'unité de production était la plus grande pièce creusée dans le roc. D'imposantes machines montées sur roues encombraient l'espace. Des lasers industriels côtoyaient des tours et des cuves rougeoyantes, et d'autres éléments que Case ne put reconnaître.

— Toujours aussi bavard, constata Eridan en riant. Installe son

seytchayas et allons manger. La cantine est un spectacle qu'il faut avoir vu !

La Marmite était une ville de dix-neuf mille âmes, taillée en totalité dans la roche molle et les projections volcaniques agglomérées et cimentées par les pluies sulfureuses, du continent en formation. Les séismes engloutissaient parfois des grottes entières, ouvraient des brèches sur des puits de volcans ou des poches de gaz dont le contenu se déversait à l'intérieur, carbonisant ses habitants en quelques secondes. À l'origine, le hangar à hélicoptères formait le centre géographique de la Marmite, mais les forages constants et les effondrements l'avaient peu à peu décentré et il se trouvait maintenant à l'extrémité ouest de la ville. Le complexe nourricier – cuisines, réfectoires, hydrones et cuves – le jouxtaient, emplissant une vingtaine de pièces réparties sur deux hectares.

Malthus Kan Kiu, malgré ses deux années d'emprisonnement dans une ruche-astéroïde, sentait les millions de tonnes qui l'entouraient ; Les kilomètres de couloirs, les centaines de salles semblaient d'une effrayante fragilité, à la merci d'une convulsion de la pâte primitive qui deviendrait, un milliard d'années plus tard, le sol d'une race étrangère.

Anshi remarqua l'humeur morose de son compagnon.

— Ne t'inquiète pas, on s'habitue à tout, même à la gravité. Je suis né sur une planète inférieure du tiers à la gravité terrestre – et pourtant, j'ai survécu quatre ans. On dit qu'il existe des colons installés sur des mondes à dix gravités !

— Ce n'est pas à ça que je pense. Ma planète...

Le petit homme lui donna une bourrade amicale.

— Écoute : ta planète, maintenant, c'est Kro. L'autre t'a laissé tomber et les tiens t'ont oublié depuis longtemps. Ton véritable foyer, c'est ici. Mais je connais un moyen infailible de te dérider...

*

* *

À l'autre bout du gigantesque réfectoire, rempli de bruits et d'odeurs, s'élevait un concert de rires et de bravos. Éberlué, Malthus regarda autour de lui. C'étaient d'interminables rangées de tables et de bancs, aux trois quarts occupés par des distords et des hommes. Les distords formaient plutôt la norme que l'exception ; jamais Malthus n'en avait vu une telle quantité auparavant. Ils discutaient et riaient dans le cliquetis des fourchettes et des baguettes, se remplissant la bouche et la panse. Anshi le propulsa dans le brouhaha odorant, commentant au fur et à mesure les différents plats qui se présentaient à eux :

— Cette grosse fleur pourpre piquetée de jaune est une dj'elm. Frite dans l'huile, elle est délicieuse. Originaires de... Lyr II, je crois. On a découvert un grain de pollen dans les intestins d'un détenu. Ça pousse très bien en hydrone. Le paquet de viande en forme de croissant s'appelle mécha : c'est très bon.

— Je m'attendais au gruau infect des prisons orbitales, mais ça ! C'est merveilleux.

— En fait, ce sont des protéines végétales différemment aromatisées. La viande, c'est pareil : on n'en cultive qu'une sorte, à laquelle on ajoute des modificateurs de goût et de consistance. Notre cuisinier en chef est un des meilleurs chimistes de l'Empire. Il jouit de faveurs spéciales : moins de travail, chambre privée... La bonne nourriture est tout ce qui nous reste du luxe de l'extérieur. Là, c'est mon plat préféré : chenilles de taves confites dans du suc de raisin !

Ils arrivèrent enfin à une table bruyante, d'où provenaient les exclamations de tout à l'heure.

— Salut, doc ! Je suis là, venez !

Ils se frayèrent un chemin à travers la foule et se retrouvèrent assis en face d'Ork, épanoui, un énorme morceau de steak saignant dans son assiette. À côté, Eridan savourait un plat de scal épicé.

Ork regarda Malthus d'un air amusé :

— La Marmite est-elle à ton goût ? Tu découvriras ses entrailles au cours de ton apprentissage. Et d'abord, l'endroit le plus intéressant après la cantine : la gîte !

Rires gras de l'entourage de distords à lunettes rouges.

Malthus interrogea le médecin du regard mais celui-ci, pour d'obscures raisons, avait jugé prudent de s'absorber dans la contemplation de ses taves confites.

— Le gars s'appelait Abek. C'était un distord de la pire espèce. Il avait une queue épaisse comme mon bras et presque aussi longue qui, évidemment, ne tenait pas dans son scaph. Il se l'était coupée lui-même d'un seul coup de hache chauffée au rouge. C'est vous dire la trempe de ce type ! Un jour qu'il pilotait une taupe d'extraction de pierraille, un tremblement de terre se met brusquement à secouer la Marmite de fond en comble. Branle-bas de combat, tout le monde en scaph et évacuation immédiate de deux niveaux fissurés de partout, avec du magma à deux mille degrés qui suinte du plafond et coule comme une pluie de l'enfer ! Notre Abek voit devant lui un mur rouge qui avance à la vitesse d'un amok au galop. Sans paniquer, il fait machine arrière et pousse à fond sa taupe. Malgré le feu qui le rattrape, il ne décroche pas les wagons le ralentissant : il a son idée.

Ork s'interrompt. Tous, Malthus y compris, étaient suspendus à ses

lèvres. Il mastiqua soigneusement une imposante portion de viande avant de continuer :

— Les parois du tunnel ruissellent de lave et brûlent. Le convoi passe devant un relais désert. Le mur liquide le talonne : déjà, les wagons de queue s'abîment dans la matière ignée, et Abek doit les décrocher précipitamment avant qu'ils ne fassent verser tout le train. Il sait que le virage tant attendu n'est plus loin. Le tout est de tenir quelques minutes. Et les wagons capotent et flambent les uns après les autres, réduisant son espoir comme une peau de chagrin. Devant ses yeux, les murs se déforment et coulent. Soudain, le tunnel s'arrête net ; devant lui, un mur. Il sait que c'est une illusion d'optique : la galerie a été creusée à angle droit à la suite d'une fausse manœuvre de Klide. Béni soit ce pilote maladroit ! Car il va lui sauver la vie.

« Abek donne toute la puissance de sa taupe, les roues dentées gémissent dans un ultime effort. Il ne reste que dix wagons. La machine, vibrant de toutes ses tôles, amorce un virage serré. Abek freine à mort. Les wagons – dix tonnes chacun, remplis à ras bord de foch dur – se trouvent brutalement déportés et s'écrasent dans le coude du tunnel, libérant les tonnes de pierres qui comblent l'accès et forment une muraille sur laquelle vient se briser le raz de marée. Un niveau entier est sauvé de l'ensevelissement, et probablement une centaine d'hommes qui s'y trouvaient à ce moment-là. »

Le conteur se tut et avala une bouchée, puis une autre, de son pavé de viande rouge. Personne ne fit mine de quitter la table, bien que la plupart aient déjà entendu cette histoire – un peu différente il est vrai – une dizaine de fois. Quelqu'un se risqua :

— Qu'est-il advenu du distord ?

Ork n'attendait que ce signe ; il enchaîna immédiatement :

— La taupe, déchargée du poids qu'elle transportait, casse ses freins – n'oubliez pas la gravité qui double la force d'inertie – va donner contre une paroi et explose. Abek, qui a sauté en marche, roule lourdement et bute sur la paroi opposée. Il est miraculeusement indemne... c'est alors qu'il est pris dans une mitraille de pièces de moteur, arrachées à l'explosion de la machine de traction. Une plaque d'acier aussi effilée qu'un seytcayas lui tranche presque entièrement le bras.

« Croyez-vous qu'il en est mort ? Une équipe de sauveteurs l'a retrouvé pissant le sang et à moitié asphyxié par les émanations de l'extérieur. Il n'est pas resté une journée à l'infirmerie. Il a refusé de se faire greffer un nouveau bras. La matière première ne manquait pas, pourtant... Il a préféré se bricoler une prothèse invraisemblable à partir d'un McM1 ! »

Reprenant son souffle, il but à longs traits un pichet de vin trouble. Certains se levèrent.

— Savez-vous comment il est mort ? dit-il brusquement en reposant le broc avec fracas.

Ceux qui étaient à moitié levés, pris en faute, se figèrent dans une position inconfortable.

— Dans son lit, le bougre ! rugit Ork avec un énorme éclat de rire qui se répercuta dans toute la salle. On l'a découvert un jour, raidi par une attaque. Par le Manigant, son visage reflétait une tristesse sans nom ; à mon avis, il n'a pas apprécié de crever comme un nouveau débarqué !

Malthus se surprit à rire avec les autres. Les stéroïdes anabolisants l'avaient doté d'un appétit féroce. Il termina son repas, qu'il avait choisi volontairement neutre, pareil à ceux servis dans les spatonefs de croisière : il avait tout le temps de tester les mets exotiques, et pour l'instant, mieux valait être prudent avec son estomac. L'histoire terminée, le public (Malthus fut stupéfait de découvrir qu'il y avait une bonne centaine de personnes) s'égailla dans la salle. Ork devait cultiver son don de conteur depuis longtemps pour attirer autant de monde. Il discutait maintenant à bâtons rompus avec un grand albinos qui cachait ses yeux rouges derrière d'épaisses lunettes-miroirs. Il était question d'augmentation de cadence dans les secteurs deux et trois... Malthus se leva et se dirigea vers les dortoirs.

CHAPITRE III

Son TW lui avait obligeamment désigné l'emplacement de sa couchette : DORTOIR A7, NUMÉRO 167. C'était une chambrée ordinaire, aménagée à l'économie de place. Pour atteindre la plaque de couchage, Malthus dut grimper le long d'une échelle de plastique desservant quinze couchettes. La sienne se trouvait tout en haut, et l'échelle avait tendance à ployer sous son poids, faisant pencher dangereusement tout l'édifice. Il arrivait régulièrement que la pile entière s'effondre, provoquant l'hilarité générale et quelques membres cassés.

Arrivé à son niveau, il se laissa glisser sur la mousse fatiguée du matelas et jeta son casque sur la griffe prévue à cet effet. À côté de lui, pliée, une notice d'entretien de scaph. Et, dans un petit étui rangé près de sa tête, vingt-cinq centilitres de somnifères clapotant dans le réservoir à moitié plein d'un pistoseringue. Sur le canon, un compteur affichait 47.

Malthus se rappela les conseils du médecin :

— Le plus dur, au début, est de pouvoir dormir n'importe quand. Jamais tu ne dormiras à heure fixe pour un sommeil déterminé à l'avance. Essaie de ne pas prendre d'habitudes et de profiter au mieux de tes périodes de repos. Les premiers temps, n'hésite pas à user des somnis, par dose de une à trois. Ensuite, diminue les doses en les espaçant ; on ne fournit pas les drogués, alors utilise ton chargeur avec parcimonie.

Malthus regarda le pistoseringue. On l'avait vidé à moitié. Les drogués devaient être légion, ici. Il se résolut à le porter sur lui en permanence, et à aller le faire remplir, si cela était encore possible. Il jeta un coup d'œil suspicieux alentour. Un quart des deux cents lits étaient occupés. Cinquante suspects. Il amena ses doigts médians dans la position voulue et la lame luisante sortit, propulsée par un puissant ressort, à deux centimètres de son nez. Il n'était pas habitué au recul, assez semblable à celui produit par une arme à feu. Peut-être un jour lui faudrait-il s'en servir pour défendre sa vie. Combien de personnes avaient déjà tué, avant d'arriver dans la colonie ? Il avait entendu Eridan pester contre l'administration qui envoyait de temps à autre un tueur, un vrai, pour entretenir la peur... et ajouter que ces tueurs ne tardaient pas à disparaître, la valve de leur scaph soudée dans la position « zéro », un jour de sortie.

Malthus sentit ses yeux se fermer ; il roula sur le côté.

Quand il se réveilla, la sensation de pesanteur s'était amoindrie. Son corps avait accepté son nouveau poids. Enfin... presque, car il dut s'y reprendre à deux fois pour se hisser sur ses avant-bras.

— Cette lourdeur... ouh ! Kro...

Maintenant, les souvenirs affluaient en masse. L'angle dur qui lui mordait la joue était son fidèle seyatcha... ou seytchayas... oui, seytchayas. Cent milliards de seytchayas détendant leurs lames dans l'univers... Il cligna des yeux. Le sang mettait plus de temps en pesanteur double à parvenir au cerveau, c'était cela.

Malthus se redressa tout à fait, l'esprit clair à présent. En attendant un appel du TW, il allait visiter la Marmite... à commencer par sa plaque de couchage.

Accroché sous sa couchette supérieure se trouvait un écran gris orné d'un bouton à deux positions : circuit privé et circuit public. C'était là tout le mobilier de l'unique endroit personnel dont il disposait. Douches, urinoirs, cantines, salles de détente, tout était à usage commun. À quoi correspondait ce « circuit privé » démuné de cadran ou de fente pour cartes personnelles, dans ce cas ? Il lui revint en mémoire que les cartes d'identité/crédit n'avaient pas cours, dans un monde où la monnaie n'existait pas au profit d'un vague système de troc rudimentaire, et où la personnalité s'éclipsait derrière la survie de la communauté. Où la notion même de rébellion perdait son sens – car peut-on lutter contre les pluies de météores ou les volcans ?

Les gargouillements de son estomac rappelèrent Malthus à la réalité. Il entreprit de lire la notice d'une dizaine de pages froissées.

« Vous êtes l'heureux propriétaire d'un... »

Malthus tourna la page.

« Voyant bas gauche, rouge cerclé de noir : allumé, il indique que les systèmes de fermeture du casque sont déverrouillés. En cas de basse pression, ce signal s'accompagne d'une sirène stridente et déclenche la balise de position... »

Malthus se plongea dans sa lecture. Il apprit que telle ou telle commande opérait un check-up total des fonctions vitales du scaph et l'envoyait au Central, et telle autre désolidarisait la couche thermique du reste de la structure. Contrairement à ce qu'il avait cru tout d'abord, son vêtement se révélait une merveille technologique.

Quand il eut appris par cœur (comme indiqué) les consignes d'entretien, il se décida à aller à l'infirmerie. Le cadran indiqua 31 : on s'était servi de son pistoseringue pendant son sommeil ! Rageusement, il attrapa son casque. Il était poisseux. Intrigué, il regarda... et poussa une exclamation :

— Les salauds ! Ils ont osé !...

De l'urine débordait du rembourrage frontal et s'écoulait sur la visière. Il y en avait deux bons litres, noyant les fragiles mécanismes électroniques qui truffaient l'intérieur. Un malheureux voyant affichait : « ATTAQUE CHIMIQUE ».

Décidant de reporter la douche à plus tard, il descendit précautionneusement de son perchoir, sous les quolibets des spectateurs hilares :

— Hé, l'ami, il ne manque plus que le poisson rouge à ton bocal !

— Tu vois ce que c'est que d'abuser du vin de manse !...

Il fila à l'infirmerie. Là, un distord à la figure rongée acheva de le mettre en colère en daignant lui dire que le médecin en chef Anshi était occupé au bloc de microchirurgie ; depuis quatre heures, il tentait de raccommoder les morceaux d'estomac éparpillés par un éclat de roche ; le fragment avait été rejeté par le tuyau d'évacuation de minerai d'un Klide alors que l'homme passait devant. Malthus se fit violence et demanda poliment où il pouvait l'attendre.

— Ici, y'a pas de salle d'attente. Tu te crois à l'extérieur ? Tiens, qu'est-ce qui pue comme ça ?

Malthus préféra partir plutôt que de lui lancer l'objet de la puanteur à la tête. Il repéra un lavabo distribuant de l'eau chlorée, et en aspergea son casque. Puis il s'installa sur un brancard abandonné dans une galerie déserte et se résolut à attendre la fin de l'opération.

Une heure plus tard, Anshi apparut, titubant de fatigue. Il enleva ses gants maculés de sang avec un bruit de ventouse et les jeta dans une poubelle. Malthus alla au-devant de lui et l'allongea de force sur un lit roulant.

— Tu es exténué. Repose-toi cinq minutes avant de regagner ta couchette. Comment s'est terminée l'opération ?

— Pas mal. J'ai pratiqué une dérivation autour de l'estomac, le temps que celui-ci se reconstitue à partir des bouts pas trop abîmés que j'ai pu rafistoler... Il faudra le rouvrir dans deux sixaines pour la lui retirer. J'en ai profité pour lui greffer un nouveau cœur. C'est ce qui s'abîme le plus vite, et je n'en ai jamais eu autant en stock... Mais toi, tu vas bien ?

Malthus lui raconta son aventure. Anshi fit la grimace, la barre de ses sourcils s'abaissant comiquement au niveau des oreilles.

— Aïe ! Tu es ciblé par des partisans de Wesker un peu trop zélés.

— Qui est Wesker ?

— Celui-là... un des pires cadeaux que nous ait envoyé l'Administration impériale. Un as du seytchayas – il en porte deux, un à chaque bras – et un meneur d'hommes extraordinaire : il dirige un groupe important au Conseil. Au début, j'en faisais partie. Il prône la sélection dès le débarquement, l'élimination des faibles, ou ceux qui le

paraissent. Toi, en l'occurrence.

— Tu approuvais cela ?

— Sa théorie se défendait, tu sais. Mais plus quand il l'a systématisée : peu d'entre les débarqués en réchappaient. Il n'y avait plus assez de monde, la relève n'était pas assurée. Leur manière de se débarrasser des supposés « faibles » n'était pas toujours très nette... J'ai quitté le mouvement, parce que je n'approuvais pas sa position vis-à-vis de l'extérieur : accroître la production pour obtenir plus de produits manufacturés. C'était dangereux : le groupe des Trois Mondes était satisfait de notre production ; l'augmenter, c'était développer artificiellement son potentiel industriel. C'est très exactement ce qui s'est passé : les Trois Mondes se montrent plus gourmands de livraison en livraison. Quand Ork s'est dressé contre l'autorité de Wesker, beaucoup l'ont rejoint. Du jour au lendemain, il s'est retrouvé Coordinateur. Il était un démenti flagrant à l'idéologie weskerienne. Lui, qui est un symbole de force, préfère l'entraide. Il part du principe que chacun finit par se rendre utile à la communauté, même si cette utilité n'est pas évidente au premier abord. Finalement, les généraux de Wesker ont été retrouvés morts dans un sas décompressé, et sa méthode est tombée en désuétude. Mais lui-même, et le mal qu'il a fait, demeurent. Nous sommes écrasés par des délais ridiculement courts, par la production effrénée. La colonie est à la limite de la viabilité. Wesker est là, toujours vivant, prêt à reprendre les rênes du pouvoir si l'occasion se présente. Depuis le massacre de ses amis, il est prudent, mais de temps en temps, les siens se choisissent une cible. Je crains que tu ne sois celle-ci : historien, réformé de l'armée, né en gravité légère... la victime idéale, faible par nature. Pas de doute, tu es fiché. Fais attention à toi.

— Mmm... Je crois que je peux jouer la carte de la simulation. Leur faire croire que je cède à leurs attaques : qu'ils dévoilent leur jeu. Qu'est-ce que tu en penses ?

Anshi fit apparaître la barre d'inox de ses dents.

— Je pense que tu es drôlement gonflé. Et qu'ils ont peut-être choisi le mauvais cheval. Si tu réussis ce tour de force, attends-toi à recevoir ta fiche d'admission au Conseil autonome, d'Ork sinon de Wesker.

Le médecin se leva. Malthus tendit le pistoseringue :

— Tu peux m'arranger ça ? Un drogué me prend manifestement pour son dealer personnel.

— Désolé, vieux : mes stocks d'endorphines sont numérotés à la dose près. Mais celui qui t'a fait ça n'est pas un drogué ; d'abord, il ne t'aurait pas laissé de dose ; de plus, je n'ai pas connaissance de la présence d'un insomniaque dans ton dortoir. C'est de la stratégie Wesker tout craché. Ils ne vont pas jusqu'à empoisonner la nourriture, mais méfie-toi de lieux comme la gîte, les toilettes et les douches...

— Les douches ?...

— À cause des cabines. En cas de dépressurisation brutale, elles sont équipées de fermetures étanches les transformant en caissons de sauvetage d'une autonomie de deux heures. Avec un petit bricolage, on peut aisément les transformer en chambres à gaz très efficaces. Assure-toi de son bon fonctionnement avant d'y entrer.

— Merci du conseil, doc ; je m'en souviendrai. Longue vie !

— Bonne chance et longue vie à toi aussi !

Il revenait vers son conapt quand le tremblement de terre le prit par surprise. Malthus se sentit malaxé par les forces souterraines à l'œuvre. Sous ses pieds, le sol fut secoué par trois brèves convulsions et se calma. Au loin retentit une sirène, à laquelle succéda un bruit de cavalcade. Malthus reçut son premier message :

« MALTHUS KAN KIU. RENDEZ-VOUS AU NIVEAU 10, SECTEUR 22. DÉCHARGEMENT. »

Une dizaine de combinaisons passèrent devant lui ; après un court instant d'hésitation, il les suivit jusqu'à un râtelier où on lui installa deux bouteilles d'oxygène. Un ascenseur les déposa au niveau dix. Cinq secteurs étaient décompressés. Un instructeur à la mine revêche lui montra rapidement sa tâche : entreposer dans une salle les objets – tables, chaises, lits... — qui encombraient le passage. Quand il demanda si c'était le seul travail qu'il avait à effectuer, le contremaître eut un rire méprisant :

— On t'emploie selon tes compétences. Tu n'es bon qu'à décharger des caisses, O.K. ? Fourre-toi ça dans le crâne et ne discute pas. Y'a un MM9 qui traîne dans le coin. Essaie de le mettre en marche et vas-y.

L'homme se détourna et alla engueuler un distord empêtré dans les commandes d'un micromobile.

Le MM9 était un monte-charge à structure externe. L'opérateur le pilotait debout ; les pieds coincés dans deux arceaux de métal et les mains enfoncées dans des tuyaux articulés ; d'énormes pinces reproduisaient en le multipliant le mouvement de ses bras. L'ensemble ressemblait vaguement à un androïde des temps pré-expansionnistes.

Ce ne fut seulement qu'après s'être harnaché que Malthus découvrit que la pile du générateur était morte. Il dut se résoudre à déménager les meubles à la main. Quand l'instructeur revint, le jeune homme suait à grosses gouttes.

— C'est tout ce que tu as fait ? Tu te moques de moi ? Pourquoi n'as-tu pas activé le MM9 ?

Essoufflé et furieux, Malthus lui en expliqua la raison ; l'homme se radoucît quelque peu.

— Dans ce cas, il faut appeler le service de réparation par l'intermédiaire du viphone de ton scaph. Tu n'es pas débrouillard,

mon gars !

Le changement de pile ne prit que quelques minutes. Après, Malthus fit des merveilles. En un clin d'œil, le secteur 22 se trouva vidé de ses éléments. L'instructeur, cette fois, parut satisfait :

— Pas trop mal, pour un débutant. Je pourrai peut-être tirer quelque chose de toi... ton travail est fini.

Malthus profita de sa journée pour visiter son niveau, en particulier les secteurs condamnés – ce qui représentait presque deux mille salles. La semaine se passa ainsi, partagée entre des travaux de transbordement et la découverte de nouvelles salles. Il se fit de nouveaux amis : Nong, électronicien réparant les minimobiles. Dymanloo, un étonnant distord aux bras démesurés, capable de soulever des blocs de trois cents kilos et dont on disait qu'il avait battu un McM20 au bras de fer. Mais surtout Dickson, un pilote de Klide originaire d'un obscur système triplanétaire. Sa peau diaphane devait constamment être protégée de la lumière et d'épaisses lunettes noires recouvraient ses yeux en permanence.

— Ce n'est pas un handicap, tu sais, avait-il avoué un jour tandis qu'il surveillait la douche de son ami. Je suis capable de percevoir une certaine gamme d'infrarouges : c'est parfois très utile, je peux voir, à la coloration de son visage, si quelqu'un ment ou s'il est en colère, indifférent ou ennuyé...

— C'est infailible ?

— Non... Wesker, par exemple : je n'ai jamais réussi à déduire quoi que ce soit d'après la chaleur de son visage – elle ne change pratiquement pas. Comme ces tueurs-machines à la solde des États puissants, qui n'ont d'humain que l'apparence.

Malthus déverrouilla la porte et se glissa à l'extérieur.

— Maintenant, allons manger : Ork va raconter sa fameuse histoire sur l'amputation de ses jambes, à l'intention des nouveaux. Bon sang, je l'ai entendue cinq ou six fois, mais pour rien au monde je ne la raterais !

Malthus passait entre deux chaises lorsqu'un pied mis en travers le fit trébucher. Il se retourna pour se trouver nez à nez avec un seytchayas dégainé. Celui qui le tenait était un homme encapuchonné, petit et nerveux.

— Eh, l'historien ! tu m'as marché sur le pied. Excuse-toi !

Malthus le considéra froidement. Derrière lui, Dickson dégaina sa lame et murmura :

— Méfie-toi, il a peur.

— On dit que t'es un impuissant, que tu n'as jamais été à la gîte ! Les impuissants, ici, on s'en débarrasse. Comme ça.

Malthus sentit son ami bouger derrière lui et passer discrètement à sa gauche. L'homme ébaucha un geste qui n'arriva jamais à destination : vif comme l'éclair, Dickson lui tordit le bras derrière le dos.

— Ça te dirait de te faire embrocher par ton propre seytchayas ? souffla-t-il à son oreille. C'est une vieille coutume Kuni : celui qui se sent souillé doit mettre fin à ses jours de sa propre main. Tu ne te sens pas dégradé de parler à un impuissant ?

Le visage liquéfié, l'homme fit non de la tête. Il frémit quand Malthus fit jaillir la lame devant ses yeux :

— Ne t'avise pas de me provoquer en duel : mon seytchayas est barré de rouge. Si tu as une plainte à formuler contre moi, adresse-toi à Ork. C'est la loi.

Dick projeta l'homme par-dessus une table vide, qui se fendit sous son poids. Les rares spectateurs détournèrent les yeux : le spectacle était terminé. Certains applaudirent.

— Tu viens de te faire de nouveaux amis, commenta le pilote. Dépêchons-nous, Ork a déjà entamé son récit.

En fait, le récit était terminé lorsqu'ils atteignirent enfin la table encombrée de monde. Ork écarta un colosse pour leur permettre de s'asseoir en face de lui.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il. Je vous ai aperçus en train de discuter avec Clarke...

— Je suis ciblé par le groupe Wesker, mais je ne sais pas comment m'en sortir. À la longue, ils finiront par m'avoir. Mince, il faut quand même que je dorme, non ?

— Tu peux dormir tranquille : ils ne se risqueraient pas à t'attaquer dans ton conapt. Il y a trop de monde autour, et ton secteur est sous ma domination. Mais ne parlons plus de ça. Voyons plutôt ce qu'il y a à manger.

Malthus interrogea Ork sur les rations de nourriture. Pourquoi n'y avait-il pas de quota par personne ?

— Il n'y a pas de ration : tu manges à ta faim. N'oublie pas que c'est un cycle fermé. Si tu te gaves, tu t'amollis, tu meurs et ton cadavre est récupéré et donné en pâture aux cuves de dissociation.

— N'as-tu jamais pensé que ce que tu mangeais était peut-être une partie de ton copain mort deux jours avant ?

Ork se gratta le menton.

— Ce n'est pas une possibilité, c'est une certitude. Mais tu n'y es pas. On se nourrit tous les jours de types qui sont morts pour que la ville survive. On est intégré au cycle dès lors qu'on a débarqué, vivant ou mort et quoi qu'il arrive. En nous donnant son corps, le colon continue le combat, en quelque sorte.

— Cela sonne comme une malédiction, fit remarquer Malthus.

— Pas du tout : chacun est libre de faire incinérer son corps après sa mort s'il le désire. Encore que si la chose se savait, il n'aurait plus personne à qui parler – à commencer par moi. À ma connaissance, cela ne s'est jamais produit.

Malthus soupira. Ce cannibalisme ne le gênait pas – après tout, ce n'était pas exactement de la chair humaine qu'ils digéraient chaque jour. C'était le manque de choix qui le dérangeait – puis il s'aperçut de la futilité de sa réflexion. À quel moment avait-il eu le choix depuis son arrivée ?

Jamais Malthus ne s'était aventuré aussi loin dans les secteurs inhabités du niveau 16, le plus profond creusé sous terre, et dont les prolongements plongeaient à plus de cinq kilomètres sous le sol. Il marchait depuis une heure, traversant des dizaines de salles fissurées et en partie ensevelies. Parfois, il était obligé d'escalader des coulées de lave froides et figées, ou de dégager des blocs de béton friable pour passer. Suant après ces efforts, le jeune homme s'accorda quelques minutes de repos. Il était dans un étroit couloir aboutissant à une salle obscure. D'un ancien sas restaient seulement les gonds pneumatiques des deux portes probablement récupérées.

Ici, même le Central ne pouvait l'avertir en cas de danger, mais il doutait qu'on lui confiât un travail avant le soir. Les dimensions des pièces étaient plus imposantes. Malthus comprit pourquoi en voyant un squelette rouillé de minimobile : un MM29 modèle ancien, quatre fois plus volumineux que l'actuel. Les machines avaient besoin de plus d'espace pour évoluer. Malthus pénétra dans un entrepôt noyé dans une brume halogène. Des flaques d'ammoniac auréolées d'une croûte blanchâtre parsemaient le sol. À la lumière de sa lampe frontale, Malthus découvrit un véritable cimetière de machines. La puissance de son phare était parfois insuffisante pour éclairer le sommet de certaines d'entre elles. L'ensemble, nimbé d'une lueur saumâtre, était saisissant, à la fois horrible et merveilleux. Malthus se sentit brusquement vulnérable au milieu de ce troupeau de monstrueuses bêtes aveugles et sourdes, qui paraissaient dormir. Il se surprit à marcher sur la pointe des pieds. Il se remémora un conte datant de la période pré-expansionniste, l'histoire de ce sorcier qui commandait aux objets grâce à une baguette magique. S'il possédait un tel pouvoir... dans son esprit, il vit les articulations rouillées grincer en revenant à la vie. Les monstres secouaient leurs énormes têtes siliconées et s'ébrouaient lourdement. Leurs pattes s'arrachaient avec peine du cloaque dans lequel elles se dissolvaient lentement depuis des décennies. D'un mouvement comique et maladroit, elles se mettaient en rang. Les dents des pelleteuses se relevaient comme les

défenses d'un vieux pachyderme. Une sirène beuglait, et c'était leur cri. Malthus, armé de sa baguette étincelante, leur intimait l'ordre d'avancer ; dans un fracas d'acier malmené, la colonne s'ébranlait et, ressuscitée, marchait...

... Malthus interrompit là son rêve. Il venait de tomber en arrêt aux pieds d'un androïde dont la tête était constituée d'un dôme transparent. Ce n'était pas un robot, mais un scaphandre. Seulement, quel homme serait assez grand pour remplir les trois mètres et demi de la carcasse ? Une épaisse couche de rouille la recouvrait. Sur l'hémisphère de verre faisant office de casque il lut : « LC 482 ».

— Elsie 482, tu es un sacré mystère ! murmura Malthus pour lui-même.

Il réalisa qu'il se trouvait en présence d'une machine datant d'avant la nomenclature MM des minimobiles. Depuis quand existait-elle ? Probablement était-elle apparue juste après l'installation de la colonie dans la Marmite. Dans ce cas, ce scaph autonome avait été habité par un fondateur.

Elsie avait une valeur historique indéniable. Il fallait la remettre en état. Ensuite, eh bien... il tenterait de contacter l'institut d'une planète provinciale quelconque et de le lui échanger contre... Contre quoi, au juste ? Un MM5000 ? Bon Dieu, on verrait à ce moment-là !

Bouillant d'excitation, Malthus examina l'antiquité. Le caoutchouc des jointures avait fondu sous les assauts du temps, offrant une surface fissurée et collante au toucher. Les mécanismes extérieurs s'étaient désagrégés ; on pouvait voir l'intérieur à travers les trous bordés de rouille. Malthus repéra une porte à loquet électrique s'ouvrant dans le dos. L'intérieur était un fatras d'appareils fracassés emmêlés dans une jungle de fils électriques pendant en travers de l'écoutille. Après un moment d'infructueux efforts, Malthus renonça. Il inscrivit dans sa mémoire la salle où il avait fait sa découverte, et se promit d'y revenir, convenablement outillé.

Peu après, il se laissa tomber sur sa couchette, épuisé par son expédition. Machinalement, il tourna le curseur de son écran personnel sur CIRCUIT PRIVÉ. Une image tressauta et se stabilisa. Il s'agissait d'un message laconique :

« MALTHUS KAN KIU. VOUS ÊTES AFFECTÉ AU DÉPARTEMENT DE DÉMINAGE À DATER DE LA RÉCEPTION DU MESSAGE. SIGNÉ : D. A. WESKER, COORDINATEUR ADJOINT. »

Malthus laissa échapper un long sifflement. Wesker... Que pouvait signifier ce département de déminage, dont on ne parlait jamais, sinon pour évoquer ses pertes ?

Du calme, mon vieux. Tu penseras mieux demain.

Il se programma trois doses d'endorphine, mais se ravisa. Non, il

devait les économiser pour le jour où il en aurait véritablement besoin. Ses réserves étaient suffisamment réduites pour qu'il puisse se permettre d'en gaspiller une seule. Tournant résolument le dos au pistolet anesthésiant, il ferma les yeux.

CHAPITRE IV

Malthus somnolait. Soudain près de lui, un échelon grinça, et un courant d'air vint lui chatouiller l'oreille. Il entrouvrit les yeux. Au-dessus de lui, quelqu'un était en train de prendre délicatement son pistoseringue. Malthus banda ses muscles et le cueillit au ventre d'un coup de genou, tandis que le fer de son seytchayas étincelait.

— Doucement ! fit Malthus à l'homme qui se cabrait de douleur. Un geste de trop et tu es mort.

Il suffisait d'une poussée pour que le fil acéré tranche la jugulaire du voleur. Un peu de sang coulait sur la lame.

Autour d'eux, les bruits s'estompèrent.

— J'hésite, reprit-il. Mais si tu bouges encore, mon choix est fait : un petit mouvement du coude et c'est fini pour toi. Alors oublie tes crampes et écoute-moi. Tu réponds à mes questions, et je te laisse partir. Sinon... tu sais ce qui t'attend.

Le voleur exhala un soupir de soulagement et acquiesça.

— Tu me parais raisonnable. Tiens-toi tranquille et ça ira. D'abord, ton nom et pourquoi tu es sur Kro.

Sans hésiter, l'homme répondit :

— Slon Lejeran, condamné pour vol du trésor impérial, environ cent milliards de royaux.

Malthus siffla d'admiration.

— C'est le prix d'une planète comme Kro. Il a fallu que trois mondes s'unissent pour pouvoir en acquérir la concession. Tu as vu grand. Dommage que tu en sois réduit à voler vingt doses d'endorphine. Au fait, sur l'ordre de qui as-tu effectué cette sale besogne ?

— Je croyais que vous le saviez : Wesker...

— Coordinateur adjoint, je suis au courant. Bon sang, je n'ai rien contre lui ! Pourquoi s'acharne-t-il sur moi ?

— Ça aussi, je pense que vous le savez. Moi, ça ne me regarde pas. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous renseigner sur la cause de votre affectation. Le déminage est une vraie saloperie. De plus, c'est la chasse gardée de Wesker. L'enfer dans l'enfer. Vous avez d'autres questions ?

— Ça me suffit. Longue vie. Mais auparavant...

Il coupa les courroies du seytchayas, qui tomba dans le vide.

— Simple précaution, conclut Malthus. Maintenant, fiche le camp, je veux dormir.

Revêtu d'une combinaison d'amiante, Malthus arriva au secteur indiqué par son implant. C'est là qu'il vit son premier klide : un enchevêtrement invraisemblable d'organes entourant un cylindre central. Dickson lui en avait expliqué le principe : un générateur envoyait un cône étroit de vibrations qui pulvérisait la roche à raison d'une tonne par seconde. Les débris étaient évacués par un orifice central, ce qui lui donnait parfois le surnom de ver de terre. Il évoluait sur un puissant coussin d'air et se reposait sur des chenilles pour les travaux de forage.

Le service de déminage intervenait après l'extraction du minerai ferrugineux (bien que faiblement), le fooch, une roche molle et tiède qui renfermait des pierres extrêmement dangereuses. La plupart explosaient à l'intérieur même de la terre sous la pression des vibrations sonores engendrées par le klide. Mais il arrivait fréquemment qu'elles éclatent dans le conduit d'évacuation, ce qui suffisait à mettre le klide en panne. Les sphérolithes (puisque tel était leur nom) étaient formés d'une mince croûte ferreuse contenant des gaz explosant à n'importe quelle onde de choc. Leur taille variait de celle d'un œuf à celle d'une pastèque d'hydrone. Mais, quelle que soit sa taille, un sphérolithe était dangereux.

Après le passage d'un klide, certains étaient mis à jour. Le travail des démineurs commençait alors. Il n'était pas question d'utiliser les lourds et peu maniables minimobiles, qui auraient été déchiquetés avant de les avoir touchés. Pas question non plus de les faire exploser : le fragile plafond, non encore consolidé par les injections de béton liquide, ne demandait que ce coup de pouce tectonique pour s'effondrer. Et puis, les sphérolithes étaient de précieux alliés pour d'autres travaux. Désamorçés par le froid, ils étaient conservés dans des bacs de fluocarbonate et pouvaient être dégelés pour un autre usage. L'opération devait donc être effectuée par des hommes. Si possible remplaçables : les accidents étaient nombreux, et très souvent mortels.

La main droite prise dans le harnais d'une pince hémisphérique aux griffes molletonnées de mousse, Malthus évoluait dans un décor de cauchemar. Il s'était spontanément placé dans les premiers rangs, ne voulant pas que l'attente de son tour lui ronge les nerfs et lui fasse commettre un faux pas lourd de conséquences. Doucement. Ne pas racler les pieds contre le sol, surtout. Il n'hésitait pas à lever haut les jambes, même si cette démarche lui conférait une allure comique. Malthus avait inauguré cette technique et, maintenant, tous la mettaient en pratique. Cela lui valait une auréole de prestige et une popularité telle que, lorsqu'il proposa au chef de chantier de changer de tactique, celui-ci réfléchit avant de sortir son seytchayas : ses hommes se rangeraient du côté de Malthus si ce dernier faisait

prévaloir son droit de protection des nouveaux.

Malthus s'expliqua :

— Mon idée est d'envoyer des groupes de deux au lieu d'un seul homme à la fois. Nous avons des boucliers capables de résister au souffle de l'explosion d'une sphère de taille moyenne. Un homme seul ne peut le porter : d'une main, il tient la pince d'extraction ; de l'autre, la lance d'azote liquide. Un second opérateur peut s'en charger. Placé devant lui, il le protège pendant le voyage. De son côté, il peut porter la moitié de la réserve d'azote liquide et décharger du même coup le porteur de sphérolithe, qui arrive le plus souvent épuisé par ce fardeau. Les accidents surviennent en majorité au retour : c'est une preuve de ce que j'avance. Cette division du travail sauverait de nombreuses vies. Qu'en pensez-vous ?

Le contremaître grimaça. Il était piégé. Si Malthus l'emportait, il prendrait sa place de chef et commanderait. Il ne pouvait se le permettre mais, d'un autre côté, il ne pouvait tenter quoi que ce soit contre son rival.

— D'accord, dit-il brutalement. À une condition : fais-nous une démonstration. Fais exploser un sphérolithe juste devant toi. Sinon, je refuse. Choisis ton partenaire.

Les murmures cessèrent automatiquement. Malthus toisa les hommes.

— Un volontaire ? demanda-t-il.

Une dizaine d'individus s'avancèrent.

J'ai gagné, pensa Malthus. Il en choisit un parmi les moins forts, et alla chercher un bouclier caché derrière un rocher. Il était certain de réussir. Sur ses instructions, Nong avait fabriqué une plaque d'un mètre cinquante de haut sur un de large. La première couche, la plus dure, était constituée d'un alliage au tungstène pareil à ceux utilisés comme revêtement externe des vaisseaux spatiaux. La seconde était une mousse d'acier expansé qui retenait, comme une nasse, n'importe quel projectile. La dernière était une banale couche d'acier feuilleté, sur laquelle rebondissaient les petits éclats.

— Tu as bien préparé ton coup, l'historien ! grommela avec un mépris feint le contremaître.

Il donnait l'impression d'avoir déjà perdu la partie, et craignait à l'avance la réaction de Wesker. Malthus devenu chef d'équipe, les autres chefs de section se rangeraient de son côté ou seraient déposés. Avec eux tomberait un des bastions réputés imprenables de Wesker. Peut-être comprit-il qu'il venait de signer son arrêt de mort en acceptant car il s'élança brusquement vers le jeune homme. Son geste désespéré fut stoppé à mi-chemin par un mur humain hérissé de lames.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Malthus tandis qu'il harnachait

son compagnon.

— Serevan.

— Bien, Serevan. Voici mes instructions...

« Hauts, les pieds. Pense chacun de tes pas. »

Le bouclier passé à son bras, Malthus ouvrait la marche, se concentrant sur son itinéraire. Il délaissa plusieurs sphérolithes, les jugeant trop petits ou trop gros. Enfin, il s'arrêta devant un nodule de bonne taille. Il s'écarta et Serevan l'aspergea d'un liquide transparent qui bouillit en touchant le sol. D'un geste qui dénotait une longue pratique, il crocheta la pierre et la délogea de sa cavité.

— Elle est stable, dit-il, et la pince se referma sur la boule avec douceur.

Ils firent demi-tour. Lorsque Malthus estima la distance suffisante pour ne pas déclencher de réaction en chaîne, il s'arrêta.

— Maintenant.

Dans le même temps, il mit le bouclier en position levée et rentra la tête dans les épaules. Au-dessus de lui, la sphère décrivit une parabole qui s'acheva trois mètres plus loin. Caché derrière le rectangle de tôle, il ne la vit pas exploser : il la sentit. L'absence presque totale d'atmosphère assourdit la détonation, mais l'onde de choc traversa Malthus, le faisant trembler de la tête aux pieds. L'impact de dizaines d'éclats de grenaille gondola le bouclier. Pas un ne le perça. Sans la courroie de sécurité, il aurait été arraché du bras de Malthus.

Le jeune homme respira. Une salve d'applaudissements l'accueillit. Serevan se pencha vers lui :

— Tu comprends maintenant pourquoi je me suis porté volontaire ? J'adore être acclamé !

Le soir même, Malthus apprit par le canal privé de son écran sa nomination à la tête de l'équipe six de déminage, ainsi que le changement de direction des neuf équipes existantes. Malthus avait gagné une bataille. Restait à gagner la guerre.

Le lendemain, Malthus se réveilla le bas-ventre douloureux et poisseux, sa combi tendue par une fin d'érection. Trop d'efforts, pensa-t-il. La sensation d'avoir échappé à la mort trouvait sa conclusion dans une violente décharge de désir. Il se dirigea vers la douche pour se laver de sa semence répandue. Il y trouva Dymanloo, le distord aux bras immenses qui l'avertit qu'Ork désirait le rencontrer à la gîte.

— Pourquoi ne se sert-il pas du Central ? Il en a le contrôle, non ?

— Les messages TW sont uniquement utilitaires, rien d'autre. Ce qu'il a à te dire est confidentiel, puisqu'il n'utilise pas ton circuit personnel de télévision.

Intrigué, Malthus se rendit à la gîte, installée intentionnellement au niveau 1, secteur 1, salle 10. Trois nombres faciles à retenir.

Dans n'importe quelle prison, le sexe existe sous trois formes : au travers des barreaux du parloir avec sa petite amie. Avec son compagnon de cellule, consentant ou non. Dans le dernier cas, le tout est de s'y mettre à plusieurs pour coincer la victime dans une douche et la violer. Enfin, le moyen le plus efficace et le moins dangereux : la masturbation. Les deux premiers cas étaient impossibles sur Kro, de par l'absence de femme (et plus encore de parloir !) et le port du seychayyas qui interdisait, ou contrariait sérieusement, l'idée de viol. Restait l'homosexualité volontaire – tout le monde finissait par y venir un jour, même les moins enthousiastes – et la masturbation. Le taux de mortalité demeurait cependant effrayant : l'insatisfaction chronique favorisait meurtres et suicides, jusqu'à l'idée de génie d'un ancien souteneur : importer une machine militaire de défoulement sexuel.

La décrire serait tout bonnement impossible. Elle ressemblait approximativement à un gros meuble carré. Très approximativement. La gîte en comportait vingt-cinq, qui fonctionnaient vingt-deux heures sur vingt-deux. Elle jouxtait une salle de jeux, ouverte elle aussi jour et nuit.

Malthus y rencontra Ork. Il s'installa à une machine à côté de la sienne. Ils pouvaient converser sans être inquiétés.

— Tu m'as fait appeler ? fit Malthus d'une voix acerbe.

— Comme tu le vois. Je voulais te prévenir officieusement de ton prochain changement d'affectation. Le Conseil autonome te reconnaît une valeur certaine.

— C'est tout ce que tu as à me dire ? C'est gentil de me prévenir.

Ork se contint avec peine :

— Je n'ai pas l'habitude d'être gentil, ni sympathique, ni rien de tout cela ! Je te remercie seulement d'avoir fait basculer le déminage dans notre camp.

— Je n'appartiens à aucun camp.

— Tu crois vraiment ? Écoute, ce n'est pas d'un homme que tu as ébranlé le pouvoir, mais de toute une organisation ! Wesker veut ta peau. Mon groupe t'épaulera chaque fois qu'il le pourra, mais cependant reste sur tes gardes.

— Quel département m'as-tu octroyé ?

— Les cuves de nourriture. Un travail ennuyeux, mais régulier et sans risque. Ne me dis pas que tu aimes le danger !

— Je ne prends de risques que lorsque c'est strictement nécessaire. Dis-moi, quelle est la procédure pour entrer au Conseil de Coordination ?

De l'autre côté de la vitre en verre fumé, Ork s'étrangla.

— Hein ?... Il faut attendre le décès d'un membre. Le Conseil vote alors la nomination d'un candidat à partir d'une liste d'attente établie par moi et le coordinateur adjoint. Les deux signatures sont requises. N'espère pas y accéder.

— Comment les autres sont-ils élus ?

Ork fit un geste incertain :

— Politique de compromis : l'équilibre doit être respecté. Disons que je détiens 51 % des voix du Conseil. En t'incluant, je brise le cercle du pouvoir et une crise ouverte éclate. Qui comptais-tu remplacer ?

Malthus sourit largement.

— Wesker, bien sûr.

En attendant sa nomination au complexe nourricier, Malthus avait placé Serevan à la tête du département de déminage. Il comptait remettre Elsie en état le plus vite possible. Pour ce faire, il avait transféré son conapt dans une pièce colmatée et repressurisée, à proximité du cimetière de minimobiles.

Petit à petit, une idée germa dans son esprit. Une idée tellement extravagante que tout d'abord il la rejeta en se traitant de fou. Puis, à mesure que la restauration d'Elsie avançait, elle s'insinua en lui et commença à le grignoter lentement. Quand son TW l'appela à sa nouvelle fonction, l'idée était là, puissante, tapie sous son crâne.

Le travail des cuves se révéla aussi ennuyeux et harassant que le géant l'avait prédit. Pendant six mois, il coupa des steaks dans des fleurs de chair palpitante, en équilibre précaire sur les cuves nutritives. Il y avait neuf cuves, dans lesquelles flottaient autant de masses rosâtres veinées de rouge. Malthus allait de la cuve A à la cuve I, débitant à l'aide d'une large machette des tranches qu'il jetait dans un panier fixé à son côté. Arrivé à la cuve I, il revenait à la première et recommençait. Les bulbes charnus se reconstituaient au fur et à mesure, et pendant son temps de sommeil.

Une semaine suffit à déguster Malthus de la viande – crue ou non – à tout jamais.

Pendant ce temps, Wesker sembla l'oublier. Il entamait son septième mois lorsqu'un distord joufflu se présenta devant le contremaître ; après maintes protestations, il enfila un harnais de sécurité et vint s'encorder près de Malthus.

— Longue vie, fit celui-ci d'un ton allègre. Je m'appelle Malthus. Sais-tu comment procéder ?

L'autre haussa les épaules en s'accroupissant.

— Ouais.

Et il trancha dans la partie vitale du clone. Malthus retint son bras.

— Ce n'est pas comme cela qu'il faut faire, dit-il doucement. Tu t'y prends mal ; la fleur souffre quand on creuse trop profond : elle

s'affaiblit et la chair est moins tendre. Regarde-moi plutôt.

Décontenancé, le distord le défia quelques instants, puis son regard s'abaissa. Malthus relâcha son étreinte. L'autre murmura :

— Je ne savais pas. Montre-moi et je t'imiterai de mon mieux.

Il remonta sa manche : son seytechayas était rouge.

— Je m'appelle Lyamin, d'Armlenk.

— Va pour Ly-Arm. Alors, tu es un nouveau-né : ça explique ta nervosité. Enfouis ton amour-propre au fond de toi et accepte les leçons des autres sans t'en offenser. Sinon, apprends à respirer l'hydrogène et l'ammoniac : tu en auras besoin sous peu ! Observe-moi et tu y arriveras.

D'une main experte, Malthus entailla une tumescence violette et la laissa couler au fond du réservoir :

— Ce morceau est mauvais et draine la nourriture. Dès qu'il en apparaît un, n'hésite pas à l'éliminer. Par contre, cette partie-là est bonne.

Une plaque rose pâle, dégoulinante de liquide, atterrit dans le panier avec un bruit de ventouse. Malthus se déplaça de deux pas et recommença. Lentement, il fit le tour de la cuve, tranchant et découpant le pourtour du bulbe, tout en discutant avec Ly-Arm.

Les quartiers humides s'entassaient rapidement.

— Que fais-tu de ton temps libre ? demanda Ly. Cette pesanteur écrasante m'oblige à dormir quand je ne travaille pas !

Malthus sourit intérieurement. Après de laborieux efforts, son corps s'était adapté et, sans égaler Ork, il pouvait désormais soutenir la comparaison avec la plupart des colons plus âgés que lui.

— Ça viendra. Quand je suis arrivé, j'étais plus maigre que toi. J'ai découvert un carnet d'expédition à l'intérieur d'un scaphandre datant de la colonisation de Kro. Il m'a permis d'en retracer l'épopée. Le réseau public m'a accordé deux heures d'antenne par semaine.

Ly-Arm le regarda avec des yeux admiratifs :

— C'est toi qui as conçu ce programme ? Il est très populaire. Y a-t-il eu vraiment des chevaux sur Kro ?

— Il s'agissait d'animaux génétiquement améliorés, beaucoup plus grands que leurs cousins terrestres. J'ai retrouvé le scaph de l'un d'eux. Il mesurait plus de deux mètres à l'encolure.

— Je l'ai vu sur mon écran ; très impressionnant. J'aimerais consulter les feuillets du carnet : j'étais linguiste, et...

— Ce n'est pas un problème : tu connais l'emplacement de mon conapt. Je t'y rejoins dans cinq minutes ; il reste quelques tranches à couper au dernier bulbe.

Malthus enfila la galerie d'accès à son logement. Il en avait parcouru la moitié quand le sol se déroba sous ses pieds avec un roulement de

tonnerre. Pantelant, il se redressa et tituba vers le sas de compression. La commande électrique ne réagit pas à l'enfoncement du bouton d'ouverture. Il dut actionner la roue manuelle, et laissa fuir l'air : il était certain que Ly-Arm n'avait pas survécu. La seconde porte refusa de s'ouvrir. Malthus s'arc-bouta contre la paroi et poussa de toutes ses forces. Le métal gémit et, peu à peu, céda. L'atmosphère artificielle s'échappa en sifflant, emportant des feuilles griffonnées de notes serrées et des lambeaux de scaph. La pièce était horrible à voir. Tout ce qu'elle contenait avait été haché menu. La couchette, la table et Ly.

Un bac éventré gisait au centre, relativement préservé parce qu'il était le point d'origine de l'explosion dévastatrice. Malthus s'agenouilla. Le bac était fait d'un plastique bleu, reconnaissable pour lui qui avait été démineur : un de ceux utilisés pour le stockage des sphérolithes.

— Tu paieras ce meurtre, Wesker, j'en fais le serment ! murmura Malthus.

Il reconstitua mentalement la scène : deux hommes apportant un cryocontainer dans lequel deux ou trois sphérolithes de la taille d'un casque de scaph s'entrechoquaient. L'azote liquide vidé sur le sol. Pendant six heures, les bombes s'étaient réactivées en se réchauffant. Alors, il suffisait du choc de la porte du sas se refermant pour que l'explosion se produise. De Ly-Arm ne restaient plus que des débris organiques éparés, parfois un fragment d'os incrusté dans la roche nue. Écœuré, Malthus sortit. C'est sans doute à ce moment-là que l'idée, qui le tenaillait depuis des mois, s'imposa à son esprit.

— J'ai une nouvelle sensationnelle pour toi ! cria Dickson à son ami qui le dépassait en courant.

— Pas le temps ! répondit Malthus sans s'arrêter. Où est Ork ?

— À la cantine, comme d'habitude. En train de raconter une histoire. Attends ! Tu as reçu une nouvelle affectation...

— Suis-moi ! coupa Malthus.

— Que se passe-t-il ? demanda Ork. Au fait, je te félicite au sujet de...

— Je te remercie, mais cela peut attendre. Pas ce que j'ai à dire. Quel est le rapport de forces entre les deux parties ?

— 55% en notre faveur. Ton intervention a fait légèrement pencher la balance, mais pas suffisamment pour déstabiliser le système. Cependant...

— Écoute plutôt. J'ai un projet, trop énorme pour que je le réalise seul. C'est pourquoi j'ai besoin de toi, de ton groupe – de tout le monde que l'on pourra rameuter. Ce que j'ai l'intention de provoquer va bouleverser la colonie – et bien plus si mon projet aboutit. Ork

n'avait pas bougé. Pas plus que Dickson, Dymanloo et Anshi.

— De quoi parles-tu ?

Cette question parut doucher l'excitation de Malthus.

— Je crois qu'il vaut mieux commencer par le début. D'abord, sachez que l'on a essayé de me tuer il y a quelques minutes. Quelqu'un à la solde de Wesker. C'est ce qui m'a poussé à agir. J'ai décidé de provoquer Wesker en duel.

La phrase fit son effet. Ork s'écria :

— Cette fois, tu es devenu fou ! Tu arrives en prétendant changer la destinée de Kro, puis tu nous annonces froidement que tu viens d'échapper à un attentat, et maintenant tu veux te battre avec Wesker !

— Lorsque je vous aurai expliqué, vous comprendrez que je ne suis pas fou. Mon programme TV, ma lutte contre l'organisation et Wesker lui-même, sont impliqués dans un plan plus vaste, que j'ai élaboré il y a deux mois.

— Ces événements doivent aboutir à ?...

— À une révolte contre les Trois Mondes.

CHAPITRE V

Au sortir du mess, où venait d'avoir lieu la conférence, personne ne parlait. Surtout pas Sarellen, seule femme de l'équipe scientifique du vaisseau Hardin IV. En fait, ce qu'avait présenté le professeur Malcolm Duncan était plus un bilan négatif qu'une conférence. Pour la millième fois depuis l'amerrissage du Hardin, un an auparavant, elle maudit la gravité, et pour la centième fois, Duncan. La pesanteur, parce qu'elle alourdissait ses chairs d'une façon peu féminine, et Duncan parce qu'il était le seul à s'être montré hermétique au charme de la jeune femme. Duncan était l'archétype du scientifique froid et sans pulsions, comme le révélait un regard dur et calculateur. Et, comme le reste des membres de l'expédition, Malcolm Duncan jouait ici sa carrière.

— Cinquante millions de royaux, répétait-il souvent, lorsqu'un résultat se faisait attendre. N'oubliez pas que si l'Empereur a déboursé cette somme, c'est qu'il escompte des résultats rapides. Ne le décevez pas.

Des résultats, il en avait de bonnes ! Alors que tous les tests classiques échouaient de par la structure complètement différente de l'ADN des micro-organismes peuplant l'océan. Sa charpente n'était pas hélicoïdale, mais en forme d'empilement d'étoiles à cinq branches, chaque étage étant décalé de cinq degrés par rapport au précédent. La chaîne moléculaire complète était plus courte, mais tout aussi complexe que son équivalent terrestre.

Deux millénaires de science de la vie étaient réduits à néant : il fallait repenser tous les tests, revoir tous les calculs.

Sarellen, mis à part son statut de femme, était exobiologiste de profession, et chômeuse en sursis, comme le laissait présager l'échec vers lequel s'acheminait inexorablement la mission. Cinq avaient précédé la leur, toutes étaient revenues avec les mêmes informations : la vie sur Kro datait d'un demi-milliard d'années, et n'était constituée que de micro-globules protocellulaires dont la seule occupation consistait à glaner les acides aminés dont Panthalassa, l'unique mer (d'eau douce) regorgeait. Ni végétaux ni animaux, ces globules étaient l'échelon primordial de la vie tel qu'avait dû le connaître, quatre milliards d'années plus tôt, la Terre. Kro était une machine à remonter le temps : elle représentait la vieille Terre rajeunie de millions de siècles, offrant un champ d'étude presque illimité. Ce presque était le bât qui blessait, et qui allait définitivement enterrer la carrière de Sarellen. Cela, elle le redoutait.

Le presque limitant le champ d'exploration était précisément une colonie d'exilés, bannis de la civilisation galactique, et qui leur interdisait l'accès aux terres. Sarellen maudissait ces colons presque autant que Ducan. En temps normal, elle se serait apitoyée sur leur sort, mais en ce moment... Pourtant, ceux-là même qui ta perdaient pouvaient la sauver.

L'idée de Sarellen était la suivante : la colonie s'était installée sur Kro trois siècles auparavant. Il était logique qu'elle possède de nombreuses informations sur la vie indigène. Si elle parvenait à les joindre, elle était sûre de tirer de précieux renseignements sur une quelconque évolution. D'après Ducan, il était impossible que la vie, sous l'incessant bombardement de rayons durs, ne se présente que sous une seule forme. S'il existait des êtres tant soit peu évolués, les colons devaient les connaître.

Seulement, le règlement était formel : ne pas s'approcher des côtes à moins de mille kilomètres.

Sarellen se dirigea vers la cabine aménagée dans une des soutes du navire. Ses dimensions importantes et son ameublement strict en faisaient une chambre triste et froide. Sarellen s'étendit sur son lit – un vrai lit, confortable, le seul signe de luxe sur un antique vaisseau de guerre reconverti en laboratoire volant par les bons soins de l'Administration impériale. Eborion, un biochimiste originaire d'une planète voisine de celle de Sar, entra sans frapper. Elle détestait ce mâle arrogant qui, sous prétexte d'appartenir à la même souche émigrante, se comportait avec elle comme s'il était prioritaire sur la liste de ses courtisans.

Mais, exceptionnellement, Eborion ne venait pas lui faire ses habituelles propositions.

— Tu l'as entendu, ce gros porc ? commença-t-il crûment. Bon sang ! Quand je pense que notre destin à tous dépend d'une vulgaire éponge, d'une amibe ou d'un volvox ! Tout ce qu'on a trouvé dans cette soupe primitive, ce sont ces saloperies de globules !

Allons bon, pensa Sarellen. Il est venu déverser son amertume dans une oreille complaisante. Elle décida de ne pas le laisser s'épancher plus longtemps.

— Soyons justes, dit-elle. Jusqu'à présent, nous avons trouvé trois variétés de microglobules...

— Tu sais comme moi qu'elles appartiennent à la même classe, la même espèce. Il n'y a pas là le signe de la moindre évolution. La théorie fermée de Mageboom, jusqu'à preuve du contraire, reste valable.

Eborion venait de prononcer le nom interdit, qu'on refusait de mentionner lors des réunions de travail. Mageboom, superviseur de la quatrième expédition et prédécesseur de Ducan, avait conclu,

statistiques à l'appui, qu'il ne pouvait y avoir d'évolution sur Kro.

Il prenait pour postulat que l'ADN des microglobules, sous le rayonnement UV, corrigeait de lui-même ses gènes défaillants : l'espèce était condamnée, ayant sécrété son propre blocage. L'évolution était morte avant d'apparaître, stérilisée par la perfection même de l'être vivant. Les microglobules n'avaient pas besoin d'évoluer : ils étaient parfaits.

C'est cette théorie que Malcolm Duncan essayait de démolir. Pour cela, et c'était le seul moyen, il devait découvrir un indice, une trace d'être vivant autre que les globules. L'échéance arrivait à son terme dans une semaine, et depuis un an, leurs recherches s'étaient soldées par une succession d'échecs. Ils disposaient de sept jours pour trouver, parmi des milliards de litres d'eau, un malheureux organisme différent des éternelles microsphères.

— Des globules, des globules et encore des globules ! dit la jeune femme pour elle-même.

— Tu sais ce que ça signifie pour nous ! continua Eborion. Le licenciement, le retour à la mère patrie sans gloire, un emploi dans un laboratoire de campagne à étudier le comportement de variétés de maïs mutant...

Brusquement, elle en eut assez de ce garçon qui se lamentait sur son sort. Elle le congédia sans ménagement et se déshabilla, décidée à dormir une dizaine d'années au moins.

*

* *

Extraits du journal du commissaire de sécurité Torfenger (matricule P7594666) :

« Vingt-quatrième jour du solstice d'été. Notre dernier hélicoptère rendu l'âme, les turbines rongées par l'acide sulfurique de cette atmosphère empoisonnée. Snaut est mort, d'une crise cardiaque, je crois : il est impossible d'effectuer le moindre diagnostic alors que sortir de nos LC400 signifie la mort immédiate. Il suffit de compter nos pertes pour constater que notre entreprise est un échec catastrophique. Un quart des hommes ont survécu, et pourtant, ces hommes-là sont taillés dans l'étoffe dont on fait les héros. Mais je ne devrais pas parler ainsi de criminels...

« Deuxième jour de l'équinoxe d'automne. Après la lente agonie de Yorge et son horrible mort, je suis maintenant l'unique représentant de l'Administration judiciaire de sa Très Haute Majesté. J'ai assisté, impuissant, aux dernières heures de Yorge. Je n'ai rien pu faire, sauf ouvrir son scaphandre quand le sang a giclé sur le hublot de son casque. Je préfère croire à une fuite d'air, mais rien n'est moins sûr.

Ne pas songer à son visage, la nuit dans la chaleur de mon scaph, m'est difficile et pénible.

« Les hommes sont trop abrutis de fatigue pour penser et, moi-même, je lutte contre cette planète qui draine nos énergies, tant physiques que spirituelles, vers le bas. Mon distributeur d'eau cafouille ; je suis obligé de m'user les lèvres sur l'embout de plastique pour en biberonner quelques gouttes. S'il craque, je ne pourrai survivre et les prisonniers seront livrés à eux-mêmes. Nous abordons un vaste plateau instable, à en juger par les nombreux volcans en activité.

« Septième jour. Je n'ai pas dormi depuis deux jours. J'ai désigné deux lieutenants fiables qui me secondent à mes moments de défaillance. Ma langue est devenue un morceau d'amadou ; la torture de la soif me rend fou. Parfois, je me surprends à débiter des mots sans suite. Tous me regardent avec inquiétude, malgré mes efforts pour faire bonne figure. Les mots se bousculent dans ma gorge. Je me fais comprendre avec peine. Seule ma main reste alerte. Coucher des phrases sur le papier m'aide à conserver le peu de raison qui me reste. Par mesure de prudence, j'ai jeté le cristal de mon laser sous les chenilles du half-track. Non que je craigne une rébellion : nous sommes tous embarqués sur le même bateau. C'est de moi-même que j'ai peur.

« Huitième (???) jour : je regarde un volcan et je pense à ma bouche, qui doit se trouver dans le même état. Saint Empereur, priez pour moi ! Je lèche la vitre de mon casque, espérant trouver à son contact un peu de fraîcheur... le premier cheval est mort cette nuit. Défaut de pompe. Mais nous sommes proches du but. Malgré les volcans que nous devons contourner sans cesse, nous progressons.

« Après-midi. Nous sommes arrivés ! Nous avons réussi ! Les hommes se jettent à terre et l'embrassent à travers leur casque. Le paysage, landes de scories brûlées et gueules de volcans vomissant des torrents pâteux, nous semble à cet instant le paradis. Tant d'hommes sont morts pour y parvenir ! Sans attendre, le déballage commence. Nos pertes nous ont contraints à abandonner une grande partie du matériel, mais l'extracteur d'air est entier et, au moment où j'écris, débite ses premiers litres d'oxygène. Dans deux jours doivent commencer les pluies de météores annuelles. Il faut d'ici là que nous soyons en sûreté dans le sous-sol de la planète.

« Quel jour ? Qu'importe ! Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration de la première ville kroane. Je doute qu'il y en ait une autre, mais on peut rêver, n'est-ce pas ? Son édification à flanc de volcan l'a fait surnommer par un colon : « la marmite ». Ma foi, le nom convient assez bien. Ce sera donc la Marmite.

Sarellen pénétra sur le pont supérieur, cloisonné de miroirs qui renvoyaient le spectacle de l'extérieur, se composant d'une mer grise dont la ligne d'horizon se confondait avec un ciel de la même teinte – bref, rien d'éblouissant. Là, elle rencontra un homme hâlé, de près de deux mètres de haut, et proportionné en conséquence. Son air réservé et sa prestance le distinguaient du reste de l'équipage et des scientifiques.

— Capitaine, dit-elle.

Celui-ci se retourna et s'inclina très légèrement en avant – mais il resta à distance. Les capitaines de vaisseaux spatiaux n'aimaient pas l'Administration impériale et tout ce qui s'y rapportait. À ses yeux, les missions scientifiques en faisaient partie. Les capitaines avaient pour patrie l'espace, pour sol celui de leur navire. Ils y emportaient leur famille, et ne se posaient jamais sur les planètes habitées, se contentant de décharger leur fret en orbite. À la suite de divers revers de fortune, ce capitaine avait perdu famille et vaisseau. On l'appelait l'« apatride des étoiles », non sans raison.

— Pilote, seulement pilote, répondit-il. Que puis-je pour votre service ?

— Me donner des renseignements, capitaine.

Il sourit imperceptiblement :

— Demandez.

— À combien de kilomètres de la côte mouillons-nous ?

— Un millier. La colonie se trouve au double de cette distance, si c'est ce que vous voulez savoir. Nous, les sans-planètes, sommes un peu empathes. Vous projetez de vous y rendre ?

Prise au dépourvu, la jeune femme sourit pour cacher son embarras.

— Vous savez bien que c'est impossible. C'est interdit par le code...

— Nous nous moquons des codes écrits par des Terriens pour des gens qui ne le sont pas ! Si vous comptez aller visiter cette colonie de braves gens, je ne m'y opposerai pas. Savez-vous piloter une barge ?

Dépassée dans ses propres pensées, Sarellen secoua la tête d'un air désolé. Sur une impulsion, elle dit :

— Pourquoi m'aideriez-vous ?

— Qu'ai-je à perdre ? Ma place sur un vaisseau, où je me contente d'assister les ordinateurs de bord ? Où je vais où l'on me dit d'aller, sans discuter ? Vous avez le cran de dépasser ce qu'ils ont prévu pour vous, à savoir vous jeter après usage, comme un vulgaire papier hygiénique. Vous me redonnez pour quelques instants espoir en la race humaine. Je serais ravi si vous ridiculisiez tous ces pitres... je vous programmerai une barge.

- Vous devez être bien malheureux, capitaine. Je vous remercie.
- Moi de même. Rassemblez ce dont vous aurez besoin et rendez-vous au dock 1 dans quatre heures.

Ce délai ne fut pas de trop. Sarellen eut fort à faire pour subtiliser les quelques appareils de mesure qui, tous ensemble, tenaient dans une petite valise. Puis elle enregistra un message à l'intention de Ducan dans lequel elle expliquait le vol de la barge. Elle devait bien ça au capitaine. Elle se rendit à l'embarcadère et se faufila dans un canot, guidée par des instructions radio. Elle décolla immédiatement en direction du continent.

Elle arriva deux heures plus tard en vue d'une côte déchiquetée. Trente minutes après, elle s'écrasait.

CHAPITRE VI

Un brouhaha surexcité succéda à la réponse de Malthus. Une révolte ! Qui plus est contre le Consortium des Trois Mondes, et à travers lui, l'Impérium !

Tous parlaient à la fois :

— Abattre le Consortium ? Ridicule !

— Aucune chance que nous y arrivions : nous serions atomisés à l'instant. Autant lutter contre la pesanteur.

— Oui nous fournirait les MMs nécessaires à la survie de la colonie ?

Malthus les fit taire d'un « Silence ! » retentissant.

— Pas tous en même temps. Je répondrai à chacune de vos questions les unes après les autres. Considérons que nous sommes ici à la première réunion de l'organisation clandestine de la révolution. Ork, tu as la parole.

Le géant s'avança et fit face au jeune homme :

— En somme, contre quoi exactement allons-nous nous battre ? Laisse-moi te le dire : trois mille milliards d'êtres humains répartis sur cinq mille planètes. Une flotte de six cents vaisseaux dont le plus petit pourrait pulvériser Kro. C'est de la folie pure. Ce sont les rebelles de la Première Guerre contre l'Empire qui ont alimenté la colonie de Kro pendant le premier siècle. Nous sommes moins qu'une goutte d'eau dans un océan.

— Quand bien même ce serait vrai, cette petitesse ferait notre force. Mais ton raisonnement est spécieux. Le Consortium des Trois Mondes a acheté cette concession à l'Empire : notre indépendance aura autant d'effet sur l'Administration qu'un pet de l'Empereur ! La nature du gouvernement lui importe peu du moment qu'elle ne remet pas en cause le contrat passé. Les Trois Mondes seront nos seuls ennemis.

— Rien que ça ! ironisa Dick. La base spatiale en orbite est une épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes. Il suffit d'un signal du Consortium pour que tombe sur la Marmite une pluie de missiles thermonucléaires.

— Combien de temps mettraient les Trois Mondes à réagir après la destruction de la base ? demanda abruptement Malthus.

Il y eut un silence d'intense étonnement.

— Si tu as d'autres surprises à nous réserver, dit Anshi, annonce-les tout de suite. Tu as une solution pour nous soustraire aux foudres du Consortium ?

— La Marmite sera détruite, et ce ne sera pas un mal. Il existe des climats plus accueillants sur Kro. Nous émigrerons, c'est la seule solution.

— Ils nous poursuivront et nous élimineront.

— Non, et pour deux raisons : premièrement, ils ne sauront pas nous localiser. À ce moment-là, nous serons en route vers un nouveau lieu où vivre. Deuxièmement, ils ne nous pourchasseront pas parce que nous les aurons convaincus de l'inutilité de leur action.

— Explique-toi, fit Ork.

— Je ne demande que cela. Le pire que l'on puisse offrir à quelqu'un qui a faim, c'est de la nourriture. Il s'y habitue et devient tellement dépendant de son bienfaiteur que si celui-ci disparaît, il ne tarde pas à mourir. Les trois planètes reçoivent notre fer gratuitement depuis deux siècles. C'est suffisant pour que, dès que les envois auront cessé, leur économie s'effondre. Laissons-les apaiser leur désir de vengeance en détruisant la Marmite : elle sera vide. Ensuite, nous leur ferons comprendre qu'en nous éliminant, ils stériliseront la poule aux œufs d'or. Leurs intérêts présents et futurs les forceront à négocier.

Dymanloo, qui n'avait dit mot depuis le début de la discussion, leva l'un de ses immenses bras.

— Dymanloo ?

— Je voudrais savoir pourquoi, hum !... savoir ce qui t'a poussé à imaginer une révolte.

— Je désespérais d'entendre cette question ! J'aime cette planète comme moi-même. Le minerai que nous leur fournissons, avec quoi le paient-ils ? Deux ou trois robots de surplus militaire, le plus souvent en panne, et quelques circuits mémo usés jusqu'au cuivre ! Ils ont trouvé le moyen de s'enrichir avec ceux qu'ils ont condamnés. Le temps que nous passons à extraire ce minerai est irrémédiablement perdu pour des œuvres autrement vitales pour la colonie. J'ai compulsé de vieilles archives informatiques : depuis cinquante ans, le nombre des colons n'a cessé de baisser. Nous perdons du terrain dans le combat contre la mort quotidienne. L'une de nos faiblesses est un certain manque de préoccupation pour l'avenir. Notre existence est simple, unidirectionnelle : vivre le plus longtemps possible. Un combat perdu d'avance. Nous nous croyons en sécurité dans la Marmite alors qu'elle nous tue lentement. La situation est à long terme sans issue, si nous ne sortons pas de ce milieu destructeur.

« Je propose que nous votions immédiatement ce projet. Il se peut que nous soyons réduits en cendres très vite. Mais ce que nous aurons réalisé aura été fait pour Kro. Si l'un de vous vote contre, le projet sera abandonné. La décision repose sur chacun de vous. »

Il fut décidé de voter à main levée. Anshi et Dymanloo approuvèrent la motion avec enthousiasme. Dick leva un bras discret, imité par Ork.

— Une nouvelle voie s'ouvre pour Kro – pour le meilleur ou pour le pire ! cria Malthus.

Le reste fut noyé sous les hourras et les cris de joie.

*

* *

— Tu comptes réellement provoquer Wesker en duel ? demanda Anshi à Malthus, tandis qu'ils gagnaient le bloc opératoire. Je l'ai bien connu : il est le résultat de nerfs d'acier combinés à une technique de combat parfaite. J'ai jeté un coup d'œil à ses seytchayas : ils ne sont pas ordinaires. Il peut à volonté régler la longueur de ses lames, et c'est un as de leur maniement. Il serait moins dangereux pour toi de combattre un MM3000.

— Qui t'a dit que je voulais me battre au seytchayas ? répondit innocemment Malthus. Wesker est très fort et rusé, mais pétri d'orgueil. Je peux le convaincre de se battre à ma manière. Cette nouvelle affectation, au fait, Ork voulait me féliciter...

Ils pénétrèrent dans l'une des salles opératoires fonctionnant en permanence. Malthus la connaissait pour y être passé sept fois au cours des derniers mois. Le bloc médical était quasiment automatique, l'opérateur se contentant d'intervenir de temps à autre et de superviser l'ensemble. Le « pilotage » s'effectuait aux commandes d'un terminal informatique. Tout passait par l'ordinateur, qui corrigeait les erreurs. Les chirurgiens ne se révélaient indispensables que lors des pannes fréquentes du système, ou des accidents susceptibles de l'endommager.

La morgue était attenante à la section médicale.

— Mon cher, bienvenue à ton nouveau job ! s'exclama Anshi.

— La section médicale ? C'est une plaisanterie...

— Quand on me l'a dit, je ne l'ai pas cru. Après ce que je viens de vivre, je suis moins étonné. Au risque de te choquer, sache que le découpage de viande est une étape obligée avant de devenir médecin. Je t'ai vu à l'œuvre : tu es très doué.

— Trop aimable ! fit Malthus avec ironie.

— De ma part, c'est un compliment. Sur mon conseil, tu as été promu dans la section de récupération.

— Oh ! merci, dit le jeune homme, prudent. Puis-je savoir de quoi est mort mon prédécesseur ? Un blessé qui s'est rebiffé ?

— Un seytchayas qui lui a déchiré le cœur. Le type est devenu subitement fou. Son travail consistait à récupérer sur les morts les organes en bon état, lors des catastrophes de grande échelle. Vous opérez sur place, en atmosphère zéro. Ton prédécesseur a craqué au beau milieu d'une opération. Il s'est mis à confondre les morts et les

blessés graves, et à jouer du scalpel de droite et de gauche... Tu veux voir la bande vidéo ?

— Très gentil de ta part, mais je ne tiens pas à restituer mon déjeuner.

— Tu as raison, c'était vraiment moche. Pour finir, notre psychopathe s'est ouvert le ventre avec la ferme intention de prélever son propre foie... Il avait la vocation dans le sang, c'est indéniable !

Malthus ne sourit pas de cet humour macabre.

— J'espère sincèrement n'avoir jamais une telle vocation. Mais je ne connais rien à l'anatomie. Il me faudra tout apprendre.

— Je me chargerai de ton instruction. En temps normal, tu soigneras les jambes et les bras cassés, ainsi que des accidents qui ne nécessitent pas l'emploi de médicaments.

Un vacarme assourdissant lui coupa la parole. Une lézarde apparut dans la paroi de leur tunnel. À quelques salles de là, des blocs de pierre s'abattirent. Des écoutilles claquèrent. Anshi et Malthus s'étaient mis à courir simultanément tout en fixant leurs casques sur leurs épaules.

— Ton apprentissage commence dès maintenant : les premiers blessés ne vont pas tarder à affluer. Les tremblements de terre de cette force se soldent généralement par une centaine de membres cassés ou fêlés.

Anshi ne s'était pas trompé : cinq minutes plus tard, quarante hommes furent acheminés par minimobiles dans son département. Avec trois autres novices, Malthus s'initia à la réparation des os brisés. Le travail était rapide et simple : une piqûre d'anesthésiant local, une radio X, pose d'attelle et injection d'accélérateur métabolique. Pas plus compliqué que ça. Au milieu de la matinée (Malthus n'avait pas dormi depuis vingt heures), Dymanloo se présenta devant lui.

— Une partie du plafond s'est écroulée juste devant nous ; un éclat a ricoché vers moi. J'ai levé un bras pour protéger ma tête... Il a craqué comme une branche morte quand il s'est rompu et... aïe !

Malthus lui enfilait une attelle gonflable. Il lui remit en place les fragments de radius d'un geste sûr et donna de la pression. L'appareil se tendit avec un sifflement autour du membre.

— Voilà, c'est fini. Tu as eu de bons réflexes ; les crânes enfoncés, ce n'est pas mon département !

Dymanloo ne sembla pas goûter le sel de la plaisanterie, mais il remercia son ami. Malthus reprit sa tâche avec acharnement jusqu'au soir.

Les jours suivants, il ressentit son existence sans la penser. Puis eut lieu la seconde réunion clandestine, où l'on discuta de questions techniques. Ork fut chargé de la propagande : son don de conteur le

prédisposait à cela. Anshi et Dymanloo devraient répandre l'idée de révolte en exploitant le mécontentement, au besoin en le créant. Anshi imagina de rationner les endorphines, prétextant (et déplorant) le manque de moyens que leur fournissait l'Extérieur. Dick devint le bras droit de Malthus. Bientôt, il s'occupa seul de l'émission créée par l'instigateur de la révolte. Ce fut lui qui inventa le slogan qui devait, quelques mois plus tard, se retrouver dans toutes les bouches : « Donnez-nous un monde pour prison, ce sera toujours une prison ! »

— As-tu déterminé le moment d'agir ? demanda Dick un jour.

— Il faut avant tout nous débarrasser de Wesker, répondit Malthus. Lui mort, toute son organisation s'effondrera.

— Nous sommes plus forts que lui. Il nous surfit d'organiser un accident, et le tour est joué !

— Non ! répliqua Malthus. Il faut désormais penser à la postérité. Aux yeux de l'Extérieur, notre révolution doit être propre et reposer sur la volonté de tous. C'est ce pour quoi tu œuvres, Dick.

— L'émission ? En quoi nous est-elle utile ?

— Pour faire naître et développer l'idée de sentiment national, voyons ! Comment veux-tu mener une révolution avec des hommes pour qui Kro n'est qu'un énorme boulet à traîner ? Nous leur donnons un idéal à défendre. Mais avant, je dois éliminer Wesker et, à travers lui, le symbole de la collaboration servile avec le Consortium.

Dick plissa un front soucieux, puis se décida à parler :

— Elle me paraît de moins en moins jolie, ta révolution ! Nous manipulons les gens de la même manière que ceux que nous condamnons !

Malthus le prit aux épaules et le regarda dans les yeux :

— Cet idéal, pour lequel nous combattons, te semble-t-il injuste ? Le sang des hommes qui meurent chaque jour pour assurer la production de fer, c'est le Consortium qui le verse. Certes, la révolution fera couler le sang – sans doute moins que tu ne le crois : j'estime à moins d'un dixième le nombre de tués dans cette entreprise. Deux mille vies pour en libérer dix fois plus, et en sauver un nombre considérable si l'on compte les générations de colons à venir.

— Je comprends, fit Dick. La chaleur de ton visage m'indique que tu ne mens pas. Mais je crains que tu ne t'attaques à un trop gros poisson...

— Merci de ta confiance, plaisanta Malthus, mais je gagnerai. Tu sais que je ne m'embarque jamais dans un navire sans provisions.

Dick eut une mimique évocatrice : « oui, certainement ! »

— En attendant d'être libres, si nous allions manger un morceau ? As-tu déjà dégusté du pâté de soja assaisonné de miel synthétique ?

— Vous qui m'écoutez, vous ne pouvez pas connaître le Rocher, et pour cause : il a été supprimé alors que je portais un bandeau rouge de nouveau-né. Le Rocher était la pire punition jamais inventée par le cerveau tordu de l'Administration pour mater les récalcitrants. À peine un homme sur trois en réchappait, et même alors, le survivant y laissait la vue ou la raison. Pour mieux comprendre la réalité du Rocher, il faut que je vous parle de la Cicatrice. Étant pilote de guêpe, je suis l'un des seuls à l'avoir vue. Je me demande encore aujourd'hui qui a pu trouver un nom aussi inadéquat pour désigner la faille qui coupe ce continent en deux. En fait de cicatrice, cette faille est une plaie vive ouverte dans le manteau de lave liquide sur lequel dérive la croûte terrestre. Actuellement, elle couvre mille kilomètres de long sur cinquante de large et grandit tous les jours à mesure que s'écartent les deux blocs continentaux. Dans une centaine d'années, la faille rejoindra la mer, qui s'y engouffrera en bouillonnant. Pour l'instant, elle représente un obstacle infranchissable qui nous barre l'accès à la mer et, il y a onze ans, un moyen effroyable de représailles contre les rebelles.

« Moi qui l'ai approchée, je peux affirmer qu'elle fait l'effet d'un océan de lave s'étendant à l'infini. Sur cette mer ignée dérivent des grumeaux de roche solidifiée, qui constellent de taches noires le jaune ardent. On appelle ces îlots brûlants les Rochers. Température à la surface : trois cents degrés, près du maximum que peut encaisser un scaph autonome. Certains sont plus grands que la Marmite, d'autres mesurent à peine quelques mètres. C'est sur ces derniers que les rebelles étaient abandonnés pour cinq ou six heures. La plus grande partie de ces esquifs se trouve sous la surface des flots, et sont soumis aux courants qui circulent parfois à plus de cent kilomètres à l'heure. Ils se retournent fréquemment dans de monstrueux jaillissements d'écume pâteuse. C'est pour cela que les rescapés sont si rares : la plupart sont engloutis, plus ou moins rapidement selon leur endurance. Avez-vous déjà essayé de tenir sur une planche flottant sur l'eau ? L'effet est le même. Sauf qu'en cas de chute, vous ne tomberez pas dans l'eau, mais dans un magma brûlant.

« Diaz était un électronicien de qualité et un coordinateur adjoint respecté. Son avis au Conseil avait valeur de vérité : il disait ce qu'il pensait être bon pour la communauté. Parfois ses choix pouvaient passer pour durs envers les hommes, mais ceux-ci, en fin de compte, obéissaient sans discuter car ils savaient qu'ils ne le regretteraient pas. Seule l'Administration n'aimait pas cet homme qui faisait prospérer la colonie. Le président du Conseil autonome dépendait lui aussi de

l'Administration – il faut dire que cela ne lui déplaisait pas. Aussi, quand l'Administration lui ordonna d'éliminer Diaz, il s'empessa de s'exécuter sans se poser plus de questions.

« Son accusation publique provoqua l'indignation des colons. S'il l'avait voulu, Diaz aurait pu renverser le Conseil et faire massacrer le président et ses généraux. Il ne le fit pas, jugeant peut-être que sa vie ne valait pas le prix d'une révolte, et de tous les morts qui en auraient résulté. Sans doute avait-il tort, mais qui sait, plus tard...

« Le pilote qui conduisit Diaz à la Cicatrice était l'un des gardes personnels du coordinateur. Un acolyte le tenait en respect au moyen d'un foreur laser bricolé. Une autre équipe devait le récupérer dix heures plus tard – près du double du temps ordinairement imparti aux condamnés les plus graves !

« Diaz avait pris soin de choisir lui-même son matériel de survie : une réserve d'air de trente heures, vingt litres d'azote liquide, et des plaques de plastique magnéto-adhésif. Une foule était venue assister au départ de l'électronicien. Il lui aurait suffi d'un mot pour que tous accourent le délivrer. Il marcha vers l'hélicoptère, chargé de son matériel, sans dire une parole. Dès qu'il fut embarqué, la guêpe décolla et fonça vers la Cicatrice. Le voyage dura une heure, au terme duquel ils arrivèrent au-dessus de l'immense brèche d'où coulait le sang de la terre. La guêpe survola les hautes falaises qui formaient les lèvres de la plaie.

— On va te chercher un coin reposant pour dormir, rigola le pilote. Ça te va ? demanda-t-il à son camarade en désignant une pyramide tronquée d'un kilomètre de large.

« L'autre ricana :

— C'est trop gros pour lui, trop stable. Il lui faut un bloc plus rond, qu'il soit obligé de faire contrepoids chaque fois que son appui fera mine de changer de position.

« Il avisa un pic rocheux, dépassant de la boue.

— Celui-là me paraît convenable : il aura une vue magnifique sur la pyramide.

« Le hurlement des pales de la guêpe changea de registre, lorsqu'ils se stabilisèrent au-dessus de leur cible. L'appareil ne pouvant se poser, Diaz descendit suspendu à un filin. L'atterrissage fut brutal. Diaz regarda la guêpe s'éloigner, point noir au milieu d'une toile lumineuse. Puis le point se réduisit pour disparaître dans la masse ocre du ciel. Sous lui le sol remua, comme averti de sa présence. Il parcourut des yeux l'esquif rocheux. Il mesurait une cinquantaine de mètres de large et le double de long. C'était un plateau allongé dont un côté allait se perdre en pente douce dans la mer de lave. L'autre s'incurvait pour former un petit pic se terminant brusquement par une falaise de trente mètres. Des fumerolles de vapeur rougeâtre

s'exhalaient de fines crevasses. Son scaph lui indiqua la température de surface : 360 degrés Kelvin. La terre était chaude au toucher. Diaz poussa au maximum la polarisation de son casque. Même alors, regarder plus d'une minute l'océan risquait de le rendre aveugle. De même, approcher du bord suffisait à saturer les compensateurs thermiques. Le jeune homme se mit au travail immédiatement.

« Avec les plaques adhésives, il se confectionna un cube, au centre du plateau – et non au sommet du pic, comme il en avait eu la tentation tout d'abord : en cas de chavirement, le bord le plus lourd serait englouti le premier. Il y rangea les bouteilles d'azote et d'air, puis il refroidit le sol sur une dizaine de mètres carrés autour de l'abri. Il attendit.

« Diaz se réveilla en sursaut. Il jeta un coup d'œil à son chrono : il avait dormi une heure. Entre ses jambes, une crevasse était apparue, et des gaz emplissaient le réduit. Il écarta une plaque et sortit à reculons. Près de l'esquif, la lave bouillonnait. Diaz leva les yeux et vit... L'imposante pyramide qui devait être son Rocher était en train de se retourner devant lui ! La masse de plusieurs millions de tonnes se soulevait et basculait sur elle-même dans un lent remuement de lave. Elle retomba après avoir brisé sur son passage une montagne proche. Diaz fut pris d'un rire démentiel et courut le long de la grève en hurlant :

— Vous pensiez m'avoir ? Regardez comme les dieux sont avec moi ! Je ne peux pas mourir... Ah !

« Il s'arrêta brusquement. Fou, il devenait fou ! Était-ce ainsi qu'ils finissaient, les condamnés au Rocher ? Essayaient-ils, le cerveau brûlé par ta folie, de se rafraîchir en buvant de la lave, ou en plongeant dans ses flots ?

« Les flots, justement, étaient agités de mornes ondulations, des vagues qui venaient mourir sur la berge en laissant de noirs sillons. Diaz revint à pas traînants vers le cube, changea sa réserve d'air et démontra l'assemblage. Il refroidit le sol à quelques mètres de là et reconstruisit le cube. Son isolation thermique n'arrêtait que partiellement la chaleur et il transpirait abondamment, imprégnant le revêtement interne de son scaph qui n'arrivait qu'à grand-peine à absorber l'excès de fermentation corporelle. Il s'accroupit et rentra dans la pièce exigüe.

« Cinq heures plus tard, le Rocher heurta un bloc et s'inclina de quelques degrés. Diaz dut, une fois de plus, changer de place et se rapprocher du sommet. Les minutes s'égrenèrent. À onze heures, il commença à s'inquiéter de l'absence de guêpe. Il ouvrit ses canaux de communication, en vain : pas d'appareil à moins de cent kilomètres. Il entama ses réserves d'air supplémentaires. Il y avait trois solutions : soit la guêpe n'était jamais partie, soit elle s'était écrasée... soit ils

n'avaient pas pu le localiser. Dans tous les cas, il était perdu. Il n'en continua pas moins d'attendre. Dix interminables heures s'écoulèrent encore dans un demi-sommeil fiévreux. Quand il sortit de sa somnolence, la température de son scaph avait grimpé de dix degrés. Il baignait dans un bain de sueur acre, tandis qu'une flopée de voyants d'alerte illuminait la périphérie de son casque. Il lut : « RECYCLAGE EAU HORS SERVICE – PROTECTION THERMIQUE ENDOMMAGÉE – SEUIL RAYONNEMENT UV DEPASSÉ + + ... »

« Des points noirs dansaient devant ses yeux. « Je deviens aveugle ! », pensa-t-il. Bizarrement, cette constatation le laissa froid : il était comme détaché de sa propre personne – les démineurs connaissent ce sentiment lorsque la mort, tapie à trois pas, peut se déchaîner à la moindre erreur.

« Il changea de nouveau de position, utilisant ses dernières réserves d'azote liquide. Il s'en vaporisa quelques centilitres sur le corps, et pour un moment, une douce fraîcheur l'envahit. Le roc bougea et pencha un peu plus ; l'extrémité du pic touchait presque la lave. Quant à la pente, elle ressemblait à présent au flanc d'une montagne escarpée. Diaz tourna son visage enflé vers la mer de feu. Il ne vit qu'une masse grise tachetée de jaune. Il était aveugle. À tâtons, il regagna le cube et s'enferma à l'intérieur. Il recharga sa réserve d'air et resta là. Il n'attendait plus : il vivait, c'est tout. Quand le bip retentit, il remplit sa bouteille d'oxygène. Combien de temps passa ? Cinq, dix heures ? Pour la troisième fois, il s'alimenta en oxygène. Le container résonna quand il le reposa : vide. Patiemment, il laissa venir la mort.

« Si Diaz ne voyait plus, il entendait encore. Pour lui, la vie se manifesta par une phrase dans son casque :

— Diaz, me recevez-vous ? Si vous êtes vivant, répondez !

— Je suis en vie, Thrill, merci ! Pouvez-vous me localiser ?

— Hé, Jon, tu avais raison : il est increvable ! Euh... Diaz, on va vous récupérer. Attrapez le filin lorsqu'on vous le lancera. O.K. ?

— Impossible, la luminosité m'a grillé les yeux. Je n'y vois plus rien.

— Oh ! tant pis, nous allons essayer de nous poser. Tenez-vous prêt à courir vers l'appareil à mon signal. Il va atterrir au nord de votre cube.

« La communication s'interrompt pendant dix angoissantes secondes.

— Allez-y !

« Diaz courut comme jamais il ne l'avait fait de sa vie.

— Plus à droite... Voilà, vous y êtes, ralentissez. C'est bien.

« L'aveugle sentit sous sa main le contact vibrant d'un patin d'atterrissage. Se guidant d'une main, il s'aida de l'autre pour grimper le long d'une échelle de cordage. Une sensation de pesanteur accrue et

de déséquilibre lui indiqua qu'ils avaient décollé. Puis des mains le hissèrent et il bascula dans une soute.

« Diaz avait tenu vingt-cinq heures sur son Rocher. L'ultime punition ordonnée par l'Administration concerna le coordinateur président du Conseil. Il fut le dernier à y laisser la vie. »

CHAPITRE VII

Le sas se referma avec un « pfuit » sonore. Malthus se dit qu'il aurait bien voulu connaître ce Diaz. Tout en enfilant les gants boudinés de sa combinaison, il pensa à la réunion qui devait avoir lieu vingt heures plus tard, lorsque la catastrophe aurait été maîtrisée.

La dépressurisation brutale au niveau 1 avait vidé presque tout l'air de deux secteurs par une fissure ouverte directement sur l'extérieur. Pour une raison encore inconnue, les détecteurs de mouvements sismiques s'étaient enrayés ainsi que les suralimentateurs d'air. Peut-être le bloc fournissant l'énergie à ces appareils avait-il été touché par cette fissure... Quoi qu'il en soit, on dénombrait plus de cinquante victimes. La Marmite débordait d'activité, comme une fourmilière dérangée : le Central avait mobilisé toutes les sections médicales, à commencer par le département de récupération. Malthus, assis dans le bac d'une taupe l'emmenant, lui et ses camarades, sur les lieux du drame, repensait aux leçons d'Anshi : son TW l'informerait à tout moment sur les réserves d'organes et les priorités de prélèvement. Lui et son équipe s'occuperaient des morts. Le plus difficile était de repérer du premier coup d'œil l'état de tel ou tel organe. Beaucoup de cœurs étaient recousus de toutes parts, beaucoup d'intestins raccourcis, quand ce n'était pas le foie, remplacé par une prothèse synthétique...

Son scaph l'avertit que son rythme cardiaque dépassait les cent battements par minute.

« Du calme, mon vieux ! se morigéna-t-il. Ce n'est que de la viande ! Rappelle-toi les cuves ! »

Le pilote de la taupe amorça un virage qui les fit se cogner les uns contre les autres. Malthus heurta le cockpit de l'habitacle pressurisé, puis la taupe ralentit.

— Enfin un pilote compréhensif ! fit quelqu'un.

Le trajet touchait à sa fin : le tunnel s'encombrait progressivement de minimobiles, et un énorme ver de terre courait le long de la paroi, agité de convulsions. Malthus apprit de la bouche d'un de ses compagnons qu'il s'agissait d'un aspirateur de roches de petites dimensions fonctionnant sur la batterie d'un klide. Le tube était fait d'un plastique à mémoire dans lequel passait un courant à faible voltage. Le moindre changement d'intensité le faisait plier et se retendre, aspirant l'air avec un sifflement animal.

La taupe s'arrêta et tous sautèrent à bas de la machine. Malthus

s'approcha de la cabine de pilotage.

— Je vous remercie, pour tout à l'heure.

Puis il reconnut le pilote.

— Case ! comment ça va, mon vieux ? Case se retourna brusquement et démarra en trombe. Malthus se jeta en arrière pour ne pas recevoir des éclats de roc arrachés par les chenilles de l'engin. Étonné, il le regarda pénétrer dans un monte-charge et disparaître dans les profondeurs du sous-sol. Case l'avait entendu, il en était certain. Peut-être avait-il été pris au dépourvu, ou avait-il reçu un appel d'urgence.

— Kiu ! Tu te dépêches ? Les premiers corps sont arrivés.

Malthus se dirigea vers le sas d'évacuation d'air, avec les autres. Puis ils entrèrent.

C'était un paysage de cauchemar. Des débris de toutes sortes encombraient le passage : fragments d'arceaux démembrés, machines disloquées, corps épars. Le métal était recouvert d'une luisante pellicule de givre. Sous la vibration provoquée par le tremblement de terre, une partie du plafond formant le sol du niveau supérieur s'était effondrée sur une équipe d'entretien. Il n'y avait aucun survivant. Une large cassure, ouverte directement sur l'extérieur, charriait les derniers litres d'air respirable des sections, et des vapeurs fuligineuses rampaient entre les blocs éclatés. La porte d'accès se referma derrière le groupe de récupérateurs.

Une trentaine de cadavres inutilisables, emballés dans des sacs de plastique, étaient entassés dans le bac d'une taupe, avant d'être dirigés vers les cuves de dissociation organique. Dix corps nus étaient alignés sur le sol.

— Dépêchons-nous, cria Macklen, le chef-récupérateur. Les cadavres refroidissent !

Cette remarque de mauvais goût stimula les énergies et Malthus se retrouva, comme les autres, assis à califourchon sur un cadavre, en train d'appliquer un médikit sur le bras blême. Il inspecta le corps mutilé en plusieurs endroits, et choisit un scalpel de dissection dans une panoplie fixée à sa ceinture. D'un coup de langue, il s'octroya un surplus d'oxygène – environ cinq pour cent pendant une minute. Il appuya la lame sur la peau tendue par la pression zéro, sous la gorge, où perla un sang brun.

— Grouille-toi, bon Dieu ! glapit la voix de Macklen dans ses écouteurs.

Macklen était taillé en athlète – il avait la même stature que Wesker.

Fermant les yeux et retenant son souffle, Malthus ouvrit le corps des poumons au bas-ventre. Il s'aperçut que la trajectoire du scalpel avait été décentrée après avoir ripé sur une côte... Cette constatation lui

causa une nausée, qu'il réprima avec difficulté : il avait cédé à la tentation de se mettre à la place de son sujet et il était submergé par le dégoût. Inconsciemment, il sentit sur son échine le goût métallique d'un scalpel – il frissonna à ce contact imaginaire.

— C'est fini pour toi ! lança Macklen. Tu n'es pas capable de faire abstraction de tes préjugés moraux en face d'un cadavre, et tu as charcuté le tien de telle sorte qu'il n'est plus récupérable. Dehors ! Franck, prends sa place.

— Une minute, plaida Malthus. Vous ne pouvez pas me renvoyer comme ça !

Macklen plia deux doigts et trente centimètres d'acier effilé apparurent :

— Remets-tu en cause mon autorité de chef ?

— Non, bien sûr que non, l'apaisa Malthus. Je ne voulais pas vous offenser. Je m'en vais.

Il dégrafa son attirail et le tendit au petit distord qui, attendant à la porte du sas, n'en menait pas large. Puis il sortit à pas lents.

Une guirlande d'ampoules éclairait chichement la grande salle, dont les coins se perdaient dans l'ombre. Des stalactites de lave hérissaient le plafond, comme un piège à fauves inversé. Le colosse se déplaçait avec circonspection : il ne tenait pas à se faire transpercer par l'un de ces pieux branlants.

— Eridan ! Nous sommes là ! fit une silhouette au fond de la pièce en agitant les bras.

— On n'a pas idée de choisir un lieu pareil pour un rendez-vous !

Une autre voix couvrit le grésillement de l'intercom :

— L'organisation de Wesker sait que nous tenons des réunions secrètes. Nous prenons donc le maximum de précautions. Arrêtez-vous !

Eridan obéit instinctivement.

— Allongez le bras.

Il s'exécuta. Sa main, à mi-chemin, rencontra une molle résistance.

— Une bulle plastique ! s'exclama-t-il. Pour quelle raison ?...

— Les communications radio peuvent être écoutées et localisées. Et il est plus agréable de converser sans casque. Il y a une membrane à ta gauche ; tu peux entrer par là.

Le géant tâtonna dans la semi-obscurité et trouva une fente verticale. Il poussa et se retrouva brutalement rejeté en arrière. Il s'avança... l'aiguille de l'afficheur de pression extérieure grimpa dans le vert et les attaches de son casque claquèrent : il avait traversé l'interface.

— Nous voici au complet, fit Malthus en serrant la main de son ami. Je déclare ouverte la troisième réunion pour l'indépendance de Kro.

Ork demanda à prendre la parole.

— Ma première apparition en public a été un succès inespéré. Il y avait plus de mille personnes, la salle était bondée. Nous avons gagné des sympathisants à notre cause.

Ork avait enflammé les cœurs avec une ardeur que peu de révolutionnaires possédaient. Ces mots cent fois répétés, il avait réussi à les faire jaillir frais et nouveaux.

— Wesker sait maintenant qu'il n'a pas affaire à quelques hommes se dressant entre lui et le pouvoir, mais à une structure organisée et pensante, déclara Malthus. Il a fait courir le bruit que nous étions des fanatiques voulant déstabiliser le système pour se l'accaparer. Bien entendu, nous avons mis tout en œuvre pour les stopper – ceci sans meurtre, naturellement.

Dymanloo s'éclaircit la voix :

— Quelle est la première étape ? Malthus sourit : ce diable de distord posait les questions qu'il fallait au moment opportun. Il laissa répondre Dick.

— Continuer sur notre lancée : nous avons besoin des trois quarts de la population prête à se soulever à notre signal. Le reste suivra, à part une poignée d'irréductibles.

— Qu'en ferons-nous ? demanda Eridan, qui s'était intégré à la discussion. Pouvons-nous nous permettre un massacre ?

— Non, fit Dick. Ils seront libres de rester dans la Marmite ou de partir avec nous. Nous fournirons à tous l'équipement de survie en surface – même à ceux qui refuseront de se joindre à nous. Nous serons indulgents envers nos ennemis battus.

« Si nous les battons jamais ! » pensa Malthus.

Le débat dériva vers des thèmes plus techniques, peu dignes d'intérêt. Eridan apporta ses compétences précieuses en matière d'ingénierie électronique. Il intervenait rarement, mais ses questions se révélaient très pertinentes.

À l'issue de deux heures de discussion animée et ponctuée d'interruptions joyeuses – qui n'avaient souvent pas le moindre rapport avec une quelconque révolution – ils se séparèrent. Ork accompagna Malthus un bout de chemin.

— Au sujet du renvoi dont tu as été l'objet... il n'y a rien à faire. Je suis désolé.

— Je sais, fit Malthus, amer. Un chef de département peut évacuer un incompetent quand bon lui semble. Celui-là a pris le premier motif qui lui est tombé sous la main : il m'a renvoyé sur un seul coup de scalpel. Ça pue les méthodes weskériennes. Ce type est un des leurs, j'en mettrais ma tête à couper ! J'ai été à deux doigts de l'affronter en duel, mais... je n'étais pas sûr de vaincre, et même dans le cas contraire, il ne faisait qu'obéir aux ordres. C'est la tête qu'il faut

abattre.

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Eh bien... qu'est-ce que c'est que ça ? Dans le sol venait de s'ouvrir une fissure, qui passait sous une des chenilles du bloc moteur. Une seconde plus tard, une secousse ébranla les fondations du tunnel. Des arceaux de métal rouillé ployèrent sous le poids d'une partie du plafond qui se détachait. Derrière eux, une section céda et une poutre courbe alla se ficher dans la pierre. Les deux hommes couraient le long de la paroi, transformés en blocs d'instincts et de réflexes primitifs et précis. Devant eux, le sol se crevassait et se soulevait.

— Le son ! hurla Ork. Pas de son !

Sur le moment, Malthus ne comprit pas.

Le plafond s'incurva d'une manière invraisemblable, quasi organique, et creva. Un rocher s'abattit sur le passage. Malthus, sans cesser de courir, prit son élan et le sauta d'un bond olympique. Des stalactites tombèrent à quelques pouces du casque de Malthus, et se fracassèrent sur le sol.

Derrière lui, Ork freina à mort et tenta de contourner la masse de roc. Son bloc moteur glissa sur la pierre dans un crissement de métal accompagné d'une pluie d'étincelles ; une chenille percuta l'obstacle avec violence et éclata. Déséquilibrée, la machine se déporta sur le côté en perdant les patins rectangulaires qui, emboîtés, formaient la chaîne de la chenille. Ork étendit ses bras pour éviter un heurt trop violent contre le mur. Ses membres se brisèrent net, mais l'appareil retomba sur sa base et entama une longue parabole vers l'autre paroi. Ork réussit à redresser in extremis sa trajectoire et déboucha enfin du corridor. Une seconde plus tard, le reste du plafond s'écroulait dans un fracas de poutrelles broyées.

Anéantis, les deux hommes restèrent un moment silencieux.

— Il était moins une, haleta Malthus. C'est la première fois qu'un tel accident se produit dans un secteur abandonné.

— Un accident ?

Malthus vit que son ami souffrait. Il décrocha un médikit d'urgence dans une niche logée dans la paroi et lui fit avaler un tranquillisant par la valve de son scaph. Puis il le conduisit à l'infirmerie et le soigna lui-même, en dépit des protestations du médecin de service.

— Te rappelles-tu ce que j'ai dit, quand ces tonnes de cailloux nous ont dégringolé dessus ? demanda Ork en tâtant prudemment l'attelle gonflée qui boudinait ses bras.

— Je n'ai pas bien entendu, c'était : « Il n'y a pas de son », ou quelque chose de ce genre.

— Exactement. As-tu remarqué qu'il n'y avait pas le grondement habituel des mouvements tectoniques, qui s'amplifie dans les tunnels ? Cela signifie que l'éboulement s'est strictement limité à la portion de

tunnel que nous traversons précisément à ce moment.

Ils empruntèrent un escalier mécanique.

— Tu en déduis qu'on a essayé de nous tuer ? demanda Malthus. Ce n'était pas du travail soigné. Pas le genre de Wesker.

— Nous y retournons. Auparavant, va avertir les autres. Je passe prendre une caméra vidéo au Central et arranger ma chenille.

Quand ils arrivèrent au tunnel, le reste du groupe s'y trouvait déjà. La galerie était comblée par des dizaines de tonnes de roc. Ork avait raison : il s'agissait d'un attentat manqué ; le fait que les dégâts ne se soient produits qu'à cet endroit et au moment où ils passaient le prouvait.

Ork activa la caméra fixée à son épaule. Dick s'approcha de l'une des parois et dégagea d'une excavation grossièrement creusée une boîte compacte aux coins tronqués, d'où sortait un moignon de câble électrique.

— Du travail d'amateur, commenta Nong. L'explosif est du plastic à expansion contrôlée – il se dilate proportionnellement au courant induit. À voir la grosseur des fils de couplage, le résultat aurait dû faire éclater plus de mille tonnes sur vos têtes. Il y avait dix charges disposées le long du tunnel. Sept ont fonctionné, à la moitié de leur capacité.

Il tordit un fil qui se détacha du bloc, et le mit sous les yeux de Malthus qui en nota les couleurs : bleu, vert et blanc, la nomenclature des conducteurs à température fixe. Ils ne laissaient passer le courant qu'à une température minimale de 300 Kelvin, soit 27 degrés au-dessus de zéro. Ce petit détail leur avait sauvé la vie.

La caméra effectua un zoom sur le pain de plastic, puis s'arrêta. Avec des gestes saccadés, Ork extirpa la bobine noire de son logement et la fit glisser au fond d'une poche.

— Avec ce film, nous allons pouvoir attaquer l'opposition, fit-il.

— Attends, intervint Malthus. Il s'agit d'une accusation grave : tentative de meurtre – double tentative. Ce film n'est pas une preuve suffisante. Même si les instigateurs sont pris, Wesker restera en place. Malin comme il l'est, je suis certain qu'il a effacé toutes les pistes remontant jusqu'à lui. Il serait capable de nous attaquer en diffamation et de nous envoyer sur la chaise électrique.

Nong émit un juron à l'adresse de Wesker, puis se tourna vers Malthus :

— Ne pourrions-nous pas faire témoigner ceux qui ont posé ces mines ? Après tout, ils risquent l'électrocution si on les découvre. Ils n'ont pas eu de scrupules à les installer, ces bombes... S'ils paient, les exécutants de Wesker réfléchiront à deux fois avant de lui obéir.

— Je suis d'accord, mais... cette affaire est providentielle. Une

occasion pareille ne se représentera pas. Tu as la liste des généraux de Wesker que nous a fournie Slon Lejeran. Publie-la avec le film. Parallèlement, enquête discrètement sur l'attentat : nous devancerons peut-être Wesker, mais ce serait trop beau.

— Slon Lejeran, n'est-ce pas un adjutant de l'opposition ? demanda Nong.

— Oui. Je lui ai sauvé la vie, il y a longtemps, lorsque j'étais médecin assistant. Il y a eu un effondrement de niveau, comme cela se produit parfois : la Marmite en compte seize empilés les uns sur les autres. Il arrive que l'épaisseur séparant deux étages ne dépasse pas trois mètres. À ces endroits, les tremblements successifs fragilisent la structure – je ne t'apprends rien. Slon était dessous. Lorsqu'on nous l'a apporté, son état le destinait aux cuves de dissociation. J'ai prélevé le corps et Anshi a travaillé dessus pendant quinze heures. À la sortie du bloc opératoire, Slon avait tous ses membres et une bonne partie de ses organes greffés. C'est lui qui nous informe des opérations de Wesker. Il nous est très utile, grâce à lui, nous avons anticipé tous leurs coups, ces six derniers mois. Il joue sur une corde raide : s'il est découvert, nous ne pourrons rien pour lui.

— Ça n'arrivera pas, dit Anshi d'un ton confiant.

— Espérons-le. Viens, j'ai quelque chose à te montrer.

La porte en accordéon émit un bruit de soufflet lorsque les deux hommes entrèrent. Malthus composa un code à dix chiffres sur un cadran à touches numériques. Il attendit une minute qu'un voyant vert s'allume, puis introduisit une carte-mémoire.

— La voie est libre. L'expérience de Ly-Arm m'a servi : je suis devenu passablement paranoïaque en ce qui concerne ma sécurité. Tous les systèmes de sécurité – dix au total – proviennent de vieux stocks remisés dans des quartiers abandonnés depuis des lustres. Technologie proto-expansionniste manquant de finesse, mais efficace : le passage est balayé par des lasers haute fréquence cachés derrière la pierre. Quiconque s'y risquerait se ferait tronçonner en plusieurs morceaux.

Tout en parlant, Malthus déverrouilla une porte transparente qui laissait voir une pièce aux dimensions imposantes.

— Il s'agit d'un vieil entrepôt, évacué à cause de la rouille qui avait rongé le réseau de poutrelles de soutènement. C'est là que je m'entraîne depuis bientôt un an.

La grande salle aux murs poudrés de soufre était nue, à l'exception d'un bric-à-brac gisant en son centre. Malthus se dirigea sans hésiter vers une console montée sur trépied et ses mains s'agitèrent au-dessus du clavier pendant cinq bonnes minutes.

— La séquence est programmée. Tu vas avoir un avant-goût du duel.

Il plongea la main dans une caisse rectangulaire et en retira une épée longue d'un mètre, large d'un vingtième, aux deux tranchants affûtés. La poignée était protégée par une garde transparente en forme de coquille. Le pommeau se terminait par une courte pointe à quatre côtés. L'ensemble semblait peser moins qu'une plume lorsque Malthus la souleva d'une main assurée. Il fit des passes rapides entre ses mains, traçant des arabesques dans l'espace autour de lui. Il s'exerça ainsi pendant quelques minutes.

— Mon corps est chaud, à présent. Je lance la séquence.

Sur la console, un interrupteur bascula. Le fouillis de métal se mit à ronronner doucement. Lentement, émergea un bras armé d'une épée identique à celle de l'humain. Celui-ci approcha avec circonspection de l'appareil, qui frémit. Malthus lui en expliqua le fonctionnement : son but était de protéger le pourtour de son corps. Pour le faire réagir, il devait l'approcher à moins de deux mètres. Le seul moyen de le neutraliser était d'atteindre le disque rouge placé au-dessus de son bras, inaccessible à moins de le combattre.

Curieux, Anshi demanda :

— Il ne peut pas te tuer réellement, n'est-ce pas ? Un robot ne peut pas porter atteinte à un être humain, c'est une loi fondamentale qui ne saurait être annulée sans mettre hors circuit son système cybernétique.

— Celui-ci n'est pas assez évolué pour raisonner avec des concepts. Il effectue sa tâche sans penser à autre chose ; c'est une machine programmable, sans plus. Wesker n'hésitera pas à porter ses coups, lui.

Malthus était entré dans le périmètre de défense du robot. Le bras articulé se tendit, cherchant le contact de la lame adverse. Malthus se déplaça de quelques pas, le robot le suivit. Les lames se touchèrent. Le bras donna le premier coup. Malthus para sans difficulté, et riposta immédiatement. Les mouvements des deux combattants se firent plus vifs, les coups plus vigoureux. Malthus feinta en sixte, attaqua en quarte, bondit de côté et, d'un geste sec, abattit l'épée à la base de la lame de l'automate. L'épée sauta et rebondit silencieusement sur le béton.

— Tu vois, fit Malthus, suant sous son casque. C'est une question d'entraînement.

Le médecin admira sans réserve :

— Félicitations, c'est du beau travail. Il n'est pas impossible que tu battes Wesker. Comment vas-tu le persuader de se mesurer avec toi à l'épée ? Le seytchayas est l'arme de duel...

— Faux, rétorqua Malthus. Une arme d'autodéfense, oui. Dans la religion Kuni, il fait office d'arme de duel. Pas ici.

— Je ne discuterai pas : tes arguments sont convaincants. De là à amener notre prudent ennemi à se plier à tes exigences...

— Je ferai en sorte qu'il n'ait pas le choix. Mais laissons cela. Veux-

tu que je te raccompagne à la section médicale ? Il me reste une demi-heure avant le début de ma période de ratissage. Anshi déclina la proposition :

— Non, merci, j'ai à faire ailleurs. Je regrette cette malheureuse affaire de renvoi. Ton ancien chef de section est le premier lieutenant de Wesker.

— Je me suis fait à ma nouvelle affectation. Elle est plus ennuyeuse que la pose de bandages, mais a l'avantage d'offrir des heures de travail régulières. Je jardine pendant huit heures, j'élague, nourris, nettoie les bacs d'hydroponiques... Ça me laisse un peu de temps pour venir m'entraîner. Accompagne-moi aux douches.

Le robot avait, à force de tâtonnements aveugles, récupéré son épée et attendait sagement que quelqu'un viole son espace vital. Malthus éteignit la console.

*

* *

Les deux hommes discutaient à travers la paroi translucide de la cabine de douche. Chaque section possédait ses propres douches, conçues pour un maximum d'efficacité : dès que la pression baissait, des valves s'obturaient autour de la porte pneumatique, la rendant complètement hermétique. Une bouteille d'oxygène dont l'ouverture se situait à l'intérieur assurait une autonomie de deux heures au plus. Délai généralement suffisant pour l'arrivée des secours. La salle des douches était déserte.

— L'homme qui a posé les charges est mort, disait Anshi, d'une façon plutôt horrible : malaxé et broyé dans un trépan de tunnelage. Impossible de déterminer s'il s'agit d'un accident ou d'un meurtre, ni qui a fait la besogne. Nous n'avons pas de preuves. Est-ce que Wesker se laissera impressionner par le film...

Malthus eut un geste fataliste. Le destin de la révolte reposait sur le duel qu'il allait livrer.

— Si Wesker refuse, continua le médecin, nous organiserons sa mort. S'il faut se salir les mains, je préfère que ce soit avec son sang. S'en débarrasser rendra service à la colonie.

Le jeune homme se savonna vigoureusement. Il devait aller terminer son travail aux hydrones. Les hydrones étaient des bacs de culture artificielle produisant une partie de l'air et de la nourriture nécessaires à la colonie. Ils demandaient des soins constants. Chaque bac était géré par un ordinateur répartissant eau, air et nourriture aux plantes génétiquement adaptées. Malthus n'était qu'un serviteur du système.

Soudain, Anshi porta la main à son implant. Un rictus de douleur dévoila sa mâchoire cerclée d'acier.

— Qu'y a-t-il ? demanda Malthus, alarmé. Anshi haleta et rejeta la tête en arrière, avant de glisser lentement sur le sol. Malthus ferma le jet d'eau. Il essaya d'ouvrir le battant de la porte. Elle résista à sa poussée – bloquée. Les pistons la maintenant fermée étaient vides de pression. Malthus s'acharna, luttant contre la panique. Ses mains enduites de savon glissaient sur les bords de la porte. Il ne pouvait utiliser toute sa force.

À son arrivée sur Kro, il avait été averti du danger des douches non surveillées. Modifiées, elles devenaient de redoutables engins de mort. Malthus avait cessé depuis longtemps de les vérifier avant d'y entrer : il s'était laissé piéger. Il n'avait pas prévu que les hommes de Wesker l'attaqueraient sur un territoire neutre. Il avait pensé... mais il était trop tard. Anshi hors de combat, personne ne viendrait le secourir à cette heure. Il pesa de toutes ses forces contre la porte – mais celle-ci semblait avoir été scellée dans le roc. Combien de temps pouvait-on tenir sans air ? L'air... Malthus, se traitant d'idiot, se précipita vers la valve commandant la réserve d'oxygène de secours et la tourna brutalement, l'arrachant. Aucun souffle ne sortit du treillis qui protégeait la bouche d'aération. Son exaltation retomba. Ils avaient bien préparé leur coup ! Toutes les cabines devaient avoir été vidées de leur réserve. Soudain, de l'autre côté de la vitre, on frappa.

Malthus se retourna, le cœur palpitant : il était sauvé ! Quelqu'un avait entendu ses coups contre la porte et venait le délivrer. L'homme en scaph portait une bouteille à la main... Malthus comprit. Pendant que l'autre repoussait le corps inerte du médecin et contournait la cabine, il se rua sur la porte à plusieurs reprises, utilisant ses dernières forces. Au troisième coup, la vitre blindée se fendit par le milieu, mais tint bon. L'air ne pouvait pénétrer à l'intérieur. Malthus reprit son souffle ; il n'y arriverait jamais ! la bouteille d'oxygène résonna sur le sol en tombant, et il y eut un déclic lorsque la nouvelle bouteille s'enclencha dans son logement. L'homme tourna le volant d'ouverture et un soupir s'échappa du conduit. De l'azote. À chaque instant, Malthus consommait l'oxygène et rejetait du CO₂. Il s'asphyxiait peu à peu. L'azote accélérait le processus, en diminuant la proportion d'oxygène. Il n'était pas nécessaire d'utiliser un poison : la victime s'empoisonnait elle-même, du seul fait qu'elle respirait. Fébrilement, Malthus ramassa la valve et l'installa sur l'arrivée. Mais, faussée, elle refusa de se visser sur l'embout. Avec un cri de rage, il lança l'objet à toute volée contre la porte. L'air devenait rare : il commençait à étouffer. Il s'accroupit, s'écorchant les doigts sur l'embout de métal. Ses mains devinrent gluantes de sang. Cependant, au bout d'une minute, il réussit à le faire pivoter d'un quart de tour ; le débit d'azote se réduisit, mais pas assez. Il n'y avait aucune issue. Machinalement, les yeux de Malthus se posèrent sur un panneau encastré dans la paroi.

Opressé, il le prit entre ses doigts et tira de toutes ses forces. La plaque résista, puis finit par céder et atterrit à ses pieds, révélant un réduit où se trouvait un interphone : le dispositif d'alerte relié au Central. Pantelant, Malthus le saisit et parla quelques secondes. Il était trop tard pour lui, ses amis n'arriveraient pas à temps pour le sauver.

Il donna le signal de la révolte.

Ses poumons douloureux aspiraient et expiraient l'air devenu boueux. Il se traîna vers l'entrée. De l'autre côté, le corps d'Anshi remuait faiblement.

Il ne lui restait plus que quelques instants à vivre. C'est alors qu'il entrevit une solution. Les poumons en feu, il tourna à fond les robinets d'eau. La pression : il comptait sur elle pour faire céder la porte. Il obtura l'évacuation de l'eau, tandis qu'un déluge tiède s'abattait sur lui. Ses genoux furent submergés. Puis sa taille. La cabine semblait se déformer devant ses yeux – il se sentait sur le point de s'évanouir. La cabine étanche craquait. La fente de la vitre s'élargit, se fendilla. Malthus s'arc-bouta et poussa avec une énergie désespérée. L'eau lui arrivait aux épaules. Puis un énorme craquement retentit à ses oreilles, et il lui sembla être précipité dans le néant.

CHAPITRE VIII

Malthus ôta son masque à oxygène d'un geste brusque et se redressa sur sa civière. Anshi lui tendit un gobelet ; ses mouvements manquaient d'assurance. La pulsation haute fréquence focalisée sur son implant lui laisserait des traces encore quelque temps :

— J'ai cru que mon cerveau était en train de frire sous mon crâne ! commenta le petit homme en faisant claquer la barre inox de ses dents. Je croyais que l'exécution par les douches était une méthode bel et bien morte.

— Ils l'ont ressuscitée, dit sombrement Eridan. En un sens, ils ont réussi : la révolte a été déclenchée trop tôt. Des combats ont lieu en ce moment aux niveaux 12 et 13. Nous les avons repoussés jusqu'à présent, mais certains d'entre eux sont armés.

La moitié de la population environ s'était soulevée à l'appel de ses chefs. Aussitôt, trois mille hommes avaient attaqué, provoquant un massacre au niveau 9, et s'étaient repliés dans les niveaux inférieurs. Ils détenaient la totalité des hydrones et de son circuit d'alimentation, ainsi que certains des docks et des hangars à taupes.

— Nous avons commis la faute de sous-estimer Wesker, dit Malthus. Il a concentré ses troupes sur un point névralgique : les bacs hydroponiques. Nous devons en reprendre le contrôle avant le début du Conseil, dans une heure.

Eridan secoua la tête :

— En tenant compte des hommes armés, nous sommes à égalité. Quelques individus peuvent garder un tunnel et nous avons à peine une dizaine de véhicules.

Malthus réfléchit, puis donna l'ordre de faire blinder les taupes. En face d'un laser, une plaque d'acier ne pesait pas lourd, mais, en cas d'attaque, elle pouvait faire pencher la balance.

— Est-ce tout ce que nous avons ? demanda-t-il.

— Oui, à moins que tu veuilles utiliser les klides... plaisanta Eridan.

Malthus sauta sur ses pieds :

— Quels idiots nous sommes ! Évidemment, nous allons nous en servir ! Quelques mètres séparent les parois des tunnels et des salles entre eux. Si on arrive à les percer assez rapidement, ils n'auront pas le temps d'organiser leur défense.

Eridan courut chercher la carte la plus récente de la ville et l'étala sur le sol. Ils la détaillèrent ensemble, sélectionnant les points les moins épais de la roche.

— Aiguillez les klides vers ces coordonnées, dit Malthus. Les taupes blindées serviront de protection mobile ; tous nos hommes disponibles en renfort.

Quelques minutes plus tard, les klides étaient sur les lieux, leur mufle camus pointé vers la muraille. Les hommes attendaient en retrait, abrités derrière les taupes. Slon Lejeran donna le signal. Simultanément, quatre cônes de vibration pulvérisèrent la roche en quatre endroits différents. Au même instant, l'enfer se déchaîna dans les tunnels. Des vers de terre métalliques aspirèrent les scories rejetées par les klides. En quelques secondes, un passage fut dégagé. Les soldats se précipitèrent par les ouvertures, se déversant dans les salles encombrées de bacs de verdure, et prirent position.

La première bataille des révoltés de Kro commençait.

Elle dura un quart d'heure, et cinq cents hommes y trouvèrent la mort.

Prise à revers, l'armée de Wesker dut combattre sur deux fronts. Toutes les places fortes tombèrent et les hommes valides se replièrent vers les cavernes inférieures. Un peu plus de deux mille y parvinrent.

Sept minutes avant le début du Conseil, les hydrones furent reprises.

Sur le trajet de la salle du Conseil, Ork et Dickson croisèrent des hommes armés de lasers portatifs et d'arbalètes, postés aux intersections. Ork roulait sur des chenilles neuves. Sur leur passage, des acclamations fusaient.

— Maintenant, nous ne pouvons plus reculer. Dans quelques minutes, les dés seront jetés.

— Ils le sont déjà, dit Ork.

— Bonne chance, fit Dick en lui tapant sur l'épaule. Je dois aller retrouver les autres. Nous te suivrons sur le canal public.

Il lui tendit un objet ressemblant à un pistolet à gaz, pareil à ceux utilisés par les astronautes en apesanteur.

— Revolver à percussion chimique. Ça pourra te servir, au cas où...

Ork empocha l'arme et entra dans le sas. La lourde porte se referma avec un chuintement indifférent.

La salle du Conseil autonome était la seule qui fût circulaire. On y accédait par une entrée exclusivement réservée aux votants. Une grande partie de la superficie était occupée par une table ronde et massive, abritant l'ordinateur de coordination, central. La surface de la table était un immense moniteur noir sur lequel apparaissaient par intermittence des colonnes de chiffres rouges. Au mur, une batterie d'écrans de surveillance, allumés en permanence, permettait de visualiser tous les recoins de la Marmite. C'est de là que s'organisaient les missions de sauvetage, et les activités nécessitant une parfaite

coordination en cas de catastrophe.

Les membres de l'assistance étaient tendus. Ils s'agitaient nerveusement sur leurs sièges, mal à l'aise. Les derniers avaient remarqué la mise en place des gardes et fait passer le mot. Seul Wesker, à l'autre extrémité de la table, paraissait indifférent à toute cette agitation. Ork prit le temps de s'installer, feuilleta ses notes d'un air absorbé. Il s'éclaircit la voix et les murmures s'arrêtèrent net.

— Messieurs, la séance est ouverte. À mon initiative et celle de mon groupe, l'ordre du jour a été reporté à plus tard : vous savez que les événements font loi. Certains d'entre vous ont aperçu des hommes munis de lasers portatifs...

— Armés, vous voulez dire... coupa Wesker.

— À votre guise. J'aimerais, avant de prononcer mon discours, que vous regardiez un instant le canal public.

Il pianota sur son clavier et une image remplit la table-écran. Vingt-quatre paires d'yeux médusés suivirent le déroulement du film. Des noms défilèrent, parmi lesquels ceux de cinq membres du Conseil. Sur les écrans muraux, une foule emplissait les couloirs. Wesker, blême, tapait frénétiquement sur son terminal.

— Inutile d'essayer de rameuter votre police personnelle, fit Ork. En ce moment, ceux qui n'ont pas été pris se cachent dans les secteurs abandonnés. Ne comptez pas sur eux.

Ork espéra que c'était effectivement le cas : au moment même où il parlait le combat faisait rage dans les bas niveaux de la Marmite. Le succès de leur entreprise n'était pas assuré, loin de là, mais le géant ne laissa rien transparaître de ses sentiments.

Wesker laissa retomber ses bras et essuya la sueur qui lui coulait sur le visage.

— J'admets que, pour l'instant, vous êtes en position de force. Que demandez-vous ?

— D'abord, pas d'effusion de sang. Vos hommes se feraient massacrer inutilement : vous l'avez dit, nous avons l'avantage sur vous. Nous allons procéder à un vote pour nommer un gouvernement provisoire. Ensuite nous vous jugerons, vous et vos comparses.

Un éclair de peur passa dans les yeux des hommes de Wesker. Ils venaient de comprendre que leur tentative de s'emparer des hydrones avait échoué. Wesker se leva :

— Vous n'avez pas le droit, c'est illégal ! Je me doutais que vous complotiez contre le bien de la colonie, mais je vous avais sous-estimé. La loi me donne le droit de vous arrêter : il est encore temps de revenir en arrière. Le Conseil sera indulgent si...

— Le Conseil ? éclata Ork. Regardez la réalité en face, Wesker. Vous ne représentez pas un quart des voix. Ceux qui se rallieront à nous seront protégés. Tant pis pour les autres. Vous n'avez même pas le

soutien de la population. Passé cette porte, votre vie ne tient plus qu'au bon plaisir de seize mille personnes. Parmi elles, beaucoup comptent bien se venger de ce que vous leur avez fait subir. Nous vous protégerons jusqu'à votre jugement.

— Les parodies de justice ont toujours été l'apanage des révolutions. Je suis déjà mort, n'est-ce pas ?

— Espérez que non. Mais votre sort ne m'intéresse pas, on s'occupera de vous plus tard. À présent, je propose de voter la formation d'un gouvernement provisoire qui se chargera d'établir une nouvelle constitution. J'ai pensé à un vieux système politique abandonné depuis longtemps.

Ork énuméra la liste des membres du gouvernement et leur fonction respective : Ork était président du Conseil, Dick ministre de l'Intérieur, Slon Lejeran chef des Armées – en ce qui concernait les armées en question, on verrait plus tard ! Quant à Malthus, on lui avait attribué sur sa demande le titre de ministre des Relations extérieures. Il n'en participait pas moins à la politique générale de la colonie. C'est lui qui présiderait l'Assemblée constituante.

Le vote ne fut qu'une formalité qui permit toutefois aux hommes de Wesker de passer dans l'autre camp. Des représentants de l'opposition au Conseil – maintenant gouvernement provisoire – ne restaient plus que trois personnes qui furent internées dans une salle repressurisée pour la circonstance. Les colons favorables à Wesker étaient maintenant moins de trois mille, mais ils étaient prêts à tout. Ils s'étaient retranchés au dernier niveau, coupé du reste de la ville par l'explosion des tunnels de liaison.

Le procès fut transmis en direct par le canal de télévision, quelques jours plus tard. L'intégralité de la colonie put ainsi suivre son déroulement, y compris les rebelles.

On avait réussi à retrouver l'homme qui avait exécuté le poseur de mines. Sachant qu'il finirait tôt ou tard par être découvert, il avait préféré se rendre et tout avouer. Les déclarations du repent étaient accablantes. L'issue ne laissait aucun doute. C'est alors que Malthus, discrètement assis à l'écart, se leva et réclama la parole.

— Messieurs, dit-il, j'aimerais, avant que vous rendiez votre verdict, que vous m'entendiez. Il n'est pas question pour moi d'implorer votre clémence envers cet individu qui ne mérite que la mort. Mais cette mort, comment allons-nous la lui donner ?

Des murmures emplirent la salle d'audience. Dick souffla à l'oreille de son ami :

— Bon Dieu, Malt, pourquoi prends-tu le risque de te battre avec Wesker ? Il est fichu, de toute façon !

— Nous lui aurons laissé une chance. Crois-moi, je sais ce que je fais.

Le juge se leva :

— Vous nous prenez au dépourvu : nous n'avons jamais exécuté quiconque. Que proposez-vous ?

— Je demande raison à l'accusé Wesker au nom de mes camarades. Par les armes.

Immédiatement, des exclamations jaillirent. Provoquer en duel le meilleur seytchayasan de la colonie revenait à se suicider, et à sauver Wesker par la même occasion. On appela au calme, sous peine de suspendre la séance, et Malthus fut sommé de s'expliquer. Avant de parler, il défit les sangles de son seytchayas et le jeta à terre.

— Je ne veux pas combattre avec ceci. Je préfère l'épée. En atmosphère nulle.

Le juge dut menacer à nouveau d'évacuer la salle. L'excitation atteignait son paroxysme. Un tel combat promettait d'être passionnant. Les poignets entravés par des câbles d'acier souple, Wesker se leva et dit simplement :

— J'accepte.

*

* *

Nong pénétra dans l'atelier fourmillant d'activité : on y fabriquait des scaphandres de surface en vue du périple qu'ils auraient à accomplir bientôt.

— Je persiste à penser que ce duel est une mauvaise idée, répéta-t-il pour la centième fois à Malthus qui s'entraînait. Ce n'est pas à un robot que tu vas avoir affaire, mais à un homme. Que deviendrait la révolution sans toi ?

Malthus para une botte en quarte.

— Elle continuera. Les hommes de valeur ne manquent pas. Le processus est engagé. Va, ne t'en fais pas : je ne suis pas encore mort.

— Il n'y a pas que cela : on vient de capter un message de la surface.

Malthus laissa échapper son épée qui rebondit sur le ciment :

— Un appel de la surface ? Nous n'avons personne là-haut ! Les partisans de Wesker n'ont pas pu monter par leurs propres moyens : nous détenons les klides de forage et les tunnels d'accès sont gardés jour et nuit. Tu crois qu'ils ont pu passer par un chemin non répertorié sur les cartes ?

— Franchement, je n'en sais rien. Le message est un S.O.S. Mais le plus étrange, c'est sa provenance exacte : il a été émis d'un point situé à quatre cents kilomètres d'ici.

Malthus réfléchit rapidement.

— Ça élimine l'hypothèse des weskeriens. Qui peut bien nous demander de l'aide ?

— Aucune idée. Pas question cependant de rester indifférents à un appel de détresse. Envoyons une guêpe.

— Bien. Espérons que ce n'est pas un piège.

— Eridan est prêt à décoller. Il regrette de ne pouvoir assister à ton combat, et me charge de te transmettre son amitié.

— Dis-lui de ne pas s'inquiéter. Il m'a appris à avoir la peau et la dent dures !

Des caméras avaient été fixées tout autour du promontoire rocheux et retransmettaient la scène sur les écrans publics. Le pic surplombait un cratère volcanique, lieu du duel. Que l'un des deux adversaires tombe dans le puits sans fond et il mourrait, englouti par la lave. Des fumerolles jaunes rampaient le long de profondes crevasses. Les duellistes furent acheminés en guêpe. Malthus présenta les deux épées à Wesker, qui les soupesa et en choisit une. Son casque polarisé lui cachait le visage. Dans leurs écouteurs retentit une voix :

— Préparez-vous à combattre dans une minute. Avant le départ, chacun de vous a le droit d'abandonner. Passé ce délai, le vainqueur sera le survivant. Attention...

L'arène n'avait que dix pas de diamètre : elle contraignait les deux hommes à garder le fer constamment, et excluait les coups exigeant de la force et de l'espace.

Malthus se remémora les conseils de son ami, pendant ses séances d'entraînement : « Regarde les yeux, ils disent bien souvent ce qui va venir. Ensuite le jeu de jambes. Mais le plus important, c'est de savoir anticiper les coups de ton adversaire. Rappelle-toi toujours que sa force est supérieure à la tienne, mais qu'il ne pourra déployer toute sa puissance à cause de l'exiguïté de l'arène. »

— Allez-y ! dit la voix.

Wesker ramena son épée en arrière et la leva au-dessus de sa tête. Malthus avança d'un pas et les deux fers s'entrechoquèrent.

« Après la parade, la contre-attaque », avait mille fois répété Ork. « Fais toujours ce à quoi il ne s'attend pas. Cependant, tes actes doivent avoir un sens, un but. Sinon, ce n'est que de l'air brassé en vain. »

La lame huilée de Malthus glissa sur celle de Wesker et entailla la coquille protégeant la garde. Wesker tordit son poignet pour se dégager et se fendit à la vitesse de l'éclair vers le ventre découvert. Malthus rompit en rabattant frénétiquement son glaive pour dévier le coup juste à temps, car le bout pointu traversait déjà le revêtement thermique de sa combinaison. L'acier crissa contre l'acier et la lame, détournée, fit une déchirure.

— Je ne suis pas passé loin, dit Wesker d'une voix déformée par le mauvais fonctionnement de son micro. La prochaine fois sera la

bonne.

Malthus ne se donna pas la peine de répondre. Sur le visage de son adversaire coulait une sueur épaisse. La gravité de Kro avait fait son sinistre ouvrage sur le corps de Wesker. Le géant économisait maintenant son souffle, ne frappant qu'à coup sûr, limitant ses attaques à des coups de pointe.

Malthus, en revanche, se dépensait pour deux, changeant continuellement de place, portant des coups d'estoc et de taille.

Pour les spectateurs penchés sur leurs écrans – l'intégralité de la colonie – Malthus semblait consumer son énergie en futiles attaques dont la plupart n'aboutissaient pas. En fait, Wesker était obligé de parer à tout moment ; il se fatiguait autant que son adversaire.

Trois minutes après le début du combat, les deux hommes se séparèrent. Ils se regardèrent longtemps sans parler, la respiration haletante.

— Tu es coriace, petit homme, lâcha le géant. Mais cela ne change rien : j'y mettrai seulement plus de temps.

Wesker se rua sur Malthus et abattit son épée vers sa gorge. L'acier gémit et fut dévié de sa trajectoire par un coup précis. Malthus profita de la vitesse acquise pour frapper le casque de Wesker du plat de la lame. Ce dernier, à demi assommé par la violence du choc, recula en chancelant. Le jeune homme redoubla d'ardeur, son ennemi parant mollement sans riposter. Deux fois, sa garde fut percée.

Se ressaisissant soudain, Wesker écarta la lame virevoltante d'un coup sec qui faillit l'arracher des mains de Malthus, et chargea. D'un revers d'épée, il envoya tournoyer la lame adverse dans le vide.

— Maintenant, je te tiens ! exulta-t-il, tandis qu'un murmure affligé emplissait la Marmite.

Malthus se campa fermement sur ses jambes et trente centimètres d'acier jaillirent de sa main. Wesker eut un rire méprisant :

— Que peut un seytchayas contre une épée ?

— Tu n'as pas encore gagné, rétorqua Malthus.

Wesker se fendit, mais il ne rencontra que du vide : Malthus, vif comme l'éclair, avait anticipé le coup et s'était porté au-devant de l'attaque : il longea la lame tendue, et fendit le plastron sur toute sa longueur. Avec un hurlement de rage, Wesker balaya l'espace autour de lui, obligeant Malthus à reculer précipitamment.

— Te voici mis en garde, dit-il avec une assurance qu'il était loin de ressentir.

Sentant des crampes grimper le long de ses jambes, Malthus pensa : « Il faut que je prenne l'avantage au plus vite : la fatigue commence à miner mes réflexes. »

Plus habitué à la pesanteur, Wesker récupérait rapidement : il attaqua avec une ardeur renouvelée, profitant de la longueur de sa

lame. Malthus dut reculer jusqu'à l'extrême bord de l'à-pic ; sous ses bottes, des fragments de rocs se détachèrent et disparurent en ricochant dans le précipice.

Pour Wesker, l'issue de l'affrontement ne faisait plus de doute. Prenant son temps, il entama un ample mouvement de faux. Son assurance le perdit : la lame partit trop haut. Malthus s'accroupit d'un bond tandis que la lame, lancée dans un grand et inutile moulinet, sifflait au-dessus de sa tête. Il se jeta en avant et projeta son bras en un mouvement tournant. La lame transperça la combinaison à angle droit par la déchirure, ressortit au milieu du dos comme un aileron. Malthus serra le poing et la lame, avec un déclic, se sépara du fourreau. Wesker lâcha son arme et étreignit la lame fichée dans sa poitrine :

— Non, ce n'est pas possible ! fit-il, stupéfait à l'idée de sa propre mort. Je suis le plus fort !

Il s'arrêta enfin au-dessus du précipice et, avec une infinie lenteur, ploya les genoux. Une immense ovation retentit, alors que le corps s'abîmait dans le cratère. Malthus leva les bras en signe de victoire, étourdi par le sang lui battant aux tempes. Pour la première fois de sa vie, il venait de tuer un homme en combat singulier.

Il ressentit soudain une douleur au cœur. Un voile rouge descendit sur ses yeux, juste comme le soleil explosait dans sa poitrine.

*

* *

Le nouveau cœur battait un peu plus vite.

— Aorte déchirée, avait dit Anshi. Je l'ai remplacée et j'ai effectué une vidange complète de ton sang. J'ai des nouvelles désagréables. L'homme que tu as tué n'est pas Wesker. Sais-tu qui c'était ?

Malthus, anéanti, secoua la tête. Il ne parvenait plus à penser.

— Macklen, le chef récupérateur qui t'avait renvoyé. Heureusement, nous avons pu récupérer son corps, ce qui nous a permis de l'identifier.

— Ce n'est pas possible, murmura Malthus. Qu'est devenu Wesker ?

Anshi hésita. Wesker avait été enfermé dans un entrepôt scellé au chalumeau, placé sous la garde de trois hommes armés d'arbalètes – et non pas de lasers, qui auraient pu servir à ouvrir la prison. Cette précaution n'avait pas été suffisante. Un des trois gardes avait survécu assez longtemps pour raconter ce qui s'était passé. Trois inconnus s'étaient présentés pour, prétendument, prendre la relève. L'un d'eux avait le visage dans l'ombre de son casque. Méfiant, un des gardes s'était dirigé vers le poste de communication – il voulait s'assurer qu'ils disaient vrai. Il ne l'avait jamais atteint. Les deux autres gardes

n'avaient pas eu le temps de décocher leur flèche : les micro-lasers dissimulés dans leurs poches les abattirent avant. Aussitôt, celui qui paraissait être le chef avait ordonné à ses acolytes de découper la porte, tandis qu'il traînait les corps à moitié brûlés dans un réduit abandonné. Les soudures fondues, la porte s'était ouverte et le chef était entré.

Wesker l'attendait, un sourire aux lèvres. Sans un mot, ils s'étaient dévêtus et avaient échangé leur scaph – Macklen avait la même stature que son chef. Wesker, à l'aide des lasers, avait ressoudé la porte de sas et ramassé une arbalète. Personne n'avait eu le temps de remarquer par la suite que les gardes avaient changé d'identité. Ironie du sort, Wesker assumait le rôle de son propre geôlier ! Pendant que Macklen combattait à sa place, Wesker forçait un barrage et rejoignait ses partisans.

— Il s'est échappé, se contenta de dire Anshi, puis il se détourna.

Malthus se cala confortablement dans son lit. Il ne voulait plus penser à Wesker, du moins pour l'instant. Le combat n'avait pas été totalement inutile : il avait éliminé Macklen et affermi sa position de chef.

Son repos forcé lui permettait de réfléchir sur la situation présente : à savoir la femme qu'avait récupérée Eridan. La nouvelle n'avait évidemment pas été diffusée : Malthus ne voulait pas se retrouver avec une émeute sur les bras. On l'avait enfermée provisoirement dans un secteur sous surveillance constante. Malthus se promit de lui rendre visite, quand les problèmes qui le préoccupaient seraient résolus. Personne, jusqu'à présent, n'avait trouvé le moyen de faire sauter la Base.

La première idée avait été de fabriquer des missiles nucléaires. Ils avaient de l'uranium en abondance, et la centrale atomique produisait régulièrement, et en grosse quantité, du plutonium. Cela se révéla irréalisable : la technique de fabrication des fusées leur échappait, et même s'ils arrivaient à en lancer une du premier coup, elle serait identifiée par le système antiastéroïdes et détruite. Quatre minutes après, la Marmite subirait le même sort.

Nong avait proposé de glisser une bombe dans le chargement de minerais mensuellement acheminé vers la Base. La masse était assemblée en apesanteur, à proximité de la station spatiale, en une boule grossière formée de couches successives des divers minerais. Mais seul un ensemble de bombes H de plusieurs mégatonnes de puissance pouvait avoir une chance de détruire le satellite avant qu'il ne lance ses engins de mort. Le principal obstacle à la réalisation de ce plan était le déclenchement de la bombe : ils ne pouvaient envoyer de signal, la Base brouillant toutes les émissions. Un détonateur à

retardement restait la seule solution, très aléatoire. À défaut de mieux...

La chambre d'hôpital était encombrée de sièges et de papiers. C'était là qu'avaient désormais lieu les réunions du petit groupe – la première remontait à plus d'un an. Que de chemin parcouru depuis ! Le problème le plus important était celui de Wesker, à la tête de ses deux mille hommes : il détenait les hangars à taupes et, par là même, le seul moyen de quitter la Marmite. Il leur faudrait encore livrer combat.

Dans quelques minutes, la chambre se remplirait de nouveau. Malthus sortit un petit holog et le regarda longuement : en effet, la femme récupérée par Eridan était belle.

CHAPITRE IX

Il y avait une quinzaine de personnes dans la chambre : le gouvernement provisoire au complet. Les questions annexes avaient été traitées en premier, afin de disposer de tout le temps nécessaire pour rechercher le moyen de détruire la Base.

Aussi, quand Eridan réclama la parole en assurant l'avoir trouvé, un grand silence se fit.

— Hum... D'abord, je souhaiterais que nous laissions tomber nos titres : ils me mettent mal à l'aise. Ceci posé, je dois préalablement résumer les points essentiels. Chaque mois, un envoi est effectué par navette, transportant un demi-million de tonnes de minerai de Kro jusqu'à la Base en orbite géostationnaire. Là, le minerai est raffiné par fusion et transformé en planétoïde. Au bout de cinq ou six chargements, il est acheminé vers la Porte, derrière la face cachée de la Lune, et fait le grand saut sur un des trois mondes. La Base est occupée par trente hommes, dix par planète du Consortium. Ceux-là seront sacrifiés, mais nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons même pas les prévenir, ils nous bombarderaient en retour. Un mot sur la Base : elle a la double charge d'organiser la production et de nous surveiller. Elle est équipée d'une batterie de canons laser qui la protègent des pluies de météorites qui se produisent deux fois l'an. Ce système est assisté d'un module de repérage au sol situé à deux mille kilomètres d'ici, intouchable naturellement. Si nous tentons de le mettre hors circuit, ils lâchent les bombes. La distance même qui nous en sépare est dissuasive.

Dymanloo l'interrompt :

— À quoi bon s'en préoccuper ? La prochaine pluie d'astéroïdes n'aura pas lieu avant des mois !

— Je ne compte pas détruire le module, mais le pirater. C'est lui qui calcule la trajectoire de la navette-robot de transport du minerai. Nous allons modifier son programme de telle sorte que l'appareil percute la station spatiale...

— Et baoum ! cria Anshi. Un beau spectacle en perspective !

Nong se leva. Tous se tournèrent vers lui.

— Je crains que le spectacle en question ne soit annulé avant le lever du rideau. Ton plan est parfait, sauf sur un point : il est impossible de trafiquer le module – pour la bonne raison que nous n'avons pas le matériel nécessaire.

Des murmures de désappointement s'élevèrent.

— Je regrette, fit Malthus, sincèrement désolé. Nong est électricien, et son avis fait loi en ce domaine.

Eridan sourit largement et claqua dans ses mains. La porte s'ouvrit et un homme apparut dans l'encadrement.

— Messieurs, je vous présente notre « matériel ».

Malthus dut faire appel à toute son autorité pour rétablir le calme :

— Je vous en prie... la ferme ! Eridan, explique-toi. Qui est cet homme ?

— J'ai juré, il y a deux ans, de ne jamais révéler son identité, ni ce qu'il est réellement. Aussi le fera-t-il lui-même.

L'homme s'avança en pleine lumière et déclara :

— Eridan m'a demandé de l'aide. Moi seul puis en effet reprogrammer le module. Vous allez savoir comment. Je m'appelle Case, et je suis une machine...

Il parla longtemps, dévoilant son origine, son histoire. Il raconta comment, traqué de planète en planète par ceux-là même qui lui avaient donné la vie, il s'était fait passer pour un humain et embarquer sur un petit cargo vagabond, errant dans l'espace au hasard des chargements. Il dit comment il était devenu capitaine de ce vaisseau et, à la suite de la catastrophe de Thalan, comment il avait été déporté sur Kro. Comment il avait fait jurer le secret à Eridan, et accepté de le briser pour sauver la colonie du désastre.

Quand il se tut, l'émotion était à son comble. Certains lui serrèrent la main avec effusion.

— Je comprends maintenant la raison de ta fuite, dit Malthus en souriant. Tu ne voulais pas te faire remarquer. Je suis content de te retrouver.

Quelqu'un demanda :

— Quand a lieu le prochain chargement ? Le minerai devait être chargé six jours plus tard. Cela ne leur laissait pas beaucoup de temps pour se préparer, mais...

— Dans six jours, dit joyeusement Ork, la Base sautera, nous proclamerons l'indépendance de Kro et filerons vite d'ici avant d'être réduits en poussière radioactive !

On acclama successivement Kro, Case, les machines à plaisir et d'autres choses encore. Puis on se sépara.

Le hangar abritait des minimobiles accidentés. Sarellen y avait été enfermée avec de l'air et de la nourriture pour une semaine. Une semaine ! Avaient-ils réellement l'intention de la garder prisonnière tout ce temps ? Son expédition avait mal tourné. D'après ce qu'elle avait pu comprendre des laconiques réponses du pilote, la jeune femme était tombée en pleine révolte armée. Les fous ! Que pouvaient-ils contre les mondes qui les exploitaient ?

Depuis deux jours qu'elle tournait en rond dans sa prison de pierre, Sarellen se sentait devenir folle. Aucun moyen de communication ne la reliait au monde extérieur. Les premières heures, elle avait parlé dans son casque :

— M'entendez-vous ? Je m'appelle Sarellen, de la mission scientifique Ducan ! Je suis venue dans un but pacifique, vous demander de m'aider dans mes recherches ! Votre bonne volonté servira votre cause, croyez-moi. Pour l'amour de Dieu, répondez !

Ses appels étaient restés sans réponse. On ne l'écoutait même pas.

Un raclement la fit sursauter. On venait ! Elle se précipita vers le monte-charge qui descendait. À l'intérieur, un homme en scaphandre. La porte coulisssa. L'inconnu était grand, puissamment bâti comme tous les Kroans. Son visage était caché par la polarisation de son casque.

— Enfin ! dit-elle. Vous allez pouvoir m'expliquer...

— Quoi ?

Elle s'arrêta net. L'homme paraissait étonné. Ne se rendait-il pas compte de la situation ?

— Écoutez, monsieur ! Vous me retenez illégalement, contre mon gré, dans votre... euh... colonie, et...

— Y êtes-vous de votre plein gré ? coupa l'homme sèchement. Il est difficile d'imaginer le contraire.

— En effet, mais...

— Alors, cessez de parler pour ne rien dire. Le vaisseau qui vous a amenée sur cette planète, sans que nous soyons au courant, est sorti de l'atmosphère il y a six heures. Inutile donc de songer à repartir.

La nouvelle pénétra en elle comme une balle. Ils étaient partis, la laissant bloquée ici, pour toujours !

Le casque de l'homme redevint transparent. Son visage était harmonieux et ferme.

— Je suis désolé pour vous autant que pour nous. Je ne vous cacherai pas que votre présence ici pose un sérieux problème. La solution la plus radicale était de vous supprimer ; nous n'avons pas recours à ce genre de moyens, comme c'était le cas avant notre soulèvement. Nous ne voulons pas non plus vous transformer en machine à plaisir : vous succomberiez très vite. Enfin, si l'on vous lâche dans la colonie, cela aboutira à un massacre général – sauf si nous préparons le terrain avant. Le plus raisonnable pour le moment, c'est que je vous prenne sous ma protection. Vous avez compris ?

— Très bien, euh...

— Malthus. Je vous reverrai plus tard. En attendant, restez ici : cette pièce est le seul lieu où vous êtes en sécurité. À bientôt.

Ce ne fut que quand il sentit la secousse de l'ascenseur que Malthus

respira. Sans qu'elle le sût, les réactions de la jeune femme avaient déterminé si elle allait vivre ou non. La colonie n'avait pas besoin d'une femelle hystérique à la charge des autres. Elle devrait travailler comme n'importe lequel d'entre eux.

Déjà, des rumeurs évoquaient la présence d'une femme dans la colonie, malgré toutes les précautions prises à ce sujet.

Malthus se dirigea vers le hangar à hélicoptères, aménagé au fond d'un volcan éteint. Il y régnait une intense activité. Les techniciens finissaient d'assembler la guêpe spécialement conçue pour le trajet de 4000 kilomètres – 2000 kilomètres dans chaque sens. Le voyage ne s'effectuait pas en ligne droite : il fallait contourner les masses d'air dangereuses. L'autonomie de vol avait été allongée à 5000 kilomètres, et trois guêpes étaient prêtes à partir à tout instant en cas d'accident.

Eridan supervisait le chantier, donnant des ordres dans un haut-parleur :

— Le moule de la guêpe 3 n'est pas terminé ? Toi, vas réveiller ces mollassons ! S'ils ne me l'ont pas apporté dans trois minutes, je veillerai à les faire muter au nettoyage d'hydrone ! Les pales se sont brisées pendant le transport ? J'avais ordonné qu'on les fabrique en triple exemplaire. On ne m'écoute donc jamais !

Malthus sourit : Eridan se dépensait comme quatre pour que le matériel soit prêt à l'heure prévue. Il avait tenu à diriger lui-même l'équipement des guêpes.

— La réussite de l'opération repose sur la fiabilité du moindre boulon de l'hélicoptère. Qu'il soit mal vissé, et c'est le succès de la mission qui sera compromis.

En fait, le vétéran ne voulait laisser à personne d'autre le soin de la réalisation du projet qu'il avait conçu. C'était son idée. C'était lui qui conduirait Case au module, et ce malgré la réticence de ses amis.

— Je veux éprouver mon idée jusqu'au bout, avait-il clamé sur un ton sans réplique. Et puis, qui pourrait se targuer d'être meilleur pilote que moi ?

Les klides étaient en place.

Slon Lejeran commandait la première escouade, Ork la seconde. Les partisans de Wesker tenaient les hangars où étaient entreposés les véhicules. Du succès de l'opération dépendait l'évacuation de la ville. Slon devait attaquer au sud le plus gros des troupes adverses et les retenir en sorte que l'autre escouade puisse investir les entrepôts. Les taupes seraient acheminées vers la surface et les docks vidés abandonnés à l'ennemi.

Les excavatrices se mirent au travail.

— En avant ! dit Malthus à son petit groupe de pilotes, uniquement pourvus d'arbalètes.

Ils s'avancèrent prudemment. Si des lasers surgissaient brusquement

devant eux, ils n'auraient pas la possibilité de se mettre à l'abri. Ils étaient en terrain découvert. Ils devaient frapper vite et juste : chaque tir adverse pouvait endommager irrémédiablement un véhicule. Le groupe de Malthus avait pour mission de ramener les taupes à la surface.

Simultanément, des charges préréglées explosèrent dans les galeries, et les troupes de Slon attaquèrent. Ork lança les siennes quelques secondes plus tard. L'air fut zébré d'éclairs. La roche vaporisée fusa dans l'air saturé d'ozone. Tous tiraient sans discontinuer, droit devant eux.

— Cessez le feu ! hurla soudain Ork.

Les lasers se turent les uns après les autres. Le silence envahit les tunnels d'accès. Des filets de fumée s'échappaient des points où les rayons avaient frappé, et s'écoulaient vers le bas pour former un tapis fuligineux. Il n'y avait aucun cadavre. Crispés sur leurs armes, les hommes immobiles retenaient leur souffle : quel désastre allait survenir ? Ork ouvrit son communicateur et laissa la fréquence ouverte, de manière que tous puissent l'entendre :

— Slon, Malthus ? Je suis dans la place. Seulement, elle est vide ! Aucune tentative des weskeriens pour nous arrêter. Je ne comprends pas, ils se sont repliés dans les niveaux inférieurs. Un piège ?

La réponse lui parvint une seconde plus tard :

— Si c'en est un, émit Slon, je ne le vois pas. De notre côté, c'est la même chose : pas l'ombre d'un laser. Les tunnels ne sont pas minés, les lasers auraient déclenché les détonateurs depuis longtemps. Mes soldats se dispersent dans les entrepôts pour prévenir une attaque.

Ork donna l'ordre d'avancer avec circonspection. Il était soucieux : quelque chose ne collait pas, mais il ne savait pas quoi. Wesker n'était pas quelqu'un du genre à abandonner le terrain sans combattre. L'enjeu était trop grand.

Les taupes étaient là, intactes. Malthus grimpa dans la première et une centaine de pilotes l'imitèrent. Les soldats d'appui se juchèrent sur les cockpits avec des gestes de triomphe. Un moteur toussa, suivi de trois autres...

Soudain, elles explosèrent dans un ensemble parfait. Des débris de carcasse et de scaphs crépitèrent sur les blindages. Une quinzaine d'hommes moururent, percés de toutes parts. Deux nouvelles taupes se volatilèrent à leur tour, causant les mêmes dégâts : leurs pilotes avaient instinctivement mis le contact en entendant la détonation. Tous sautèrent à bas des camions piégés, dont plusieurs étaient couchés sur le flanc, leurs occupants tués. Quelque part dans les entrepôts, une clameur retentit, suivie d'impacts d'armes lourdes. Le communicateur grésilla : « Nos arrières sont enfoncés, disait une voix haletante. Ils ont creusé des tunnels secrets et... »

Il y eut un froissement, puis plus rien. Malthus se tourna vers ses compagnons et dit d'un ton sec :

— Tous les hommes armés de lasers avec Slon. Il me faut des démineurs pour désamorcer les bombes. Les autres, avec Ork !

Les bruits se rapprochaient d'instant en instant. Il fallait faire vite. Les démineurs se mirent au travail.

On se battait dans les tunnels ; deux salles les séparaient de leurs adversaires. Combien de temps pourraient-ils tenir ?

Malthus demanda impatiemment à l'un des démineurs :

— Encore combien de temps ?

L'homme, sans détacher son regard de l'appareil, répondit d'un ton neutre :

— Une dizaine de minutes.

Malthus transmit à Ork et à Slon.

— Impossible ! hurla Slon pour dominer le tumulte assourdissant de la roche pulvérisée. Nous ne pourrions pas tenir plus de cinq minutes !

La communication fut brutalement interrompue. Une exclamation de triomphe attira l'attention de Malthus : un démineur portait à bout de bras une boîte oblongue. Il fit trois pas... il y eut une lueur aveuglante, puis un cri. Tremblant convulsivement, un soldat contemplait avec horreur la chair qui avait giclé sur son scaphandre et son visage. Un de ses camarades arriva derrière lui et l'assomma froidement pour couper court à la crise de nerfs qui s'annonçait.

Une centaine de soldats firent irruption dans l'entrepôt. La plupart étaient blessés et perdaient leur sang.

— Ils seront ici dans une minute, annonça un soldat au bras en écharpe. Ce sont de vrais tigres !

Presque toutes les taupes étaient prêtes.

— Ramenez tout le monde, ordonna Malthus. Nous allons passer en force.

Un faisceau traversa le hall et s'écrasa contre le mur opposé. Malthus aperçut Ork. Les derniers soldats refluaient en tirillant vers l'ouverture. Les taupes démarrèrent brutalement, leurs chenilles mordant le sol. Les retardataires furent attrapés et hissés à bord.

— Où est Slon ? questionna Malthus à la ronde.

Ork eut une mimique signifiant : « Je ne sais pas. Sans doute est-il mort. »

Véhicules blindés en tête, les taupes fondaient vers les gigantesques monte-charge. Les premiers ennemis apparurent. Ils n'eurent pas le temps de tirer : les blindés enfoncèrent leurs rangs. Au détour d'une galerie, un homme titubant s'écarta de justesse. Malthus le reconnut aussitôt et le happa au passage : Slon !

Celui-ci se laissa choir sur son siège. Il reprit son souffle :

— J'étais allé voir en avant quand ils nous sont tombés dessus. J'ai

été séparé du groupe. Droit devant nous, il y a un barrage.

Malthus ne réfléchit qu'une demi-seconde.

— On va le franchir.

Les blindés occupaient toute la largeur du tunnel. Plusieurs dizaines de taupes les suivaient en rangs serrés. Ils débouchèrent dans le hall des monte-charge.

Des rochers avaient été entassés de façon à former un muret par-dessus lesquels des lasers tiraient. Ils ne suffirent pas à les arrêter. Les blocs furent repoussés ou disloqués, les soldats ensevelis ou renversés par les chenilles. Trois taupes furent touchées et s'écrasèrent contre les parois. Le reste des véhicules passa sans encombre. Ils avaient remporté une victoire.

La guêpe fut terminée à temps, deux jours avant le passage de la navette-robot. À la place de l'habituel minerai, des blocs de pierraille avaient été déposés près du terrain d'atterrissage. La guêpe fonctionnait au gaz de sphérolithes compressés, cinquante fois plus puissant que du TNT. Le réservoir était à peine rempli que Case, Eridan et un copilote s'embarquaient pour l'« Opération Délivrance ».

Le chargement du minerai devait s'accompagner du largage d'une trentaine d'hommes et de matériel de forage. Ork décida de laisser les caissons, mais, pas plus que les autres, il ne voulait que les hommes meurent. Dès qu'ils seraient récupérés, la Base serait détruite – pas avant. Ordre fut donné d'évacuer l'aire de décollage de la guêpe, pendant que le dôme servant de plafond coulissait sur des vérins en se séparant en quatre. L'hélicoptère prit son essor et fila dans l'horizon.

Pendant dix heures, Eridan et le copilote se relayèrent aux commandes. Ils avaient parcouru 2100 kilomètres. Ils en firent trois cents de plus pour trouver le module de téléguidage, dont seule l'antenne dépassait du sol. L'appareil monobloc était fixé sur une base bétonnée montée sur quatre piliers hydrauliques. Le tout protégé par une couche de blocs de pierre de petite taille, recouverte de scories volcaniques. Les broyeurs portatifs qu'avait bricolés Nong se révélèrent extrêmement efficaces ; l'emploi d'explosifs aurait risqué d'endommager la partie électronique du radio-émetteur. Ils s'ouvrirent un passage en douceur. L'aube du jour J moins 1 pointait, quand ils pénétrèrent à l'intérieur. Case passa douze heures à accorder son terminal au système informatique. Lorsqu'il y parvint, un soupir de soulagement retentit à deux mille kilomètres de là.

— C'est maintenant que tout se joue, dit Case. Si la connexion est correcte, la reprogrammation sera un jeu d'enfant. Dans le cas contraire...

Eridan avait installé une caméra qui retransmettait la scène sur le

canal TV de la Marmite. Case s'activa un moment, et annonça :

— Je ne pourrai jamais faire mieux. Essayons.

Il manœuvra un interrupteur. Un écran palpita, se stabilisa.

— Ouais...

Le moniteur s'éteignit et une pluie d'étincelles jaillit d'un panneau de circuits. Eridan se tourna vers la caméra :

— Nous avons échoué, déclara-t-il simplement. Préparez-vous à évacuer la Marmite dès maintenant.

— Une minute ! intervint Case. L'ordinateur est opérationnel. L'interface seule a été touchée. Si je pouvais connecter directement mon cerveau à l'unité centrale... Nong, Anshi, j'ai besoin de vous ! Eridan, c'est toi qui vas me relier grâce à leurs indications.

On appela les deux hommes qui furent mis en liaison directe. Sur les instructions du médecin, Eridan dénuda le crâne du robot. Nong prit le relais. Six heures plus tard, une centaine de fils optiques fins comme des cheveux sortaient de la tête de Case et se perdaient dans la masse de l'ordinateur. La navette devait quitter la Base deux heures plus tard.

— Il y a un problème, dit Case.

— Quoi encore ? demanda Malthus.

— Émissions parasites. Je crois que ce sont les vôtres. Il faut cesser le contact radio. En attendant, commencez les préparatifs de départ.

Le canal public devint blanc. La communication avait été coupée.

— Les scaphandres sont-ils prêts ? demanda Malthus à Nong.

— L'usine fonctionne en permanence ; cent cinquante hommes travaillent jour et nuit sur les klides. Les énormes foreuses sont transformées en véhicules de transport des éléments vitaux de la colonie : hydrones, générateurs d'air, carburant. Les hommes seront entassés dans des taupes. Les hélicos ouvriront le chemin.

— Ça me paraît correct. Et la Cicatrice ? Comment la traverserons-nous ?

— Nos meilleurs savants ont bûché dessus pendant des mois. Finalement, la solution est simple – bien qu'elle puisse paraître folle : des barges. Nous démonterons les klides et une partie des taupes et fabriquerons de grands bateaux plats sur lesquels seront embarqués hommes et matériel.

— Le convoi pèse plusieurs milliers de tonnes. Les barges pourront-elles flotter à la surface de la lave en fusion ?

Le technicien se gratta les sourcils, réfléchissant.

— Nous aurons un million de tonnes à embarquer. La physique n'est pas mon domaine ; les scientifiques de la colonie misent sur la densité de la lave en surface. Ne m'en demande pas plus.

Les haut-parleurs beuglaient des annonces : la ville souterraine était évacuée progressivement vers les niveaux supérieurs. Des MMs

chargés de machines circulaient dans des tunnels spécialement affectés à leur usage. Les hommes inutiles attendaient déjà dans des taupes chenillées, revêtus d'un scaphandre de métal qui les faisait ressembler aux fondateurs de la ville, ceux qui avaient débarqué sur Kro trois siècles et demi plus tôt.

Dans la salle du Conseil, l'angoisse gagnait en intensité à mesure qu'approchait l'heure H. Ork contemplait le mur de contrôle, ses yeux sautant d'écran en écran sans parvenir à se fixer.

— La navette est partie, fit Nong, laconique.

— Pas moyen de savoir si Case a réussi à reprogrammer l'ordinateur. L'un de vous sait-il prier ?

Il y eut des signes de dénégation : le royaume des dieux ne s'étendait pas jusqu'à Kro, et ils avaient appris à s'en passer.

— L'appareil descend vers les nuages verdâtres, raconta Ork, guidé par la balise terrestre. C'est un gros œuf prolongé d'une queue à trois ailerons, de large portance. Il est vide. Les trois quarts de sa masse sont constitués par cinq réacteurs à fusion capables d'enlever vingt fois leur poids. La navette a à présent troué le tapis de nuages. De brefs crachotements sont éjectés le long de sa carcasse vibrante par les moteurs, compensant les ballottements dus à une tempête de neige sulfureuse. De longues pattes se déplient sous lui. Les flancs battus par une pluie d'acide, la navette freine de toute la puissance de ses rétrofusées, traçant un sillage de soufre vaporisé. Enfin, les patins incurvés raclent le sol noirci et s'y enfoncent. Les tonnes de minerai sont entassées en une pyramide aussi haute que l'appareil. La cale s'ouvre en grinçant, dévoilant son infrastructure métallique. Des minimobiles autoguidés sortent en file : bulldozers, pelleuses... un va-et-vient commence. Dix minutes après, la place est nette : les robots rentrent au bercail, les portes monumentales du cargo se referment sur les milliers de tonnes de roc.

— La navette vient de se poser ! l'interrompt Nong, l'œil rivé sur sa montre.

— Bientôt, nous allons savoir... continua Ork. Elle décolle lourdement, arrachant ses patins du terrain détrempé. Les cinq réacteurs calcinent le sol, luttant contre la gravité, comme si Kro tentait consciemment de retenir le vaisseau qui emporte une fraction de sa masse... Il faudrait vingt millions de milliards de chargements pour réduire Kro à la taille de la plus grosse de ses lunes. Le vaisseau atteint la barrière nuageuse et la pénètre. En bas, la balise envoie les coordonnées aux ordinateurs de bord...

Chacun retenait son souffle. En ce moment, la navette décollait. Les écrans montraient un ciel noir, au centre duquel cinq points lumineux formant une rosace se déplaçaient. Les caméras automatiques

suivaient la trajectoire de l'appareil.

— Impossible de déterminer si Case a réussi, dit Nong. Le changement de direction ne surviendra qu'au tout dernier moment : il faut que l'effet de surprise soit total.

Les lueurs des tuyères avaient disparu de l'écran, avalées par l'espace. L'attente commença. La Marmite se vidait de ses derniers occupants et l'on était en train de récupérer les nouveaux arrivés. Trente minutes plus tard, seuls restaient le groupe mené par Ork et les rebelles cantonnés dans les profondeurs. Malthus tenta de les contacter :

— Dans trois minutes, la Base va sauter. Les représailles seront immédiates et sans appel : vous serez écrasés ! Venez avec nous !

Le silence lui répondit.

— Une minute, dit Anshi. Trente secondes... Par la mère patrie, maintenant !

Un faible éclat vacilla dans le ciel voilé, s'éteignit. Dans la salle du Conseil, on pleurait et on s'embrassait. Ork administrait de magistrales tapes sur les épaules de qui passait à sa portée.

Malthus fit le silence :

— La première manche est gagnée, mais nous ne devons plus tarder : le convoi est prêt à partir. Passez vos scaphandres et rendez-vous en tête de la file de véhicules. Je crains une opération suicide. J'ai donc pris la précaution d'emporter un stock d'uranium. Pour le cas où ils tenteraient un débarquement, nous serions prêts à les recevoir.

Ils se serrèrent la main et sortirent de la salle du Conseil. Les écrans muraux s'éteignirent un à un.

La plupart des hommes retrouvaient la surface pour la seconde fois de leur vie : la première remontait à leur atterrissage, et cela n'avait duré que le temps de leur récupération.

La Marmite avait été creusée sur le versant d'un volcan, et s'étendait sous une vallée crevassée et criblée de cratères. Une file de véhicules était stationnée sous des hangars hâtivement montés. Le paysage ressemblait à une lance calcinée parsemée de flaques d'eau rougeâtre et stagnante. Des montagnes lointaines cachaient le soleil. Une couche de nuages grumeleux distillait une lumière crue.

À peine sortis des bouches d'évacuation, les colons étaient aiguillés vers l'une des taupes prévues pour leur transport. Une fois assis, on les sanglait et leur arrivée d'air était branchée sur un distributeur commun. Par un autre tuyau leur parvenait la nourriture, sous forme de bouillie d'algues blanchâtre. Leur rôle se bornait à rester sagement assis sur les bancs en essayant de tenir le moins de place possible.

— Nous voici à l'air libre ! s'exclama Dymanloo, ravi, regardant la

colonne de camions qui s'étirait sur deux kilomètres.

Les klides faisaient figure de monstres à côté des taupes. Leurs roues étaient dix fois plus hautes qu'un homme, et les silhouettes des pilotes engoncés dans leur armure ressemblaient à des soldats de plomb devant une forteresse. Chaque klide transportait un élément essentiel du système de survie de la colonie – ils ne pouvaient se permettre d'en perdre un seul.

Un half-track transporta Malthus et ses compagnons, ainsi que Sarellen, jusqu'au tank de tête. La colonne de véhicules s'ébranla. À cent mètres sous terre, des charges d'explosifs libérèrent les prisonniers du niveau condamné.

— L'exode vient de commencer, fit Dick. Je me demande... si les Trois Mondes épargnaient la Marmite...

— C'est possible, mais peu probable. Trente des leurs sont morts il y a deux heures. Les gouvernements seront obligés de s'incliner sous la pression de la population et d'envoyer un raid de représailles. Dans le cas contraire, nous fonderons une seconde colonie.

Le convoi cheminait depuis une cinquantaine de minutes, quand deux véhicules arrivèrent de la Marmite : quarante colons ralliaient leur mouvement.

Les heures défilèrent sur les cadrans. Une tempête s'était levée, faisant tanguer les tracto-chenilles. En tête, un bulldozer articulé ouvrait le passage, parfois aidé par une guêpe. Ils sortaient de la zone volcanique. À en juger par les nuages lourds, ils se rapprochaient de la Cicatrice.

Une journée passa. Ils n'eurent aucun accident à déplorer, hormis une guêpe dont le réservoir fut percé par un grêlon, et qui fut réparée sur-le-champ.

Les transports progressaient sur deux rangs en cahotant sur leurs amortisseurs rudimentaires. Les volcans ne charriaient que rarement du magma : c'étaient le plus souvent d'immenses cheminées crachotant des scories brûlantes et d'où sortait une fumée grise montant à trois cents pieds avant d'être dispersée par les vents violents. Ils traversèrent des champs de sphérolithes qui causèrent quelques dégâts. Deux taupes furent perdues. Les hommes occultaient leur angoisse en chantant : à chaque instant, ils pouvaient sauter sur l'une de ces mines naturelles – ils en connaissaient la puissance destructrice.

Ork ordonna une halte de deux heures pour laisser les pilotes se détendre ; les hommes en profitèrent pour se dégourdir les jambes, et on procéda au ravitaillement en carburant de tous les appareils.

Au moment d'embarquer, il y eut une forte vibration. Soudain, la terre sembla se soulever sous eux. Les projecteurs clignotèrent, comme

des bougies dans un courant d'air. Plusieurs hommes furent jetés au sol. Une éclatante lumière jaillit un bref instant, gommant les ombres – malgré le système automatique des scaphs, ils furent momentanément aveuglés. Plusieurs d'entre eux avaient connu ce genre d'attaques lors d'escarmouches entre sociétés minières : ils réagirent aussitôt en faisant descendre les colons des véhicules, et en les obligeant à s'aplatir face contre terre. L'instant d'après, une onde de choc secoua le sol en une brève convulsion. Coutumiers des séismes, les colons attendirent placidement la fin : seuls quelques-uns furent blessés. Plus graves furent les brûlures de rétine consécutives à la lueur de l'explosion : une dizaine d'hommes perdirent la vue. Enfin, tous se relevèrent.

Ils tournèrent machinalement la tête en direction de la Marmite. Un champignon s'élevait lentement et s'épanouissait dans les hautes couches de l'atmosphère. Des exclamations fusèrent :

- Combien étaient-ils, dans la Marmite ?
- Mille cinq cents, je crois.
- Bougez-vous, nous repartons !

Le nuage radioactif les accompagna une journée entière avant que les vents ne le dissipent.

Au matin du troisième jour, ils atteignirent la Cicatrice.

Wesker ricana.

— Pourquoi riez-vous ? demanda une voix dans ses écouteurs. Ce sont vos compatriotes, n'est-ce pas ?

L'ex-coordonateur eut un rictus :

— Vous savez ce qui m'intéresse, capitaine Den Rhod, chef de l'expédition punitive contre les insurgés ! Le pouvoir de réorganiser la colonie selon ma volonté, en échange de quoi je mettrai vos chiens de garde sur leur piste. Mon adversaire, Malthus Kan Kiu, a eu l'amabilité de m'avertir avant la destruction de la Marmite. Mes hommes et moi avons eu tout juste le temps de nous enfuir à bord des taupes laissées sur place.

Wesker ne put voir la grimace de dégoût qui déformait les traits du commandant, à 300 000 kilomètres de là.

*

* *

Les vaisseaux apparurent au crépuscule.

Trois barges de croiseur lourd filaient sur l'horizon. Dans leur sillage, les champignons pourpres d'explosions atomiques s'épanouissaient. Le bruit leur parvint dix minutes plus tard.

— Ils ont envoyé une expédition, dit Malthus sombrement. Que pouvons-nous faire ? Malgré la distance, ils semblent nous avoir repérés. C'est incompréhensible !

— De quelles armes disposons-nous ? demanda Eridan.

Slon répondit :

— Des foreurs lourds générant des cônes de vibrations. Des lasers. Montés sur roues, ils peuvent devenir des engins de mort redoutables. Les lasers portables de l'unité industrielle équiperont une troupe d'élite.

— C'est tout ? s'étonna Eridan. Combien sont-ils, en haut ?

— Un millier, probablement, estima Ork. L'expédition a été montée en quelques jours, leurs troupes ne sont pas entraînées. Nous avons l'avantage du nombre et nous nous déplaçons plus aisément qu'eux. Un groupe de deux mille hommes devrait suffire.

Nong alla préparer de l'uranium pris dans la centrale énergétique.

— Ils se sont posés ! annonça Nong, essoufflé. Le ballon sonde nous transmet les premières images.

Sur l'écran, une colonne avançait péniblement, cinquante véhicules bourrés d'hommes armés de lasers, se dirigeant vers un point situé à dix kilomètres de là. Le téléobjectif se rapprocha lentement et l'image se précisa. Trois vaisseaux avaient atterri ; autour d'eux régnait une activité intense. Des groupes assemblaient des chars de combat. Malthus remarqua qu'ils se relayaient toutes les dix minutes environ : ils compensaient leur inadaptation à la pesanteur par des pauses fréquentes. Il dut reconnaître leur ingéniosité.

— Slon, ici Malthus. Vous allez avoir affaire à forte partie. Un tank est déjà monté.

Le communicateur grésilla.

— Les difficultés du terrain nous ralentissent considérablement. Nous y serons dans une demi-heure.

Les trois navires, sortes de modules hémisphériques ressemblant à des insectes cuirassés, s'étaient posés sur un plateau séparé de la vallée par une barrière de montagnes. Slon inspecta le terrain à l'aide de jumelles : il distingua une cassure nette dans la paroi rocheuse – un canyon, sans doute formé à l'occasion de l'émergence d'un nouveau pic.

— Déployez-vous ! ordonna Slon. Nous allons attaquer par là.

Les half-tracks sur lesquels avaient été vissés les lasers lourds allèrent se poster derrière les escarpements. Ils serviraient à couvrir l'assaut. Slon désigna 150 hommes pour l'installation des bombes près des vaisseaux. Il donna ses dernières instructions aux fantassins et grimpa sur une chenillette. « En avant ! »

Les véhicules s'avancèrent derrière les hommes.

Sept cents soldats les attendaient, cachés derrière des rochers. Trente hommes s'écroulèrent, transpercés par une salve de mitrailleuse.

— À l'abri ! cria Slon.

Répondant à un ordre, les lasers lourds entrèrent en action pour couvrir la retraite des fantassins. Les blocs de rocher, touchés par les faisceaux, semblèrent se consumer. Slon eut une soudaine illumination :

— Les roches contiennent de l'oxygène ! s'écria-t-il. Concentrez les tirs vers le sol. Nous allons les débusquer !

Les lasers lourds entrèrent en action, vaporisant de larges zones. Des silhouettes sortirent en hurlant ; elles furent impitoyablement abattues. Les autres se replièrent en désordre, essuyant de lourdes pertes.

Les véhicules s'élancèrent. Les roues et les chenilles défonçaient le sol fumant jonché de cadavres.

L'accès aux vaisseaux n'était possible qu'en passant dans un canyon profond et abrupt.

— Si nous nous y engageons, nous n'aurons plus la protection des lasers lourds, remarqua un lieutenant.

Ils ne pouvaient pas ne pas profiter de leur avantage. Le temps que les lasers se mettent en place, leurs ennemis auraient réorganisé leur défense. Et leur chance d'en finir rapidement s'évanouirait.

— Allons-y.

Slon divisa ses compagnons en trois groupes commandés par d'anciens chefs du déminage, et ils s'avancèrent dans le défilé. Les chenillettes fermaient la marche.

C'est en arrivant au milieu du canyon qu'ils entendirent la première explosion. Slon se retourna et vit le sinistre spectacle : trois des véhicules chenilles étaient en miettes. Le dernier était couché sur le flanc, un trou béant dans le compartiment des moteurs. Son laser, monté sur une plate-forme, et le tireur juché dessus avaient été écrasés dans la chute. Du haut d'une falaise, un jet de balles traçantes ravageait les rangs des fantassins. Il y eut un instant de panique, des corps tombaient au hasard – leur agonie fut brève.

— C'est un piège ! cria quelqu'un. Nous ne pouvons pas nous replier !

— Il reste une issue, dit Slon. Devant nous ! Si nous y parvenons, les vaisseaux sont à nous !

La gorge débouchait cent mètres plus loin. De la fumée de roche vaporisée dérivait lentement, trouée par les traits lumineux des lasers. Slon et ses hommes se jetèrent dans l'enfer. Les rayons pulvérisaient les casques et racornissaient les chairs. Les hommes tombaient, formant des tas fumants que d'autres escaladaient avant de les

rejoindre dans la mort. Mille d'entre eux succombèrent. Un cri de victoire jaillit quand apparurent les transports de troupes. Mais ce cri se changea en hurlements de rage lorsqu'une centaine d'hommes s'abattirent, fauchés par une pluie de projectiles. Un nouveau groupe les attendait. Ils s'aplatirent sur le sol. Le véhicule contenant les mines nucléaires fut touché, et s'écrasa contre un obstacle.

— Les bombes atomiques ! s'écria Slon. Il faut les dégager et les transporter jusqu'aux vaisseaux.

Les hommes se regardèrent. Il était impossible de s'approcher des navires qui offraient une cible idéale aux canons automatiques des tourelles de proue.

Le radio annonça qu'il ne recevait aucune réponse des lasers lourds laissés en arrière. Slon eut un geste fataliste :

— Ils ne viendront plus. Les chars sont en route pour achever le massacre. Notre seul espoir est de faire sauter les vaisseaux avant leur arrivée.

Il y eut des hochements de têtes.

L'approche en terrain découvert se solda par un horrible carnage. En trois minutes, le groupe fut réduit à moins d'une centaine d'hommes. Mètre après mètre, ils parcoururent la distance les séparant du premier vaisseau. Les trois caisses contenant les bombes étaient intactes.

— Nous n'aurons jamais le temps de nous mettre à l'abri, dit Slon. Je propose d'attendre les chars. Quand ils seront à portée, nous déclencherons le feu d'artifice.

Ses compagnons approuvèrent en silence.

Une minute plus tard, les blindés ennemis apparaissaient.

Malthus se pencha sur l'image instable envoyée par le ballon. Un instant auparavant, l'onde de choc d'une explosion atomique avait ébranlé le convoi. Sur l'écran, le paysage était déchiqueté et vitrifié. Des grêlons de méthane gelé heurtèrent la caméra, faisant basculer la scène. L'espace d'une seconde, Malthus vit un grand cratère nimbé de vapeurs, puis tout s'évanouit. Il se tourna vers ses compagnons :

— Ils ont réussi à poser les bombes près des vaisseaux. Il n'en subsiste rien. Peut-être se sont-ils fait prendre à revers, ou Slon a-t-il jugé qu'il leur était impossible de se mettre à l'abri. Nous ne le saurons jamais. Ils se sont sacrifiés.

CHAPITRE X

Ils passèrent une demi-journée à monter un émetteur à antenne parabolique de trente mètres de diamètre au fond d'un cratère de météorite, suffisamment puissant pour atteindre la lune. De là, les ondes seraient acheminées par des relais jusqu'à la Porte. Les Trois Mondes recevraient en même temps la nouvelle de l'anéantissement de leur flotte et leur déclaration d'indépendance. Une fois le message lancé, ils laissèrent l'émetteur sur place et repartirent.

La Cicatrice était telle que l'avait décrite Ork : une longue estafilade dans la croûte terrestre. Cinquante kilomètres séparaient les deux côtes. Au milieu : une mer de feu liquide.

Ce fut un gigantesque chantier : la moitié des véhicules furent démontés, et les pièces assemblées en caissons ignifugés abritant le reste de la caravane. Les hélicoptères décollèrent. Les turbulences les empêchaient de voler à moins d'un demi-kilomètre d'altitude. Les barges furent tractées jusqu'au bord et prirent la mer. À partir de cet instant, ils disposaient de deux heures pour traverser l'étendue du lac de feu. C'était approximativement le temps d'usure normale des plaques en contact avec la lave.

Pour les dix-sept mille hommes commença alors une attente angoissante. Les embarcations glissaient sur la lave, contournant les blocs les plus gros, repoussant les autres de leur étrave effilée.

Eridan pilotait l'une des barges que les hélicoptères guidaient par radio. Un verre spécialement traité permettait de voir la lave sans danger.

« Nous voyageons sur le soleil ! » pensa Malthus en regardant par l'écoutille du cockpit.

Un appel interrompit ses réflexions :

— Eridan ? Ici Ork. J'ai un problème. Grave, je le crains. Je perds du carburant en grande quantité : mon réservoir est presque à sec. Je vais essayer d'atterrir sur ton vaisseau pour effectuer la réparation.

— Les turbulences empêchent toute approche... protesta le pilote.

— Tu as une autre solution ? Bon, prépare-toi à me guider.

Eridan stabilisa son appareil. Il offrit une surface d'à peine cent mètres carrés – autant faire atterrir une mouche sur la pointe d'une aiguille !

— Je suis à cent pieds...

Eridan vit l'appareil se cabrer brusquement, incapable de lutter contre les vents tourbillonnants. Déporté vers une montagne

mouvante, il brisa son rotor contre une falaise et des débris de coque dégringolèrent jusqu'en bas. L'engin disloqué s'abîma dans un insupportable silence.

Un quart d'heure après, un remous entraîna une barge par le fond – cinq cents hommes et les souches de culture alimentaire furent perdus. Le découragement s'abattit sur le convoi : deux catastrophes en si peu de temps auguraient mal de l'avenir. Les deux heures étaient presque écoulées, dans les taupes, la température s'élevait.

— Voilà la côte ! dit soudain Dick en montrant fébrilement une barre sombre qui se profilait à l'horizon.

Le plancher des bateaux était brûlant.

Les hélicoptères repérèrent une grève au pied des falaises ; les barges mirent le cap dessus, augmentant leur vitesse. Tous étaient pressés d'en finir.

Dix minutes plus tard, la flotte débarquait dans un silence de mort : pas de cris ni d'embrassades. Mille hommes avaient sombré, leur vaisseau rongé par la lave.

Il fallut deux jours pour remonter les engins, le métal des bateaux ayant beaucoup souffert. L'usine automatique fut mise à contribution pour redresser les tôles tordues et fabriquer de nouvelles pièces.

Le soir, une réunion d'état-major eut lieu sous une bulle gonflable. Les visages trahissaient une fatigue extrême.

— Ne nous leurrions pas : le plus dur reste à faire, dit Malthus en préambule. Il nous reste deux mille kilomètres à parcourir – avec les véhicules légers et en abandonnant la moitié du matériel. C'est alors que commenceront les véritables difficultés : convaincre le Consortium que nous sommes prêts à négocier.

Ils établirent un itinéraire de voyage : ils devaient rejoindre la mer et la longer vers le nord. Là-bas, l'activité volcanique était presque nulle – ils n'auraient pas à s'enfouir dans le sol pour survivre.

Puis ils se séparèrent, après avoir rendu un dernier hommage aux hommes morts dans l'épopée, Ork en particulier. Lui qui savait les reconforter par un simple sourire, qui symbolisait la fureur de vivre du petit microcosme qu'était la colonie... Il était mort. Tous en ressentaient un profond chagrin.

Le paysage changeait imperceptiblement. Ils traversèrent une chaîne de montagnes et s'engagèrent sur un vaste plateau bordé de lacs bitumeux. Il fallut abandonner trois taupes enlisées dans des sables mouvants. Enfin, ils abordèrent un immense désert rocailleux s'étendant jusqu'à la côte.

— L'ultime étape avant la mer, annonça Malthus. L'antenne est-elle installée ?

— Elle vient juste d'être achevée. Dorénavant, c'est par elle que

s'effectuèrent les communications avec l'Extérieur. Nous n'aurons qu'à poser des relais ensuite.

— Il ne sert à rien d'attendre : nous allons nous éloigner de cinquante kilomètres et les contacter. S'ils veulent détruire l'antenne, nous serons à l'abri. Ainsi, nous serons fixés quant à leur volonté de dialogue.

— Ne perdons pas de temps : en route !

— Nous ne pourrions jamais faire mieux avec ce matériel, dit Nong en pénétrant dans la soute d'un klide vidé de sa cargaison. C'est la première fois que je manipule des lasers holographiques.

Malthus haussa les épaules :

— Je peux me passer d'une image nette. En fait, je préfère ça.

Les chenilles des klides reposaient sur un sable sulfureux ; une roche squameuse affleurait par endroits, tel le dos de quelque monstre marin assoupi.

— Nous avons communiqué la position de l'antenne. Nous pourrions avoir la liaison dans cinq minutes.

On avait tendu une toile blanche sur les parois de la soute. Malthus ne portait sur lui que son scaph : il n'espérait pas impressionner son interlocuteur par des ornements de mascarade. Seul un badge indiquait :

« RÉPUBLIQUE DE KRO ».

Ses compagnons se tenaient en retrait. Malthus donna rapidement ses instructions.

— Nous avons le signal de réception, annonça Eridan. Communication dans dix secondes.

— Ils veulent parlementer. Très bien. Tout allait se jouer maintenant. De ses paroles dépendrait le sort des hommes qui lui avaient fait confiance.

Une image papillota. Les faisceaux lasers projetèrent l'image d'un bureau derrière lequel était assis un homme en uniforme.

Malthus prit la parole :

— Suis-je en train de parler à un représentant du Consortium ?

Le militaire chargé de décorations haussa les sourcils :

— Je suis le capitaine Conrad Den Rhod. Êtes-vous disposés à vous rendre ?

— Capitaine Den Rhod, êtes-vous originaire de l'une des planètes du Consortium ?

— Bien sûr...

— Dans ce cas, l'entretien est terminé. Nous n'acceptons de discuter qu'avec un diplomate n'appartenant à aucune de ces planètes, mais apte à les représenter. De plus, sachez que nous ne négocierons pas notre liberté. Contactez-nous dès que vous aurez rempli cette

condition. Nous vous laissons cinq jours.

Malthus salua et l'hologramme s'évanouit.

Cinq jours, c'était le temps qu'il leur fallait pour atteindre la mer.

Ils se mirent en route au matin. Le lendemain, Wesker attaqua.

*

* *

Les véhicules roulaient sur quatre colonnes. Le sol était à peu près plat, hormis quelques rochers dont les arêtes édentées constellaient le paysage. Les colons épuisés se laissaient bercer par les cahots de la route. Malthus, dodelinant de la tête, tentait de trouver une position à peu près confortable pour somnoler – car dormir était impossible.

Ils réagirent trop tard. Des mines explosèrent sous les chenilles des premiers et derniers tanks, immobilisant tout le convoi. Les quelques hommes possédant encore un laser se tapirent sous les roues des taupes. Des soldats les entouraient, pointaient leurs armes sur eux. Ils semblaient attendre un ordre.

Un homme gigantesque s'avança, entre deux gardes. Il portait deux seytchayas. Il fit un signe et tous ouvrirent les canaux de communication de leur casque.

— Je ne vous veux pas de mal, dit-il. Vous n'êtes pas responsables de ce qui vous est arrivé. On vous a entraînés dans une révolte inutile et dangereuse. Livrez-moi vos chefs et j'oublierai tout cela. Nous bâtirons une nouvelle ville à la surface.

Eridan leva lentement sa main armée d'un petit revolver pneumatique. Malthus l'arrêta :

— C'est Wesker..., souffla-t-il. Donnons-lui ce qu'il veut. Seule une confrontation entre lui et moi peut éviter un bain de sang.

Sans attendre la réponse de son ami, il assura les sangles de son arme et s'avança vers Wesker.

— Tu te rends ? demanda celui-ci.

— Non ! Mais tu peux toujours essayer de me tuer...

Les deux gardes levèrent leurs armes. Wesker les stoppa d'un geste :

— C'est un duel que tu veux ? Tu l'auras.

Tous se reculèrent, formant un cercle autour des combattants.

Malthus prit l'initiative de l'attaque. Il se fendit à fond. Wesker para sans rompre et, de son deuxième seytchayas, contre-attaqua. L'acier mordit dans le casque, le rayant sur toute sa surface. Malthus riposta sans plus de succès : Wesker possédait l'art du combat à deux armes. Seule l'allonge légèrement supérieure de Malthus lui permettait de maintenir Wesker à distance. Pendant deux minutes, les combattants se dépensèrent en attaques et ripostes successives. Malthus s'épuisait, il ne pourrait plus tenir très longtemps. L'issue du combat approchait

inexorablement. Wesker frappa. Malthus leva son bras pour se défendre... l'arme de Wesker percuta son seytchayas, qui se cassa net. Le jeune homme se ramassa sur lui-même, prêt à recevoir le coup de grâce : il était à la merci de son adversaire. Celui-ci le regarda en souriant, savourant sa victoire.

— Tu as eu Macklen par chance, dit-il. Tu ne pouvais pas gagner. Renie la révolution et je te laisserai en vie.

Malthus sut qu'il mourrait de toute façon. Il contempla sa lame brisée. Peut-être avait-elle encore assez de tranchant... Wesker écarta les bras dans un geste magnanime. Malthus n'attendait que cette occasion. Il se rua sur son adversaire et l'étreignit de toutes ses forces. Wesker, déséquilibré, tomba à la renverse. Il tenta de frapper Malthus, mais la longueur des lames empêchait tout coup mortel. Malthus tâtonnait, essayant de repérer un point faible à la jointure du casque. Dans son casque résonnaient sa respiration et celle de Wesker. Enfin, il trouva un renflement sur la nuque : celui du mince tuyau assurant la distribution d'oxygène. Il frappa, tentant de percer la combinaison. Mais la lame glissait constamment. Bandant ses dernières forces, il assura sa prise sur Wesker et le souleva du sol avant de le faire basculer. Wesker retomba lourdement sur le dos. Sous son poids, le seytchayas brisé s'enfonça dans sa combinaison, sectionnant l'arrivée d'air.

Aussitôt, Malthus perçut un sifflement sourd. Le casque de Wesker se vidait de son air. Puis du sang éclaboussa la visière. Wesker mourut sans un cri.

Malthus s'agenouilla. Autour de lui, les soldats lâchèrent leurs armes.

Il pleuvait, un crachin léger typique des faibles atmosphères. L'océan était là, devant eux, déferlant sur une grève de galets friables. Tous les hommes étaient dehors... et se baignaient en scaphandre !

Ils s'apprêtaient à repartir, quand ils reçurent un message :

— Le Consortium a mandaté un agent impérial pour le représenter auprès de vous. Acceptez-vous de discuter ?

— Le représentant de la République de Kro est prêt à recevoir l'envoyé plénipotentiaire du Consortium.

Un hologramme se forma. Le bureau avait disparu ; un homme était assis dans un fauteuil-bulle.

— Heureux de vous connaître, dit-il en souriant. Je m'appelle Valentin Manwë, de la Terre, ambassadeur impérial. Mes pouvoirs sont discrétionnaires : j'ai toute latitude pour traiter avec vous.

Valentin avait prononcé ces mots d'une manière automatique ; pendant ce temps, son esprit fonctionnait à plein régime. Il ne parlait pas avec des paysans ignares d'une planète agricole en

révolte à la suite d'une mauvaise récolte, ni avec des colons gras et dégénérés par plusieurs siècles de déclin. Ceux-là avaient lutté pour survivre, ils étaient des blocs d'instincts et d'intelligence implacable. Le Consortium ne pouvait s'offrir le luxe de les éliminer : au mieux, il pouvait essayer d'agiter le martinet atomique pour les effrayer et les amener à accepter ses conditions. Mais la première expédition avait échoué, et il fallait reconnaître qu'ils avaient tous les atouts dans leur jeu.

Valentin détailla le Kroan : un adversaire d'une trempe exceptionnelle, comme les hommes qui se tenaient à ses côtés. Il regretta de ne pouvoir étudier en profondeur la personnalité de ses interlocuteurs à travers l'hologramme.

Le diplomate s'aperçut qu'il se taisait depuis une bonne dizaine de secondes, fasciné malgré lui. Cette constatation acheva de le désarçonner.

— Nous demandons deux choses, déclara Malthus. Un : la Base sous contrôle kroan – nous ne voulons pas d'une menace constante sur nos têtes. Deux : la renégociation des traités d'échange, qui jusqu'à présent n'ont profité qu'à votre camp. L'époque des vieux minimobiles usés en contrepartie de notre minerai est révolue : désormais, vous achèterez les métaux au cours officiel. Bien entendu, tout ceci n'a de sens que si le Consortium Triplanétaire reconnaît notre indépendance.

— Dans le cas contraire ? demanda Valentin.

— Nous ferons sauter la Porte.

Il y eut un blanc, puis l'image réapparut ; l'ambassadeur discutait à voix basse avec une personne hors-champ.

— Excusez-moi, dit-il enfin, mais la Porte est indestructible. C'est un fait connu. De plus, vous êtes en infériorité numérique : nous pourrions envoyer une nouvelle expédition pour vous faire entendre raison.

— Permettez-moi de vous contredire sur ces deux points, répondit Malthus d'un ton plus vif. Tout d'abord, la Porte n'est pas indestructible dans la mesure où aucune matière, aucun champ ne l'est. Nous possédons la puissance suffisante pour la détruire : il y a une miniplanète en orbite, normalement destinée à être envoyée sur l'un des Trois Mondes. Elle est constituée de divers métaux, notamment de l'uranium. Il suffit de placer des détonateurs pour la transformer en bombe atomique capable de réduire en poussière la Porte et tous les vaisseaux croisant autour. Si cela n'est pas suffisant, la matière d'une planète entière est à notre disposition, de quoi produire des milliers de missiles thermonucléaires. Mais le planétoïde suffirait. Vos menaces de représailles ne nous touchent pas : vous avez tiré vos dernières cartouches dans l'expédition qui vous a coûté trois vaisseaux. Vous savez parfaitement que la destruction de la Marmite a

été prévue par notre gouvernement bien avant le déclenchement de la révolte. Ne croyez pas pouvoir nous atteindre aisément, nous nous déplaçons sans cesse. Mais, d'ailleurs, vous ne voulez pas nous tuer. Vous avez trop besoin de nous.

— Rien ne nous empêche de protéger la Porte avec nos vaisseaux.

— Ah oui ? rétorqua Malthus en souriant. Combien coûte l'entretien d'un seul croiseur de seconde classe ? Dans quel état est votre économie ? D'ici un an, elle sera si délabrée que vous n'aurez plus les moyens de maintenir une flotte. Et notre force militaire l'atomisera au moment où elle passera la Porte.

Étaient-ils en mesure de mettre leur menace à exécution ? se demanda Valentin. C'est pour le savoir que le Consortium le payait. La Porte détruite, il faudrait refaire le trajet en espace normal pour atteindre Kro – plusieurs années à partir de la Porte la plus proche du point visé. Ils n'avaient pas les moyens d'organiser une telle expédition. En désespoir de cause, il lança :

— Vous cherchez à nous convaincre de votre supériorité militaire, soit. Mais où sont vos vaisseaux ? Vous avez eu les nôtres au sol. Cela ressemble fort à un bluff.

Malthus ne se démonta pas. Il gratifia l'ambassadeur d'un sourire ironique :

— Nous y voilà. Qu'espérez-vous ? Que nous fassions une démonstration de notre force ? Nous ne sommes pas aussi stupides : à partir des trajectoires des missiles, vous pourriez localiser nos lanceurs et les détruire. Nous bluffons peut-être, mais considérez l'enjeu : pour vous, sept milliards de vies et la puissance de trois planètes à sauvegarder. Vous connaissez les conséquences de l'effondrement d'un système : la fuite des cerveaux qui maintiennent votre civilisation au niveau technologique des planètes avancées. Une guerre civile chassera vos employeurs du pouvoir et mettra à votre actif des milliers de morts.

— Et vous, c'est votre survie qui est sur la balance, riposta Valentin. Mais son assurance avait disparu.

— Prendrez-vous ce risque ? demanda Malthus. Nous vous laissons vingt-deux heures pour réfléchir à nos propositions. Cela vous convient-il ?

Ces vingt-deux heures furent les plus longues qu'ils aient jamais vécues. Ils restèrent dans le klide, entamant des discussions qui se mouraient d'elles-mêmes. Sarellen annonça soudain qu'elle allait explorer les environs.

— Je viens avec toi, dit Malthus.

— Je te remercie, je préfère être seule. Ne bouge pas d'ici, au cas où ils vous contacteraient avant l'échéance.

— Je vais devenir fou ! dit Dick.

— Moi, je prends un hélico pour aller surveiller Sarellen, déclara Eridan.

Chacun s'absorba dans une tâche quelconque pour tromper la tension de l'attente. Des disputes éclataient, qui retombaient aussitôt. Les heures s'écoulèrent. Cette nuit-là, Anshi vida son stock de somnifères et fit une distribution générale.

Puis ils reçurent un message : « L'ambassadeur Valentin Manwë demande à être entendu par Malthus Kan Kiu, représentant de la Libre République de Kro. »

— Nous avons gagné ! cria Dick.

— Attendez, coupa Malthus. Leur ambassadeur va nous le dire lui-même.

Un hologramme brouillé se forma.

— Qu'a décidé le Consortium ? demanda Malthus après les salutations d'usage.

— Le Consortium a éclaté, il n'existe plus. Deux planètes ont accepté de reconsidérer les accords. Désormais, vous parlerez avec leurs représentants respectifs. Mon contrat s'achève ici.

— Une minute, rétorqua Malthus. Nous avons besoin d'un diplomate qui représentera Kro devant l'Administration impériale, et pourra ratifier nos traités futurs. Acceptez-vous ce poste ?

Valentin sourit :

— Ma sympathie vous était acquise depuis le début. Nous discuterons des formalités plus tard. Dans l'immédiat, il faut que vous receviez les deux ambassadeurs.

*

* *

La ville avait été achevée quelques semaines auparavant. Sarellen, qui partageait la cabine de Malthus, était en train de régler l'objectif d'un microscope de sa fabrication. Son ventre était gonflé, elle était enceinte de six mois. Son insertion au sein de la colonie n'avait pas été sans mal – mais elle avait fini par être acceptée.

— Que regardes-tu ? demanda Malthus.

— Une découverte que j'ai faite lors de mes reconnaissances. La preuve que la théorie de Mageboom est fausse. Il s'agit d'une algue microscopique, radicalement différente des microsphères à l'évolution bloquée. J'en enverrai un échantillon à Ducan, mon ancien supérieur : j'envisage une collaboration active avec diverses universités de l'Extérieur. Nous sommes une formidable mine de renseignements d'une valeur scientifique inestimable. Tu sais, je pense que la terraformation de Kro n'est pas un projet utopique.

— Une commission a déjà conclu par la négative.

— Bien sûr, mais les techniques de terraformation ont évolué depuis trois siècles... Nous pouvons toujours essayer : notre spécialité n'est-elle pas de réaliser l'impossible ? Si cela aboutit, nos arrière-petits-enfants pourront respirer sans scaph !

— Alors, ça vaut le coup d'essayer.

Il caressa ses cheveux et l'enlaça, sentant la chaleur du ventre rebondi contre le sien. Par-dessus son épaule, il regarda le hublot donnant sur l'extérieur – une grande plaine descendant en pente douce jusqu'à la mer, arrosée par des pluies d'eau – et non pas d'acide sulfurique. Leur premier souci avait été de gonfler les dômes de plastique : ils apprenaient à vivre en surface. À présent, la colonie comptait plus de mille dômes soutenus par une armature d'aluminium et reliés entre eux par des galeries. Dômes et galeries étaient pressurisés. La population, forte de 150 000 hommes, augmentait sans cesse. Les unités de production fonctionnaient à plein rendement, fabriquant les premiers objets manufacturés – des outils. Les échanges avec les deux planètes de l'ex-Consortium étaient fructueux – quant à la troisième, elle était aux prises avec une effroyable guerre civile, et ses habitants émigraient en masse vers les planètes extérieures. Kro était toujours une prison – mais plus un bain où régnaient la nuit et la mort.

— À quoi penses-tu ? demanda la jeune femme.

— Au destin de notre communauté. Qui sait ce qu'elle sera demain ? La constitution que nous avons rédigée, combien de temps durera-t-elle ? Sur Terre, les démocraties ont été si éphémères...

— Tu leur as donné la liberté. À eux de la garder, à présent.

— Sais-tu d'où proviennent les premiers mots de notre constitution ? D'une bibliothèque exhumée de la jungle. « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit... »

Prochaines parutions :
De la collection Anticipation :

9 décembre 1988

*Achevé d'imprimer en octobre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 5883. —
Dépôt légal : novembre 1988.
Imprimé en France